



RED
DRESS
I N K[®]

Brenda Janowitz

Comment
j'ai Survécu
au Mariage
de mon
EX



Prologue

Un article récent du *New York Times* prétend que « tomber amoureux ressemble à une maladie mentale ». Je n'invente rien. Je cite. Des chercheurs en neurosciences — de vrais chercheurs, en chair et en os — ont étudié des échantillons de coupes du cerveau et ont découvert que l'activité cérébrale d'un être qui tombe amoureux évoque une combinaison de psychose, de démence et d'obsession. (Or les chercheurs en neurosciences sont des gens très, très intelligents, donc on peut les croire sur parole.) D'après ces brillants scientifiques, la pulsion qui provoque l'état amoureux chez les humains est similaire à celle qui engendre la faim, la soif ou même le manque de drogue — une pulsion si puissante qu'elle peut se révéler plus forte que le désir de vivre. Tomber amoureux est le plus irrationnel des comportements humains.

Alors moi qui suis à la poursuite de l'amour, suis-je vraiment censée avoir un comportement rationnel ? Je ne crois pas. C'est scientifiquement prouvé !

1.

Ce jour-là, en rentrant chez moi à pied après le boulot, j'avais la sensation que rien ne pouvait aller de travers. Vous savez, ce sentiment que vous éprouvez quand chaque chose semble exactement à sa place. Quand la conjonction astrale est parfaite. Une de ces journées où vous êtes effectivement à l'heure, où votre appartement est (à peu près) rangé et où vous ne vous êtes pas disputé avec votre mère/votre meilleure amie/votre boss/votre psy depuis au moins une semaine. En rentrant chez moi, déambulant tranquillement le long de Mercer Street jusqu'à mon appartement du 301, Prince Street, c'était exactement ce que je ressentais.

Ce soir-là, j'avais quitté mon bureau à 20 h 30, ce qui — chez Gilson, Hecht et Trattner, le grand cabinet d'avocats de Manhattan qui m'employait—était considéré comme de bonne heure. Aussi éprouvais-je la sensation qu'une longue soirée s'offrait à moi. J'allais passer à la maison prendre mon petit ami écossais superséduisant et nous allions retrouver des amis pour dîner dans l'une de ces fabuleuses petites brasseries *downtown*, bourrées d'Européens, où les serveurs ne parlent que le français. J'avais hâte d'y être ! Une parfaite soirée new-yorkaise m'attendait.

Comme je sortais ordinairement du boulot vers 21 heures, et non 17 heures, je considérais que j'avais de la chance de vivre avec un mec qui aimait dîner tard. A une époque, j'étais sortie avec un prof de maths qui quittait le boulot à 16 heures et se couchait à 22 heures. Cette liaison était vouée à l'échec. De même que celle que j'avais eue avec un mec qui bossait dans l'import-export. Sa journée commençait à 3 heures du matin et il dînait à une heure où je n'avais pas encore songé à déjeuner. Mon petit ami Douglas, lui, pensait que les gens qui dînaient avant 20 heures n'étaient pas civilisés.

Je suis entrée dans le hall de mon immeuble — le plus chic de tout Soho — d'un pas

primesautier. Le Soho Triumphant, un bâtiment si chic que, en plus de ses huit portiers, il disposait d'un concierge disponible vingt-quatre heures sur vingt-quatre, capable de vous obtenir une table dans n'importe quel restaurant de Manhattan (non que Douglas ait besoin d'aide pour ce genre de choses). On y trouvait même un pressing, comme dans un hôtel. J'ai salué le portier de service le soir. J'avais emménagé chez Douglas deux années auparavant, mais il ne se souvenait toujours pas de mon nom.

— Euh, 32 G ? a-t-il demandé.

Son expression douloureuse prouvait au moins qu'il avait fait un effort pour tenter de se souvenir de moi.

J'ai hoché la tête et, tandis qu'il parcourait son registre des livraisons, j'ai libéré mes cheveux du catogan qui les retenait. Douglas aimait mes cheveux — brun foncé, naturellement éclairés de mèches auburn, tombant dans mon dos jusque sous la fermeture de mon soutien-gorge. Je dénouais toujours mon chignon avant de regagner notre appartement.

Le portier m'a tendu une montagne de housses du pressing—cinq costumes italiens sur mesure (Douglas), cinq chemises monogrammées (Douglas) et une jupe (moi). J'ai parcouru le courrier, quatre factures (Douglas) et le catalogue de la collection de printemps de Barneys New York (moi)... à moins que ce ne soit pour Douglas. On ne sait jamais avec ces Européens.

Le tout en équilibre sur mon bras, ma gigantesque sacoche de travail faisant dangereusement pencher mon corps vers la droite, j'ai atteint l'ascenseur, juste avant la fermeture des portes. J'ai tendu la jambe pour les retenir avec mon pied. A l'intérieur, un type minuscule pressait le bouton « fermeture des portes » avec acharnement.

— On perdrait facilement un bras ou une jambe rien qu'en voulant monter chez soi, ai-je dit en riant.

Il n'avait pas l'air gêné de ne pas avoir laissé les portes ouvertes. Plutôt ennuyé que j'ai réussi à entrer.

— On pourrait aussi facilement attendre le prochain ascenseur, a-t-il grommelé.

Et on dit que la galanterie n'existe plus.

De mon bras libre, j'ai appuyé sur le bouton du trente-deuxième étage. Ma sacoche a glissé le long de mon épaule, piégeant mes longs cheveux sous la bandoulière. J'ai sautillé sur place en agitant la tête dans tous mes sens pour les libérer. La pile de vêtements a alors glissé, menaçant de m'échapper. J'ai prié pour quelle ne tombe pas, murmurant aux housses nous étions presque arrivés, comme s'il s'agissait d'enfants en bas âge. L'homme m'a regardée avec une expression signifiant à peu près : « Si l'assemblée des copropriétaires a accepté *cette* femme ici, c'est que la situation économique est vraiment mauvaise. »

Mais je m'en moquais. La soirée serait quand même parfaite. Aucun doute. J'allais rentrer chez moi, où Douglas m'attendrait les bras ouverts. Me voyant chargée, il me débarrasserait, balancerait mon fardeau sur le canapé et m'embrasserait passionnément.

Puis, avec son charmant accent écossais, il me dirait : « Chérie, tu m'as terriblement manqué aujourd'hui, c'était à peine supportable » ou n'importe quoi d'aussi romantique et tendre. Ensuite, nous partirions retrouver nos merveilleux amis afin de passer une fabuleuse soirée dehors. En chemin pour le restaurant, il se tournerait vers moi et déclarerait :

— Comment fais-tu pour paraître encore *plus* belle après avoir travaillé dix heures d'affilée ?

J'aurais parié que cet homme minuscule dans l'ascenseur n'avait aucun petit ami écossais superséduisant qui l'attendait chez lui. En fait, peut-être bien que si. Il portait des chaussures vraiment, vraiment superbes.

Mais moi, j'avais un petit ami écossais superséduisant qui m'attendait. J'ai passé la porte de mon appartement morte de faim (regardons les choses en face, je ne suis absolument pas civilisée), et avant même d'avoir le temps de déposer mes paquets, je me suis fait plaquer par mon petit ami écossais superséduisant.

Normalement, ma vie n'était pas si compliquée. Voyez-vous, j'étais une fille simple, avec des désirs simples. Deux semaines auparavant, tout ce que je désirais dans la vie était que mon petit ami Douglas m'achète une bague de fiançailles. Et c'est ce qu'il avait fait ! Sauf que ce n'était pas à moi qu'il l'avait offerte. Mais j'ai bien pris la chose. Même si la rupture a été difficile, je suis restée très digne.

Enfin, peut-être que quand je me suis transformée en harpie hurlante et sanglotante, je n'étais pas si digne. Mais ce n'est pas comme si j'étais tombée dans le ridicule. A moins qu'on ne qualifie de ridicule le fait de s'accrocher aux pans de la veste de quelqu'un. Ce que, heureusement pour moi, je n'ai pas fait. Nous avons eu une discussion très adulte, vraiment, quand on y pense.

— Je t'en prie, ne me quitte pas ! Je t'en prie, ne me quitte pas ! ai-je dit avec tendresse.

Bon d'accord, peut-être que sur le moment je hurlais, mais vous voyez ce que je veux dire.

— Je suis désolée, Brooke, a répondu Douglas. Ce n'est pas ta faute. C'est la mienne. Tu es une fille épatante. Tu as tellement à offrir. Mais ça ne fonctionne pas entre nous. Notre histoire n'était simplement pas destinée à durer.

Est-ce que ce n'est pas adulte, ça? Aussi lui ai-je répondu de même.

— Et c'est destiné à être entre toi et cette... cette... bimbo ? C'est quoi son foutu nom ?

— Beryl.

— Ce n'est même pas un nooooooom ! ai-je hurlé.

— Brooke, ne sombrons pas dans l'hystérie.

Hystérie ? Je n'étais *absolument pas* hystérique.

— ... on ne pourrait pas régler tout ça amicalement ? Essayer de rester amis ?

— O.K. Tu as raison. Amis.

Vous voyez? Je me suis comportée en adulte!

— C'est bien...a-t-il dit, soudain très écossais.

Comme j'aimais cet accent!

— ... alors j'y vais.

C'est peut-être le moment où je me suis pendue aux pans de sa veste et où il ma traînée sur environ sept mètres jusqu'à la porte.

— Non ! Je t'en prie, non !

D'accord, maintenant que j'en parle, je me souviens avoir rampé sur le plancher tandis que je hurlais : « Ne pars pas! »

Oh, je vous en prie! Comme si cela ne vous était jamais arrivé à vous !

En dernier recours, j'ai crié :

— Tu ne peux pas faire ça ! Je t'en prie, ne pars pas ! Ce n'est pas juste !

En un éclair, l'expression de son visage a changé. *J'ai touché quelque chose en lui*, ai-je pensé. J'ai relâché l'étau de mes mains sur sa veste.

— Tu as raison. Je ne devrais pas partir. Ce n'est pas juste.

J'ai acquiescé d'un hochement de tête et ai laissé échapper un soupir de soulagement. Des visions de réconciliation passionnée sur l'oreiller flottaient dans mon esprit, quand il a ajouté :

— Après tout, cet appartement m'appartient.

Et sur ces mots, il m'a ouvert la porte.

Je n'aurais jamais dû lâcher les pans de sa veste.

2.

Sincèrement, cette rupture était la conséquence logique du mariage de Ted. C'est à partir de là que les choses ont commencé à se détériorer entre Douglas et moi. Le pire, c'est que tous les gens que je connaissais pensaient que je n'aurais jamais dû me rendre à ce mariage. En fait, tous ceux qui me connaissaient savaient que le mariage de Ted signerait la fin de ma relation avec Douglas. (Tout le monde sauf moi, évidemment.) Je déteste vraiment quand mon avenir est connu d'avance.

Quand j'ai dit à ma mère que je me rendais au mariage de Ted, elle s'est exclamée :

— Le mariage de Ted ? Ted qui ? (Comme si une fille juive de Long Island connaissait beaucoup de types nommés Ted.) Ted de l'Ecole supérieure de droit ? Quelle fille saine d'esprit a envie de se mettre dans une telle situation ?

Certaine que je ne voudrais pas m'y rendre, Vanessa, ma meilleure amie depuis l'école de droit, avait déjà répondu non à l'invitation. Quand elle a appris que j'assisterais au

mariage, elle a appelé Ted et prétendu que son « important procès » s'était finalement réglé à l'amiable et qu'elle et son mari, Marcus, seraient présents. Mais auparavant, elle m'a demandé environ quatre cents fois si je voulais en parler.

Quand j'ai informé l'un des associés de ma boîte que je prenais un week-end de quatre jours pour assister au mariage de Ted à Los Angeles avec mon petit ami, lui-même avait lancé :

— Quelle drôle d'idée!

Je jurerais avoir vu ma psy me glisser un drôle de regard quand j'ai mentionné mon projet de me rendre au mariage de mon ex.

D'accord, j'avoue qu'il ne s'agit pas là d'une banale invitation à un mariage ce week-end. Mais ce n'est pas parce que Ted était mon ex-petit ami à l'école de droit que ce mariage signifiait davantage pour moi, ou me rendait nerveuse. Ou que je le voyais d'un œil différent ! Pas du tout. Le mariage de Ted n'était qu'un mariage comme les autres. Et Ted un ami comme les autres. Même s'il était mon ex-petit ami.

Qu'était-ce qu'un ex-petit ami d'ailleurs? Tout le monde a un ex-petit ami. Tout le monde, même certaines lesbiennes de ma connaissance. Il n'y a rien de spécial, pas vrai ? Qu'il soit mon ex-petit ami n'influeait en rien sur l'intérêt que je lui portais. C'était un homme comme un autre. Rester amie avec son ex était un jeu d'enfant. Je ne pensais pratiquement jamais à lui. Jamais je ne me demandais s'il avait été, oui ou non, ma dernière chance de bonheur dans ce monde cruel et sans pitié.

Je ne plaisante pas. J'avais la satisfaction d'avoir une supercarrière, une formidable existence de femme indépendante, existence où abondaient de fabuleux amis et, en plus grand nombre encore, de fabuleuses chaussures. J'incarnais la femme typique du nouveau millénaire, capable de travailler dix heures, d'envoyer moult e-mails à mes amis pour garder le contact, retrouver des copains pour dîner tout en expédiant quelques corvées en chemin. Puis, après le dîner, prendre un Martini au bar avec des mecs séduisants. Le tout juchée sur des talons de dix centimètres. J'incarnais la femme moderne au point que je pouvais réussir n'importe quoi, y compris des choses jugées impossibles par les générations précédentes — que la féministe Betty Friedan aille se faire voir ! Je pouvais même rester amie avec un ex.

En plus, Douglas n'était pas du tout jaloux. Ce n'était pas son genre. Il était bien trop viril et européen pour ça.

Quand j'ai parlé à Jack, mon meilleur ami chez Gilson Hecht, du mariage de mon ex, il m'a répondu très simplement :

— Toi et Douglas allez rompre.

— Quoi?

Sous le choc, j'ai pratiquement hurlé. J'ai claqué la porte de son bureau et je me suis laissée tomber dans le fauteuil destiné aux visiteurs. Son ordinateur était incliné de telle façon que je distinguais le reflet de l'écran dans la fenêtre. Il jouait avec son équipe de foot virtuelle.

— Oublie ce que j'ai dit. D'ailleurs, je ne sais pas ce que je dis, a-t-il ajouté, un œil toujours rivé à l'écran.

Il a cliqué sur le brouillon du résumé qu'il était en train d'écrire.

— Je trouve génial que tu sois capable de te rendre au mariage de ton ex. En fait, si nous étions sortis ensemble, toi et moi, et que nous avons rompu, je voudrais vraiment que tu assistes à mon mariage.

— Nous sommes sortis ensemble et nous avons rompu, lui ai-je rappelé.

J'ai soulevé le presse-papier en argent posé sur son bureau et je l'ai retourné lentement entre mes mains. Il était gravé *Félicitations pour ton diplôme* et *Avec tout notre amour*, signé de ses trois sœurs aînées.

— Un baiser ne signifie pas être sortis ensemble et avoir rompu.

Il a écarté de ses yeux les mèches rebelles de son front et ses yeux bleus ont plongé en moi. Ce sujet de conversation le rendait toujours nerveux, pour deux raisons. D'abord, c'était lui qui avait dit *stop*. Or gentleman comme il l'était, il répugnait à tout acte qui puisse causer du chagrin à une femme. La seconde raison était qu'il détestait qu'on puisse le soupçonner d'être assez irresponsable pour embrasser ses inférieures hiérarchiques en cachette.

J'adorais le brancher là-dessus.

— Tu m'en diras tant...

Il m'a arraché le presse-papier des mains et j'ai reporté mon attention sur le cadre en argent contenant la photo de Jack et ses parents, prise lors de la cérémonie où il a prêté serment au barreau de New York. Je suis toujours frappée que le père de Jack soit le seul à sourire. C'est tout de même bizarre.

— Pardon d'avoir dit que Douglas et toi alliez rompre. Si tu veux, pour me faire pardonner, je vais te lire l'avenir.

Il s'est emparé de la boule magique posée au bord de son bureau.

Depuis mon entrée dans la boîte, je lui ai toujours vu ce jouet. La plupart des gens se satisferaient de la contempler avec nostalgie, mais Jack interrogeait pour de bon cette boule de billard noire et blanche, censée avoir réponse à tout et l'afficher quand on la retourne après l'avoir secouée. Dès le jour de mon arrivée en tant que collaboratrice de première année, Jack et moi avons été mis d'office sur les mêmes affaires — moi en tant que junior et lui en tant que senior, en place depuis plus de cinq ans — et nous avons souvent consulté la boule magique avant de prendre nos décisions les plus difficiles :

— Boule magique, devons-nous commander chinois pour ce soir ?

— Boule magique, allons-nous devoir travailler ce week-end ?

— Boule magique, devrions-nous introduire une plainte pour nuisance dans cette action en justice ?

Parfois, quand une affaire se révélait particulièrement complexe, nous croisions les réponses de la boule magique avec nos horoscopes du jour (je suis Cancer, Jack

Scorpion). Je suppose que le directeur de notre département, qui parlait avec affection de Jack et moi comme de ses « cerveaux » ignorait ce détail sans importance. A moins qu'il ne s'en soit totalement moqué, du moment que les heures consacrées à jouer les Madame Irma aient été facturées au client qui en bénéficiait.

— Boule magique, Brooke connaîtra-t-elle une vie heureuse ?

Il a scruté la boule avec attention avant de relever la tête.

— C'est une certitude.

— Bien.

— Tu vois, je t'avais bien dit que cette boule fonctionnait. Boule magique, Brooke aura-t-elle quatre enfants et s'installera-t-elle en banlieue?

— Ce truc a intérêt à répondre non. Pourquoi lui poses-tu cette question ?

— Peu probable.

J'ai soupiré de soulagement et, d'un geste théâtral, je me suis essuyé le front pour exprimer mon *pfff*. Un peu à la Bette Davis. Enfin, si Bette Davis avait travaillé dans un grand cabinet d'avocats de Manhattan et interrogé des boules de cristal.

— Dieu merci !

— Brooke va-t-elle...

— Interroge-la directement sur le mariage, Nostradamus.

— Boule magique, Brooke va-t-elle s'amuser au mariage de Ted ? a-t-il demandé en secouant la boule avec vigueur.

J'ai libéré mes cheveux du chignon qui les retenait et enroulé une mèche autour de mon index. Il a consulté la réponse, et après une pause interminable, a déclaré d'un ton triomphant :

— Elle dit que oui.

— Tu n'as pas posé la question importante.

Je lui ai pris la boule magique des mains.

— Vais-je rompre avec Douglas ?

J'ai secoué légèrement la boule et, lentement, soigneusement, l'ai retournée. Je me souviens combien j'étais nerveuse quand nous interrogeons la boule magique sur nos chances de passer le week-end à travailler. Quelque part, je croyais à son verdict comme à l'Évangile. Mon estomac s'est serré.

— Qu'est-ce qu'elle a répondu ? a demandé Jack.

— Oui.

— Elle ne peut pas répondre oui. La boule magique ne parle pas ainsi. Laisse-moi voir.

Je la lui ai passée lentement, attentive à ne pas faire bouger l'intérieur liquide.

— Oui, a-t-il confirmé.

— Mon Dieu, je vais rompre avec Douglas?

— Ne sois pas ridicule, Brooke. C'est pour rire.

Chaque fois que la boule prédisait que nous allions travailler le week-end, Jack affirmait que c'était pour rire. Neuf fois sur dix, la boule avait raison.

— Recommence, ma-t-il dit. Il faut deux réponses sur trois.

— Boule magique, ai-je dit à toute vitesse, vais-je rompre avec Douglas?

Je l'ai secouée deux fois avant de la retourner.

— Que dit-elle ? a-t-il demandé en se penchant pour jeter un coup d'œil.

— Oui. Absolument.

J'ai vivement reposé la boule, comme si la tenir entre mes mains suffisait à rendre ses prophéties réelles.

— Cela n'a pas de sens, ai-je remarqué. Comment pourrais-je m'amuser au mariage de Ted si je romps avec Douglas ?

— Laisse-moi essayer, a dit Jack en s'emparant de la sphère. Boule magique, maintenant je suis très sérieux. Le sujet est d'importance, alors ne nous mène pas en bateau.

Il a levé les yeux vers moi et j'ai hoché la tête pour montrer que j'appuyais ses réprimandes.

— Boule magique, dis-nous maintenant : Brooke et Douglas vont-ils rompre ?

Il a secoué la boule au-dessus de sa tête et a fermé les yeux, avant d'abaisser la boule et en sonder l'intérieur.

— Alors ? ai-je demandé, incapable de patienter, telle une accusée attendant le verdict.

Il n'a pas répondu tout de suite, se contentant de fixer la réponse.

— Jack. Qu'est-ce que ça dit ?

— Tu peux y compter.

— Tu peux y compter ? ai-je répété comme un perroquet. Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Je ne sais pas, Brooke. Je me contente de lire la réponse.

Je n'ai pas vraiment tenu la sphère pour responsable de ma rupture avec Douglas. Enfin pas entièrement. Mais j'ai incriminé le mariage de Ted.

Six semaines avant le mariage, Douglas et moi baignions dans une félicité domestique totale. Nous vivions ensemble dans l'appartement de Douglas — garçonnière moderne au look spartiate que j'avais transformée à moi seule en foyer chaleureux et accueillant. Bon d'accord, il ne m'avait pas vraiment autorisée à changer quoi que ce soit — ni la télé format mammoth ni les canapés de cuir et chrome. Mais chaque semaine, je rapportais des fleurs. Enfin peut-être pas chaque semaine, mais chaque fois que j'y pensais. Ou que je trouvais des fleurs que Douglas ne trouverait pas « trop féminines » (ce qui, je vous assure, n'est pas facile!). D'accord, d'accord, en fait je n'ai jamais mis à exécution ce truc de fleurs, mais j'en ai eu l'idée. Et j'ai déjà expliqué que j'étais une avocate de haut vol chez Gilson Hecht, alors qu'on me fiche la paix! Je n'avais pas franchement le temps pour

ce genre de truc. D'ailleurs, c'est le genre de truc impossible à facturer.

Ce matin-là, nous nous préparions à partir travailler. Je m'habillais dans la chambre pendant que Douglas se rasait dans la salle de bains. Comme je vous le disais, la félicité domestique totale.

— Très drôle ! ai-je lancé.

— Qu'est-ce qui est très drôle ? a-t-il crié depuis la salle de bains.

— Très mignon. Très drôle, ai-je répété en entrant dans la salle de bains.

— Putain, vas-tu me dire oui ou non ce que tu trouves si drôle ? a-t-il demandé, sans cesser de se raser.

Douglas se rasait avec une vraie lame, comme chez le barbier. Plutôt sexy, non ?

— Ce que tu viens juste de dire, ai-je expliqué en l'observant à l'œuvre par-dessus son épaule. Que tu allais porter ton kilt chez le teinturier afin qu'il soit propre pour le mariage de Ted.

— Ah, ça. Tu sais, il faut bien compter deux semaines. C'est une prestation très spéciale. Il s'agit d'un kilt à deux mille dollars.

Soudain je ne rigolais plus du tout.

— Mon Dieu, tu parlais sérieusement.

— Bien sûr que je parlais sérieusement. Que croyais-tu que j'allais porter à un mariage où la tenue de soirée est exigée ?

Cette conversation prenait un tour de moins en moins plaisant.

— Idée saugrenue : un smoking?

— Merde! Pourquoi ferais-je une chose pareille? s'est-il écrié, rigolant comme si je venais de suggérer qu'il se rende au mariage tout nu.

D'ailleurs, ce n'était peut-être pas une si mauvaise idée. Douglas possédait une plastique époustouflante., mais je m'égare.

— Parce que c'est précisé « tenue de soirée exigée »..., ai-je argumenté.

— C'est vrai, a-t-il dit avec un accent très écossais.

— C'est vrai, ai-je dit avec un accent très paumé.

— C'est vrai.

— Attends, on parle sérieusement, là, ou on plaisante ?

A ces mots, Douglas s'est engouffré dans la chambre, abandonnant dans son sillage serviette et rasoir, moi sur les talons. Je détestais quand son visage affichait cette expression menaçante. En fait, j'avais traversé la majeure partie de nos deux années de vie commune à tenter d'éviter que son visage ne prenne cette insupportable expression. »

Il a tiré l'escabeau hors de sa cachette et l'a traîné près du placard. Il a ouvert les portes avec brusquerie, est monté dessus et a descendu une grande boîte. Il l'a soigneusement déposée sur le lit pour en ôter le couvercle et une veste est apparue. J'ai souri. Il plaisantait depuis le début. Ces Ecossais sont fous ! J'ai passé mes bras autour de son cou.

Mes mains caressaient ses boucles brunes quand il a soulevé la veste, révélant un kilt.

— Oh mon Dieu!

Mes bras ont lâché son cou. Ce n'était pas le moment de mâcher mes mots.

— Il est beau, n'est-ce pas ? a-t-il demandé, inconscient de l'horreur qui m'avait saisie. Ce tartan est dans la famille depuis plus de deux cents ans.

— Oh mon Dieu.

— Vas-y. Tu veux le regarder de plus près ?

Je ne voulais pas le toucher. Je ne voulais surtout rien faire qui puisse suggérer que j'approuvais l'idée de mon petit ami en jupe au mariage de mon ex. Pas de panique, me suis-je dit. Reste cool. Fais appel à ton expérience de superavocate pour faire comprendre à cet homme qu'en réalité, il n'a aucune envie de porter cette jupe. Il veut porter un pantalon. Mais montre-toi assez subtile pour lui faire *croire* qu'il est arrivé tout seul à cette conclusion. Astuce de manipulation du cerveau digne du Jedi à laquelle, chaque jour, les jeunes femmes célibataires du monde entier se livrent sur leurs petits amis.

Mais au lieu de ça j'ai lâché :

— Tu ne peux pas porter un kilt.

Yoda n'aurait pas approuvé.

— Comment ça, je ne peux pas porter un kilt ?

— Je te l'ai expliqué. C'est le mariage de mon ex, on se fond dans la masse...

— Mais je suis écossais.

Il croyait que je ne l'avais pas remarqué ou quoi ? Pensait-il que les mâles américains juraient comme des charretiers, étaient obsédés par la coupe du monde de football et parlaient avec un accent si prononcé que la moitié du temps, je comprenais à peine leurs paroles ? Des gens dans la rue avaient-ils accusé cet homme d'être américain, l'obligeant à me rappeler qu'il était en fait écossais ? De toute façon, ce n'était pas le sujet. Quelle que soit leur nationalité, aux Etats-Unis, nous encourageons les hommes à porter des pantalons. Surtout aux mariages de nos ex.

— Je sais, chéri, mais nous allons essayer de passer inaperçus. Tu te souviens, nous fondre dans la masse...

— Eh bien, cela ne nous empêche pas de nous fondre dans la masse.

— Je ne voudrais pas me faire remarquer...

— Tu as honte de moi ?

— Chéri ! Bien sûr que non ! C'est juste que je m'imaginai dans le style ex-petite amie tranquille et sans histoire, pas ex-petite amie qui se fait lourdement remarquer avec le mec canon en jupe.

A ce stade, j'avais jugé prudent de ne pas mentionner que le simple fait qu'il porte ladite jupe allait totalement et définitivement anéantir l'effet produit par ma propre tenue. Quelle robe pourrait s'assortir à la jupe de votre petit ami ? Question à poser à

l'ambassade d'Ecosse.

- C'est un kilt, a dit Douglas, interrompant mes pensées.
- Je le sais, je le regarde en ce moment même.
- Tu l'as appelé « une jupe ».
- Quel que soit le nom que tu lui donnes, tu ne peux pas le porter.

Il a enfilé sa chemise à toute vitesse et attrapé sa veste.

- Oh, et tu as décidé ça toute seule ?

- Il s'agit du mariage de *mon* ex-petit ami, alors, oui, je décide ! ai-je crié.

- Pourquoi nies-tu mon droit d'être fier de mes origines ?

— Je ne t'empêche pas d'être fier de tes origines. Je te dis juste de porter un foutu pantalon !

Il était déjà dans le couloir quand il a crié :

- Pourquoi as-tu tellement honte de ma culture ?

Toujours dans la chambre, j'ai hurlé :

- Pourquoi hais-tu l'Amérique ?

Oui, je lui ai demandé pourquoi il haïssait l'Amérique. Je n'ai pas pu m'en empêcher. Je suis vraiment très patriote.

3.

Vous vous demandez peut-être comment une brillante avocate comme moi a réussi à se fourrer dans une telle situation. C'est drôle que vous posiez la question. Je me suis posé exactement la même. Ma mère aussi. Ma meilleure amie aussi. Ma psy aussi. Mais je m'égare.

Tout a commencé par un innocent petit coup de fil. De mon ex-petit ami. Certains penseront que les deux mots sont contradictoires. Je veux dire, combien de femmes peuvent prétendre honnêtement être restées amies avec leur ex ? Mais dans notre cas, il s'agissait d'une rupture par consentement mutuel. Nous venions d'obtenir nos diplômes de l'Ecole supérieure de droit, il m'avait demandé de le suivre en Californie et j'avais refusé. J'étais restée à New York et j'avais débuté mon prestigieux job dans une importante firme juridique. Lui aussi aurait voulu travailler pour cette société, mais ses notes n'étaient pas assez élevées. Il était parti en Californie, se contentant d'un job moins prestigieux que les relations de mon père l'avaient aidé à obtenir.

Quand le téléphone avait sonné, j'étais installée dans mon bureau d'avocate brillante. J'étais pratiquement fiancée et sur le point de devenir l'une des associées de ma boîte. Bref, je me sentais plutôt bien dans ma peau. En clair, je vivais avec Douglas depuis

presque un an. Ce n'était donc qu'une question de temps avant qu'il ne fasse sa demande. Une question de minutes même. Et cela faisait bien une semaine que je n'avais pas pleuré parce que l'un des directeurs associés m'avait hurlé dessus. Cette raison seule suffisait à me qualifier moi-même d'associée.

— Bonjour, Mme Palsgraf est-elle là ? s'était enquis la voix au bout du fil.

J'avais souri. Ted et moi passions notre temps à échanger des plaisanteries idiotes, uniquement compréhensibles par des juristes. C'était même la base de notre relation. En première année, nous avons étudié en cours de responsabilité délictuelle un dossier qui n'en finissait pas et impliquait une femme du nom de Palsgraf. Nous avons planché presque trois semaines dessus, ce qui donne une idée de la complexité de cette affaire. Durant le premier semestre de première année, la simple mention du nom de Palsgraf suffisait à faire plier de rire notre groupe d'étude. Si vous aviez étudié à l'école de droit, vous apprécieriez cette blague. Ou vous nous prendriez, Ted et moi, pour des abrutis de premier ordre. Au choix. Enfin, dans les deux cas, je vous aurais prévenu. Des blagues idiotes de juristes. Notre relation a fonctionné sur cette dynamique jusqu'à la fin.

Le jour de la remise de nos diplômes, il m'avait déclaré avec un sourire de gamin :

— Les relations de ton père ont opéré. Je pars pour Los Angeles. Je vais devenir agent de stars de cinéma en un clin d'œil.

Nous étions toujours coiffés des fameuses toques spécifiques à la remise des diplômes. La mienne au garde-à-vous, dressée bien droit sur ma tête, tandis que celle de Ted glissait sur ses cheveux blond foncé, comme si c'était vraiment trop lui demander de rester sur sa tête durant toute la cérémonie.

— Je n'en doute pas, avais-je répondu en le regardant droit dans les yeux.

Et je n'en doutais pas pour de bon. Ted pouvait travailler vraiment dur quand il le voulait. Et aussi se révéler un peu négligent. Je me demandais s'il n'avait pas continué de voir sa petite amie de fac quand nous avons commencé à sortir ensemble à l'École supérieure de droit.

— C'est un changement de résidence, ou de domicile ? avais-je demandé.

Blague idiote de juriste. Votre résidence est l'endroit où vous vivez actuellement, alors que votre domicile est votre résidence permanente.

— De domicile, avait-il répondu en contemplant le bout de ses chaussures.

Je n'avais même pas pleuré. (Ce qui pour moi, vous l'aurez peut-être déjà compris, est un exploit.)

Je suppose que c'est parce que quelque part, j'avais déjà compris qu'entre nous deux, cela ne durerait pas. Durant les trois années de notre histoire, je l'avais toujours su. A une foule de petits indices. Comme le fait qu'en présence de sa famille, j'avais l'impression de passer une audition.

Eux : Alors, Brooke, quelle est la villégiature estivale de ta famille ?

Moi : Villégiature estivale ? Vous voulez dire : où ma famille passe-t-elle l'été ? Euh, dans le jardin ?

Eux : Jardin... Ah oui, c'est sur la côte du Maine, non?

Moi : Oui.

Ou le fait que j'avais l'impression d'être en compagnie des Kennedy. Sans blague. Ils jouaient au golf dans leur propriété. Le père était président du country club. Et l'oncle ne cessait de me lancer des regards ambigus dans le genre Ted Kennedy. D'accord, s'il s'était *vraiment* agi des Kennedy, j'aurais trouvé ça cool. Je me serais même contentée de leurs cousins, les Shriver. Ou de, disons, les Rockefeller. Maintenant que j'y pense, la rumeur avait couru un an ou deux auparavant qu'on trouvait encore quelques Rockefeller dans Manhattan. Des Rockefeller célibataires. Pourquoi ne suis-je jamais sortie avec un Rockefeller? La vie est tellement injuste, parfois.

A la fin de notre première année de droit, juste avant le début de nos jobs d'été — j'allais travailler pour un très prestigieux juge de la cour d'appel, Ted pour un ami de mon oncle —, nous avons rendu visite à ses parents dans leur résidence d'été de Martha Vineyard.

C'était un week-end merveilleux. Vous auriez adoré. Sauf si vous êtes du genre à prendre à cœur de menus détails, comme le fait que la mère de Ted ne daignait pas se souvenir de mon nom et me désignait du vocable de « cette fille juive ». Mais heureusement, ce n'est pas mon genre.

Après avoir fait la connaissance de sa famille, j'ai commencé à comprendre beaucoup de choses. J'ai toujours pensé que la légère tendance à la compétition entre Ted et moi constituait pour lui un préliminaire attendrissant à nos ébats (J'ordonne ta contrainte par corps !), mais en fait il avait toujours été sérieux. Ted et ses frères et sœurs tentaient constamment de se surpasser les uns les autres, depuis le nombre d'œufs durs que chacun était capable d'avalier au petit déjeuner jusqu'au rang qu'occupait leur fac dans le classement du *U.S. News & World Report* (celle de Ted se classait bonne dernière.) Dans la piscine, ils jouaient à déterminer qui pouvait retenir son souffle le plus longtemps, et à la fin de la journée, ils levaient les bras pour comparer leurs bronzages. Il faut avouer que si Ted ne brillait pas dans cette catégorie, c'était ma faute. A la moindre occasion, je le tartinais d'indice 50 sur tout le corps.

Quoi ? Il faut vraiment être prudent avec le soleil !

En découvrant sa famille, j'ai également compris l'expression de son visage quand, à la fin de l'été, j'ai été acceptée comme collaboratrice de la revue juridique de la fac. Et pas lui.

Et je ne me suis pas du tout étonnée du petit échange qui a eu lieu entre nous, un jour après que nous avons passé une nuit blanche de plus avec notre groupe d'étude :

— D'accord Brooke, à toi. De quelle durée est une contrainte par corps ?

— J'ordonne ta contrainte par corps sur-le-champ!

Quoi, vous croyez que je n'ai pas dit ça pour de bon?

— En fait chérie, la contrainte par corps n'est pas ordonnée, mais prononcée. Et tu devrais dire : « Je requiers. » Tu as fait l'impasse sur les lectures requises concernant les

procédures particulières ou quoi ?

— Contente-toi de m'enlever mon soutien-gorge !

Vous voyez ce que je veux dire ?

Mais quand j'ai reçu cet innocent petit coup de fil, tout s'est évanoui. Au son de la voix de Ted, seuls les bons souvenirs me sont revenus. J'ai souri, du sourire d'un chat qui vient d'avaler un poisson rouge.

— Non, ai-je répondu, Mme Palsgraf est sortie avec Pennoyer et Neff.

Autre blague idiote de juristes. Elle fait allusion à une affaire de procédure civile que vous devez lire lors de votre première semaine à l'école de droit. Personne ne comprend vraiment cette affaire et... Vous savez quoi ? Laissez tomber. Même moi je trouve cela inintéressant.

— Comment vas-tu, B. ?

J'avais oublié combien j'aimais quand il m'appelait ainsi.

— Super. Et toi ?

— Super. J'ai une nouvelle à t'annoncer.

Mon Dieu, ai-je pensé, ce type est toujours amoureux de moi. Après toutes ces années. Toujours amoureux. Comme c'était mignon! Il m'appelait probablement d'un avion en route pour New York, prêt à m'enlever pour me ramener avec lui en Californie et me faire sienne. Quand il allait rencontrer Douglas, nul doute qu'une bagarre allait éclater. Une bagarre en mon honneur. Comme Douglas était écossais, cela ressemblerait certainement davantage à un duel. Oui, Ted allait provoquer Douglas en duel. Je m'étais demandé si Douglas connaissait l'escrime? Sexy, l'escrime.

« Je vais devoir le laisse tomber en douceur », ai-je pensé. Je suis très sensible, vous savez.

— Une nouvelle ?

En douceur.

— Je vais me marier.

— Super! ai-je répondu un peu trop vite.

Il a continué de parler, mais je ne crois pas avoir entendu un traître mot. J'en étais encore à enregistrer le fait que mon ex allait se marier avant moi. Il n'existait pas une loi contre ça ?

— Alors, qui est l'heureuse élue ? ai-je demandé en me saisissant de la petite balle antistress posée sur mon bureau.

— Ava Huang.

Ava Huang? La star de cinéma ? Impossible qu'il ait répondu Ava Huang. Impossible que mon ex épouse une star de cinéma. Même s'il venait effectivement de prononcer le nom d'Ava Huang, il devait parler d'une autre personne. Il devait exister au moins un

million d'autres Ava Huang qui se baladaient dans Los Angeles en ce moment même ! Reste cool, fais preuve de subtilité, comporte-toi comme si tu t'en fichais royalement.

— La star de cinéma?

Tu as encore du boulot niveau subtilité, Brooke.

— Elle-même. Je suis son agent. C'est rafraîchissant d'en parler à quelqu'un qui vit sur la côte Est. Ici, ce mariage met tout le monde sens dessus dessous. Alors que là-bas, vous vous moquez totalement des stars de cinéma.

Ted avait totalement raison. Ici, sur la côte Est, nous nous moquons totalement des stars de cinéma. Par exemple, quand j'ai appris à Jack que mon ex était fiancé à Ava Huang, il m'a cité sa filmographie complète, assortie d'une analyse des films dans lesquels elle était « à son avantage » (comprenez : où elle ôtait ses vêtements).

— Tu as entièrement raison, Ted. Nous nous en fichons totalement.

J'ai agrippé encore plus fort ma petite balle antistress.

— ... L'autre soir encore, j'ai croisé Leonardo Di Caprio et je l'ai à peine remarqué. Je n'y pensais même plus.

— Di Caprio est rentré à New York cette semaine ?

— Je ne sais pas. Tu vois à quel point on se moque des stars de cinéma à New York. Pour te dire, je n'ai même pas vérifié s'il s'agissait bien de Leonardo Di Caprio. Personne d'autre non plus. Nous sommes trop occupés à nous consacrer à la lecture et autres trucs de ce genre.

— Ça alors, Brooke, tu prends ça vraiment bien. Tu sais, j'étais un peu nerveux à l'idée de t'appeler. Je craignais que tu ne prennes mal la nouvelle.

— Que je la prenne mal ? Moi ? Je ne prends jamais rien mal ! Pourquoi diable le prendrais-je mal, *moi* ?

— Tu sais, Brooke, à l'école de droit, nous avons une petite tendance à la compétition.

— Vraiment ? Je n'avais pas remarqué. Je devais être trop occupée à collaborer à la revue juridique.

— J'ai été sélectionné pour participer aux simulations de procès.

Je le voyais presque faire la moue à l'autre bout du fil.

— Les simulations de procès ne m'intéressaient pas.

J'ai lancé ma balle antistress dans les airs et je l'ai rattrapée.

— C'est parce que tu n'aurais jamais réussi à plaider un vol de sucette.

Son rire, censé me faire croire qu'il plaisantait, a grimpé d'une octave.

— Tu as raison. J'étais trop occupée à écrire. J'imagine que c'est pourquoi l'une de mes dissertations a été publiée.

— J'imagine que c'est pourquoi j'ai gagné la simulation de procès au niveau national.

— Parce que ma dissertation a été publiée ? Comme c'est intéressant, ai-je dit avec un sourire.

Silence de mort au bout du fil. Et il m'avait déclarée nulle à l'oral ?

— Eh bien, je suis ravi que tu prennes bien la nouvelle.

— Absolument.

— C'était quoi, ce bruit ?

Euh... C'était peut-être le bruit de ma balle antistress rebondissant sur la porte de mon bureau. D'accord, maintenant que j'y pense, je me souviens avoir violemment projeté cette mignonne petite balle contre ma porte, juste avant d'avoir la présence d'esprit de lancer :

— Tu sais, Ted, la vie est marrante parfois. Vois-tu, moi aussi je suis fiancée !

— Tu es fiancée ?

J'étais fiancée ?

— Eh oui !

Je parlais soudain comme Barbra Streisand à la fin de *Nos plus belles années*.

— ... N'aie pas l'air si surpris !

— Je ne suis pas surpris du tout. Je n'étais pas au courant, c'est tout, alors que j'ai correspondu par e-mail avec Vanessa toute la semaine. Il faudrait être fou pour ne pas tenter de te passer la corde au cou. Qui est l'heureux élu ?

— Il s'appelle Douglas. Il est fabuleux. Il est écossais.

— J'avais oublié que tu aimais tant les voyous européens décadents.

En me gratifiant de ce petit bijou, il devait arborer un sourire jusqu'aux oreilles.

— Il n'est ni voyou ni décadent et possède une classe folle. D'ailleurs, à propos de stars de cinéma, il ressemble à une star de cinéma. Mais il est bien trop intello pour Hollywood.

— Et n'a probablement pas une minute à consacrer à Hollywood, avec tous ces livres à lire.

— Je ne voulais pas te vexer.

— Je ne suis pas vexé.

— Je suis certaine qu'Ava sait lire elle aussi.

— Elle sait lire. Eh bien, j'ai hâte de le rencontrer.

D'accord, c'était un petit mensonge, un mensonge inoffensif. Mais comme je l'ai déjà dit, à ce moment-là, je me considérais comme *pratiquement* fiancée. Alors je me suis figuré qu'au moment du mariage de Ted, je le serais certainement pour de bon. Allez savoir, me suis-je dit, selon le timing, je pourrais même me retrouver mariée *avant* Ted !

4.

Oui, mariée ! Ce n'était pas une idée si folle. Voyez-vous, Douglas et moi avons

vraiment eu le coup de foudre. Il ma séduite le soir de notre rencontre, et je suis aussitôt tombée raide dingue de lui.

Nous nous sommes rencontrés à Halloween, lors du gala de charité annuel du musée Guggenheim. Une soirée magique. Le Guggenheim a toujours été mon musée préféré. Avec ses lignes pures et son intérieur d'un blanc immaculé, le bâtiment lui-même évoquait une œuvre d'art. Les peintures qui ornaient ses murs constituaient le parfait écrin à l'attraction principale — l'architecture. J'ai toujours trouvé le Metropolitan Museum trop imposant, et le Museum of Modern Art trop compliqué.

Pour le bal masqué annuel du musée, des faisceaux orange baignaient les murs et les sols d'un blanc laiteux, nimbant l'espace d'un éclat intense, déstabilisant. Un quatuor à cordes jouait doucement dans un coin, nous rappelant que nous assistions à l'événement mondain le plus couru de la saison, en compagnie de tout le gratin de New York. Les serveurs abondaient, chargés de plateaux qui dégageaient les effluves appétissants de hors-d'œuvre trop sophistiqués pour être identifiés. En suivant le tintement des verres à vin et des flûtes à Champagne, on découvrait le bar situé sur le côté, laissant ainsi dans le hall une large piste de danse.

Douglas a semblé surgir de nulle part et s'est penché vers moi, sans cesser de jeter des regards aux quatre coins de la pièce.

— Faites comme si nous étions ensemble, m'a-t-il murmuré.

Il était déguisé en joueur de rugby et moi en soubrette française.

Oh, s'il vous plaît! Comme si vous ne vous étiez jamais servi d'Halloween comme excuse pour vous habiller de façon sexy !

— Pardon ? ai-je répondu de ma voix la plus vertueuse.

J'avoue, son accent me faisait un effet fou. Mais pour qui me prenait-il ? D'accord, ne répondez-pas à cette question.

— S'il vous plaît, m'a-t-il suppliée en me regardant avec de grands yeux bruns innocents, cette fille m'a suivi toute la soirée. Si vous acceptez de passer pour ma petite amie, je vous invite à dîner dans le restaurant de votre choix.

Sans attendre ma réponse, il a posé ses lèvres sur les miennes.

Mes genoux ont faibli. Je les ai senti mollir pour de bon. Plus tard, il a prétendu avoir « été obligé » de m'embrasser, parce que la fille qui le harcelait approchait à vitesse grand V. Pourtant, je ne l'ai jamais aperçue.

— Vous voulez partir d'ici?

Il avait un regard suggestif très sexy.

Je n'avais aucune idée de son identité, mais depuis qu'il m'avait lancé ce regard et s'était penché vers moi, je n'avais aucune envie de le quitter.

— Oui, ai-je répondu d'une voix haletante.

Là-dessus, j'ai laissé un parfait inconnu me prendre par la main et m'entraîner dans la nuit froide de New York. Nous n'étions que fin octobre, mais on sentait l'hiver approcher.

Il m'a présentée à son ami François et à la petite amie de celui-ci, Allie, couple de transfuges parisiens. Aucun ne s'était costumé pour le gala. Tous deux jeunes et séduisants, ils donnaient l'impression étrange d'être mal assortis. Nous sommes montés dans un taxi et François a indiqué au chauffeur l'adresse d'un loft dans le quartier branché et huppé de Tribeca, où se déroulait une fête. Si Douglas me l'avait demandé, je crois que j'aurais été capable de le suivre dans une pizzeria du Queens équipée de jeux vidéo, mais quand même, j'étais ravie de me rendre à une fête dans un loft, fête certainement encore plus exclusive que celle que nous venions de quitter. J'ai passé en revue ma panoplie de soubrette française et ôté sans hésitation ma petite coiffe.

J'étais assise à l'arrière, entre Allie et Douglas, tandis que François avait pris place à l'avant. Le genou gauche de Douglas pressait mon genou droit et je souriais toute seule. C'est l'une de ces nuits new-yorkaises parfaites, où l'on vit l'instant présent sans se soucier du lendemain. J'ai tourné la tête vers Douglas. Il me fixait. Nos regards étaient rivés l'un à l'autre et des pensées coquines ont commencé à trotter dans mon esprit. Allie les a interrompues en hurlant :

— Je ne veux pas aller dans une autre fête ! Je veux rentrer à la maison !

François s'est retourné vers elle en riant et a remonté la vitre plastifiée qui sépare l'avant du taxi des passagers, enjoignant le chauffeur de poursuivre sa route. Le taxi roulait presque au milieu de la chaussée pour éviter les nids-de-poule géants alignés comme pour une course d'obstacles sur Broadway.

— Je descends. Tout de suite ! a hurlé Allie, ouvrant la cloison pour s'adresser aux passagers avant.

Comme François ne se retournait pas, elle a frappé un grand coup et fait mine d'ouvrir la portière, alors que le taxi roulait toujours.

Je me souviens avoir pensé : « C'est tellement français. » Le chauffeur de taxi s'est mis à crier dans une langue étrangère, tandis que François tentait de le calmer. J'ai regardé Douglas. Il a levé les yeux au ciel et je lui ai répondu d'un petit sourire tranquille. Il a articulé silencieusement : « Elle adore le mélo. » J'ai étouffé un gloussement que seul Douglas a perçu, et il a posé sa main sur mon genou. Cette fois, j'ai gloussé tout fort.

— Je vais descendre tout de suite! hurlait Allie.

Le taxi s'est garé du côté droit de la rue, déclenchant chez François une salve de :

— Elle ne descendra pas !

A peine le taxi s'était-il arrêté sur le bas-côté droit qu'Allie a ouvert la portière gauche à la volée. En une seconde, un autre taxi qui nous doublait à toute allure a arraché la portière de ses charnières.

L'espace de quelques instants, n'a régné que le silence. Puis notre chauffeur s'est retourné et, constatant qu'Allie était indemne, il s'est mis à invectiver François dans une langue inconnue. François a répondu en hurlant en français, et Allie s'est enfoncée dans sa banquette de taxi. Douglas est sorti jouer les arbitres et je suis restée à l'intérieur avec Allie, surprise quelle ne semble pas regretter son comportement. Elle paraissait plutôt

considérer que tout était la faute du chauffeur, ou celle de François, ou celle de n'importe qui sauf elle. J'entendais François à l'extérieur qui s'ingéniait à expliquer en anglais au chauffeur comment résoudre le problème. Quand il a eu apparemment arrangé les choses, Douglas a ouvert ma portière et m'a tendu son bras.

— On y va ?

— Tout va bien ?

— Tout ira bien. Rendons-nous à cette fête.

J'étais de son avis, mais j'ai tout de même suggéré que nous marchions plutôt que prendre un autre taxi. Douglas a ri et nous nous sommes mis en route. Je lui ai expliqué que j'éprouvais un peu la sensation d'être une coupable fuyant le lieu du crime, et je lui ai demandé s'il pensait que François et Allie allaient rester et se comporter correctement vis-à-vis du taxi.

— Allie ? Non. François ? Oui.

J'étais d'accord. Mais j'avais toujours la sensation de fuir. Il m'a avoué que lui aussi.

Comme il faisait froid, nous nous sommes mis à courir en nous tenant par la main et en riant aux éclats. Nous courions au milieu de la rue. Il était si tard qu'aucune voiture ne parcourait les petites rues secondaires du centre-ville. Je craignais de tomber, mais en même temps je savais que si cela m'arrivait, Douglas me rattraperait. Nous avons atteint Varick Street, où la fête battait encore son plein. Les accords sourds des basses nous parvenaient au-dehors et les verres vides s'alignaient sur le rebord de la fenêtre.

— Je n'ai pas envie d'aller de nouveau à une fête, et toi ? m'a demandé Douglas, toujours avec son regard suggestif.

Il faisait si froid que je distinguais son souffle tandis qu'il parlait. J'ai fait non de la tête.

Dans une impasse, un peu à l'écart de Varick Street, nous nous sommes de nouveau embrassés, toujours avec la sensation d'être des fugitifs.

Et un mois plus tard, un mois merveilleux, Douglas ma suppliée d'emménager avec lui. Sérieusement, c'en était presque embarrassant. Je ne pouvais pas dire non. Je veux dire, ce type était profondément, follement, passionnément amoureux de moi ! Vous auriez fait la même chose à ma place. Mais ne vous inquiétez pas, j'ai tout fait selon les règles de l'art. Au sens propre. A l'époque, je lisais le livre *Les règles de l'art*. Qui expliquait en détail comment décrocher un mec, puis convaincre ensuite ledit mec de vous épouser. Vite. D'accord, même s'il préconise de raccourcir certaines étapes, ce livre n'a jamais suggéré de coucher avec un homme le premier mois de votre rencontre, encore moins d'emménager avec lui. Mais ces nanas ne connaissaient pas Douglas. D'ailleurs, si ma grand-mère vous pose la question, nous vivons ensemble, mais nous n'avons pas de rapports sexuels, certainement pas. Vous savez quoi, si ma grand-mère vous pose la question, ne précisez pas que nous vivons ensemble. C'est plus simple. Je ne crois pas que mamie s'en soit rendu compte. L'accent de Douglas est tellement prononcé que même si c'était lui qui répondait au téléphone, en général elle raccrochait, persuadée d'avoir composé un faux numéro. Mais je m'égare.

L'affaire semblait conclue. Le temps de recevoir l'invitation au mariage de Ted, je serai bienheureusement fiancée (ou même mariée !) à mon séduisant petit ami écossais. Un vrai jeu d'enfant, non ?

5.

Eh bien, non ! Pas du tout ! Ça na pas été un jeu d'enfant! La date du mariage de Ted se rapprochait, et non seulement je n'étais pas du tout fiancée, mais en plus Douglas et moi avions rompu, ce qui me laissait sans petit ami et sans abri ! Pour couronner le tout, mon petit ami en avait demandé une autre en mariage ! Une fille qui, comme vous l'avez peut-être noté précédemment, portait un prénom ridicule!

Vous faites semblant d'écouter ou quoi ?

Heureusement pour moi, ma meilleure amie Vanessa écoutait, *elle*. Après la rupture, elle m'a tenu lieu de bouée de sauvetage. Elle a même poussé la gentillesse jusqu'à m'inviter à habiter chez elle et son mari Marcus. Il faut dire que j'avais débarqué chez elle, secouée de sanglots hystériques, en la suppliant de me laisser entrer.

Malgré ma situation délicate, je suis restée agréable à fréquenter. Je crois qu'au fond de leurs coeurs, Vanessa et Marcus se réjouissaient de ma présence. Comme Marcus travaillait toujours tard et n'était jamais là, je tenais compagnie à Vanessa les soirs où nous-mêmes n'étions pas obligées de rentrer tard.

J'aidais aussi beaucoup dans la cuisine. J'ai même préparé le dîner une fois ou deux. Enfin, je ne l'ai pas vraiment préparé, disons plutôt que je suis restée plantée debout devant le frigo, à fixer d'un air absent ses profondeurs glacées. Mais c'est l'intention qui compte.

Un soir, Vanessa a pénétré dans l'appartement, ôté ses talons aiguilles de sept centimètres — qu'elle s'obstinait à porter tous les jours malgré son mètre soixante-quinze —, et m'a demandé :

— Le gouverneur a appelé ?

— Non.

Je me suis émerveillée de posséder des amis aussi importants, qui attendaient tranquillement chez eux que le gouverneur les appelle.

Oui, mes amis attendaient un coup de fil du dirigeant de l'Etat de New York, pendant que moi, plantée en peignoir devant le frigo, je mangeais de la pâte à cookie crue à même le tube, comme s'il s'agissait d'un hot dog, ou de tout autre aliment qu'on trouve normal de serrer dans son poing pour le consommer.

Oh, je vous en prie ! Comme si cela ne vous était jamais arrivé, à vous !

J'imagine qu'ainsi va la vie quand vous êtes l'unique progéniture de parents aussi brillants que ceux de Vanessa. Son père, originaire des Antilles, est un chirurgien cardiaque de renommée internationale et sa mère, ancien mannequin, gère une galerie

spécialisée dans l'art afro-américain dans le quartier de Tribeca. Vanessa a grandi dans une somptueuse maison du New Jersey, située dans le même cul-de-sac que celle d'un nabab du hip-hop et de sa femme-enfant. La seule célébrité de ma famille est le cousin de ma mère, Ernie, qui est arrivé une fois second à un concours de mangeurs de boulettes cachères.

— Tu veux parler de ta rupture ? a-t-elle demandé, tout en s'asseyant au comptoir de la cuisine.

— Moi ? Non. Je vais très bien. Pourquoi diable voudrais-je parler de ma rupture ?

— Quand je rentre chez moi et que je trouve ma meilleure amie en train de se goinfrer comme si elle partait pour la chaise électrique, je me dis quelle a besoin de parler.

Chaise électrique ? Appel du gouverneur... Pas mal.

J'ai supposé que, pour certains, mon comportement était synonyme d'un appel au secours. Pour moi, il était synonyme de lundi soir type à la maison.

— Non, Vanessa. Je vais bien.

Je me suis lentement éloignée du réfrigérateur.

La vérité, c'est que je voulais parler de ma rupture, mais c'était en gros ce que j'avais fait toute la journée. Alors le soir venu, je préférais me consacrer à des tâches plus productives. Comme rester plantée en peignoir devant le frigo et manger de la pâte à cookie crue.

Voyez-vous, Vanessa n'a jamais eu ce genre de soucis. Trouverais-je un jour quelqu'un qui m'aime ? Allais-je jamais me marier ? Avoir des enfants ? Ou étais-je destinée à finir comme la vieille Mme White, notre voisine lorsque j'étais enfant ? Tous les jours, je passais devant chez elle en revenant de l'école à pied. Elle semblait tellement gentille, toujours à bêcher son jardin et faire coucou à chaque voisin qui passait. Une subtile odeur de vanille flottait autour de ses mains, comme si elle passait ses journées à confectionner des cookies. Parfois, quand elle nous voyait jouer au ballon dans la rue, elle distribuait des cookies au chocolat à tous les enfants du voisinage (des cookies de fabrication industrielle — allez comprendre). Un jour, elle m'avait dit qu'elle venait de devenir grand-mère et voulait me montrer les photos. J'étais ravie ! Quelle petite fille de huit ans n'aime pas les bébés ? Elle avait sorti les photos. J'étais tellement impatiente de les voir que j'avais du mal à contrôler mes gestes. Avec un soin infini, je les avais saisies par le bord et les avais observées. A ma grande horreur, j'avais découvert des photos de chatons. Des chatons ! Des bébés chats. Pour résumer, ses chats avaient eu plus de succès qu'elle pour trouver un partenaire pour se reproduire. Cela m'avait marquée à vie. Ce soir-là, j'étais rentrée chez moi et j'avais jeté tous mes auto-collants Hello Kitty. Maintenant encore, la seule vue d'un chat me fait frémir.

Vanessa, elle, a rencontré son mari Marcus le jour de son arrivée à la fac d'Howard. Vous avez déjà vu une chance pareille ? Marcus l'a repérée alors quelle s'échinait à traîner sa valise en haut des escaliers et, en vrai gentleman, il lui a offert son aide. La suite est connue. Ils se sont mariés exactement un an après la remise des diplômes. N'est-ce pas trop mignon ? Je crois que l'histoire de leur rencontre inclut également une invitation à

une fête le soir même, pendant laquelle Marcus et Vanessa se sont tripotés de façon éhontée. Mais cette partie de l'histoire est en général coupée au montage en public. Parmi les amis de Vanessa datant de la fac d'Howard, la rumeur circule que lors du dîner suivant la répétition du mariage de Vanessa et Marcus, l'un des garçons d'honneur a fait allusion à cet incident. D'après la rumeur, cet homme a disparu de la circulation.

Je n'avais pas eu autant de chance. Le jour de mon arrivée à la fac, le premier homme que j'ai rencontré m'a demandé qui était la « blonde canon » qui m'avait aidée à emménager. Il s'agissait de ma mère. Il m'a alors demandé si elle était célibataire. Quand je lui ai répondu qu'elle était mariée, et très mariée même, il m'a rétorqué :

— Elle est heureuse en ménage ?

Et il n'a même pas proposé de m'aider à porter mes bagages.

J'ai rencontré Vanessa à l'Ecole supérieure de droit, lors d'une soirée co-organisée par l'Association noire des étudiants en droit et l'Association juive des étudiants en droit. Nous nous sommes mutuellement attirées, car nous étions de toute évidence les seules venues uniquement pour les bières et les pizzas gratuites. A partir de là, nous avons passé la majeure partie de notre temps libre ensemble à étudier, faisant équipe pour tenter de réussir nos études. Marcus était rarement présent. Au début, il étudiait en fac de médecine, puis plus tard, il a entamé son internat de chirurgie. Ted, devenu le troisième membre de notre groupe de travail quand nous avons fait sa connaissance à l'*happy hour* de l'Association des étudiants avocats, accusait Vanessa d'avoir créé Marcus de toutes pièces afin de décourager les invitations, ce qui lui laissait ainsi plus de temps pour étudier (logique qui m'échappait complètement).

Vanessa et moi avons été sélectionnées ensemble pour collaborer à la revue juridique de l'école, puis nous avons effectué un stage d'été dans le même cabinet d'avocats à la fin de notre deuxième année. Nous sommes toutes les deux spécialisées en contentieux, ce qui fait qu'à peine quelques pas séparaient nos bureaux respectifs au onzième étage.

Ce qui, le lendemain de ma rupture avec Douglas, m'a bien arrangée. Je n'avais pas réussi à quitter mon lit et j'avais besoin que quelqu'un allume les lumières et l'ordinateur de mon bureau pour faire croire à ma présence.

Je suis restée couchée dans la chambre d'amis de Vanessa et Marcus la majeure partie de la matinée, incapable de bouger. Tout me rappelait Douglas. La photo de Vanessa et Marcus sur la table de chevet ; un couple heureux, les boucles d'oreilles que j'avais oublié d'ôter la veille ; un cadeau de Douglas, les rideaux de soie rouge aux fenêtres ; la couleur dans laquelle il me préférait.

Comment une chose pareille pouvait-elle m'arriver ? Pourquoi m'arrivait-elle ? Qu'avais-je fait pour mériter ça ? N'avais-je pas le droit de former un couple heureux, comme Vanessa et Marcus ?

J'ai ouvert les yeux aux alentours de midi, quand le téléphone a sonné. Je l'avais écouté sonner, encore et encore, la tête cachée sous les couvertures dans l'espoir que l'atroce sonnerie cesse. Dans le salon, le répondeur s'est déclenché et la voix de Vanessa a retenti.

— Brooke ? Brooke, si tu es là, décroche. Décroche ! Décroche, décroche, décroche...

Puis c'est mon portable qui a sonné. Mon bras a jailli de sous les couvertures pour le saisir sur la table de chevet.

— Tu n'as pas entendu le téléphone tout à l'heure?

— Non, ai-je menti, les yeux fermés.

— O.K. Ici, rien de spécial. Je me suis occupée de tes messages et de tes e-mails, et j'ai dit à ta secrétaire que tu étais au tribunal pour l'un de tes dossiers commis d'office.

— Merci, Vanessa.

— Tu es toujours au lit ?

— Oui.

— Tu devrais te lever et manger quelque chose. Tu te sentiras mieux.

Vanessa avait raison. On devrait toujours obéir au docteur. Ou à la femme du docteur, dans ce cas. J'ai roulé hors du lit et me suis traînée dans la cuisine.

— Que se passe-t-il d'autre au bureau ?

J'ai sorti du frigo le tube de pâte à demi entamé et me suis laissée tomber sur le canapé.

— C'est une journée tranquille. Que vas-tu faire pour tes affaires ?

— Mes affaires ?

J'ai allumé la télé.

— Tes affaires, tes fringues. Par exemple, que vas-tu porter au boulot demain ?

— Mes affaires...

Bonne question.

— Tu peux m'emprunter les miennes jusqu'à ce que tu récupères les tiennes.

Ça aurait été une idée géniale si j'avais pu me glisser dans le moindre des vêtements de Vanessa.

Vanessa avait raison. J'aurais dû me lever, me rendre présentable et foncer chez Douglas pour aller chercher mes affaires. Voilà un comportement adulte et responsable. J'aurais dû tout simplement débarquer là-bas, fourrer mes affaires dans mes sacs et ne plus penser qu'à mon avenir.

Deux heures plus tard, j'avais écumé le rayon maquillage de chez Saks et acheté une nouvelle paire d'escarpins noirs. Je me dirigeais vers le cinquième étage en quête de nouvelles tenues quand mon portable a sonné. L'écran affichait le numéro du bureau de Jack.

— Comment ça va ? s'est enquis Jack.

— Bien.

J'ai croisé les doigts pour qu'il n'entende pas la musique d'ambiance du cinquième étage de chez Saks. Elle était plutôt forte.

— Tu as gagné ?

— Gagné quoi?

— Vanessa m'a dit que tu assistais à l'audience de l'une de tes affaires commises d'office?

— Ah ça. Bien sûr que j'ai gagné. J'ai été super. Super! Super, super, super...

— Excusez-moi, mademoiselle, m'a soudain dit une vendeuse, voulez-vous que je vous réserve une cabine d'essayage ?

J'ai acquiescé en souriant et lui ai tendu les vêtements que je tenais dans mes bras.

— Brooke, es-tu en train de faire du shopping ?

— Tu ne voudrais quand même pas que je passe ma journée chez moi à manger de la pâte à cookie crue ? Saks recèle parfois des vertus thérapeutiques.

— Non. Je voudrais te savoir au bureau. A ta place.

Il était clair que je m'adressais à un homme. Une femme aurait compris que ma place était chez Saks.

— J'ai quelques problèmes avec Douglas, ai-je expliqué en effleurant de la main un portant chargé de robes d'été. J'ai juste besoin d'un jour ou deux pour me reprendre.

— Vanessa dit qu'il t'a virée de l'appartement.

— Euh oui, c'est, comment dire, en quelque sorte, c'est ça le problème.

— Que fais-tu chez Saks ? Viens au bureau et je t'emmène manger au restaurant.

— Je ne veux pas manger au restaurant, je veux Douglas.

J'espérais qu'il avait compris ce que je voulais dire. Je voulais que Douglas me revienne et que tout redevienne comme avant. Je voulais *manger* Douglas au lieu de manger au restaurant. Encore que je n'avais jamais été contre une petite sieste occasionnelle l'après-midi...

— C'est fini entre vous. Pourquoi ne pas me laisser t'emmener déjeuner ?

— Tu ne pourrais pas au moins faire semblant de me manifester ton soutien ?

— Tu veux que je manifeste mon soutien à ton opération shopping chez Saks ?

— Je n'ai ni vêtements ni maquillage. Je n'ai rien pu emporter en partant.

Jack n'a pas répondu tout de suite. Je savais qu'il était en train de se passer la main dans les cheveux et de réfléchir. Puis il s'est éclairci la gorge.

— Dans ce cas, je passe tout de suite te prendre chez Saks et je t'emmène chez lui prendre un sac de vêtements. En pleine journée, il ne sera pas là.

Je savais qu'il évitait délibérément de prononcer le nom de Douglas. Tout comme Harry Potter appelait Voldemort « celui qui ne doit pas être nommé ».

— Merci Jack, mais ça ira.

Une heure et demie plus tard, je sortais de chez Saks munie de trois énormes sacs, de deux housses pleines de vêtements et d'un minuscule sac en papier rempli de cosmétiques. Surprenante, la somme d'argent qu'on peut dépenser au rayon beauté, quand la totalité de vos achats tient dans un sac riquiqui qui peinerait à contenir une paire de chaussures.

En poussant la porte donnant sur la Cinquième Avenue, j'ai trouvé Vanessa plantée devant une voiture avec chauffeur, brandissant une pancarte où il était inscrit « Brooke Miller ».

— Que diable fais-tu ici ?

A sa vue, j'ai presque eu les larmes aux yeux.

— Jack m'a dit où tu étais, alors je me suis dit que j'allais t'emmener chercher tes affaires.

Elle a saisi un sac et une housse, puis elle a fait signe au chauffeur d'ouvrir le coffre.

— On va opérer vite et sans douleur, comme pour arracher un sparadrap.

— Merci.

Une larme a perlé au coin de mon œil.

Elle a passé son bras autour de mes épaules.

— C'est galère, les ruptures.

Tandis que la voiture descendait la Cinquième Avenue, Vanessa et moi avons fait le tri dans mes sacs et décidé quels articles j'allais rendre et ceux qu'elle allait m'emprunter.

Arrivées devant le Soho Triomphe, Vanessa est descendue de voiture avec moi, mais j'ai décrété devoir affronter cette étape seule.

Le portier m'a interceptée.

— Bonjour, lui ai-je lancé. Brooke Miller, j'habite au 32 G. Enfin j'habitais.

Je n'étais pas très sûre de mon nouveau statut.

— Je suis au 32 G, ai-je fini par trancher.

Je suis montée à l'appartement. Je ne l'avais quitté que depuis quelques heures, mais en ouvrant la porte, j'ai éprouvé la sensation de ne pas le reconnaître. Tout paraissait plus froid, plus aseptisé, et aucune trace de moi ne subsistait nulle part. En m'approchant de la fenêtre, j'ai remarqué une photo de Douglas et moi, nichée parmi les autres objets d'art alignés sur le rebord comme des soldats de plomb. Elle avait été prise durant notre séjour dans les îles à Noël dernier.

Ce n'est pas fini, ai-je pensé. Moi, si c'était fini, cette photo aurait été la première chose que j'aurais mise à la poubelle. Mon premier geste vers une vie nouvelle. (En fait, j'aurais bien tout passé directement par la fenêtre, mais ne chipotons pas.)

En pénétrant dans la chambre, j'ai inspiré à fond. Elle avait gardé l'odeur de Douglas. Une odeur boisée, virile et lourde. Le lit était défait. J'ai souri, me souvenant qu'en semaine, Douglas et moi ne trouvions jamais le temps de faire des câlins. J'ai pris son oreiller et je l'ai respiré.

Puis je me suis rappelé que Vanessa m'attendait en bas dans la voiture. J'ai sorti l'escabeau et j'ai attrapé une valise sur l'étagère du haut dans le placard. Inutile d'emporter beaucoup de choses. Je serais bientôt de retour.

J'étais en train de fouiller dans le placard quand j'ai entendu une clé tourner dans la

serrure. Mes lèvres ont esquissé un sourire. Ce lit défait tombait bien...

J'ai refermé la valise et je me suis dirigée vers la porte de la chambre. C'est alors que j'ai entendu une voix qui parlait dans un portable. Une voix de femme.

— Je suis arrivée chez toi chéri, disait-elle.

Je me suis pétrifiée sur place, peinant à croire que Beryl ait le culot de venir ici. Le lendemain du jour où Douglas m'avait virée ! Dix mille idées avaient surgi simultanément dans mon esprit — me cacher dans le placard ? Sous le lit ? Que faire ? Même si je me cachais, la valise resterait en vue. Avec toutes mes affaires dedans. Et puis je me prenais pour qui — une star de vaudeville ?

Impossible de m'échapper. Exactement comme dans le film *Sens Unique*, quand la photo de Kevin Costner apparaît sur l'écran de l'ordinateur et qu'il va être dénoncé comme étant le méchant. En fait, le vrai méchant, ce n'est pas lui, mais en attendant, il est coincé au Pentagone, sans porte de sortie.

— Pastis? disait Beryl. J'adorerais!

La pièce s'est mise à tourner autour de moi. Il emmenait Beryl chez Pastis, un bistrot français hyper branché situé dans l'ex-quartier des halles. Un endroit couru des célébrités locales et de toute la communauté européenne de New York. Pastis, que Douglas appelait « notre endroit », tant nous l'avions fréquenté ces dernières années.

Assise sur le lit défait, je me suis moquée de moi-même. Comment croire qu'il y a encore quelques semaines, je m'autorisais à fantasmer sur la demande en mariage de Douglas. Cela se serait passé chez Pastis. Là, il serait tombé à genoux, en plein milieu du restaurant, pour proclamer l'amour fou qu'il ressentait pour moi, sous les yeux de ses amis, des serveurs et de tous les autres convives, célèbres ou non. J'aurais gloussé comme une gamine et l'aurais rejoint sur le sol, l'enlaçant, l'embrassant et criant de tout mon cœur : « Oui, oui, oui ! Je serai ta femme ! »

Evidemment, la foule aurait applaudi et le serveur nous aurait apporté une bouteille de Champagne. Nous aurions ri, bu du Champagne et j'aurais aveuglé les convives par l'éclat et la taille de mon diamant tout neuf. Au fur et à mesure que ma liaison avec Douglas approchait la barre fatidique des deux ans, mes tenues pour me rendre chez Pastis devenaient de moins en moins anodines, tant je me berçais de l'illusion que mon fantasme allait devenir réalité.

Je me persuadais qu'entretenir d'innocents fantasmes de ce genre n'était pas grave. Ils ne faisaient de mal à personne, n'est-ce pas ? Et qui n'avaient pas de fantasmes de ce genre ? Mais Douglas ne m'emmènerait plus chez Pastis ni ailleurs. Il y emmènerait Beryl.

La porte de l'appartement a claqué et j'ai fourré en hâte vêtements et chaussures assorties dans ma valise. A une vitesse telle que je n'avais aucune idée de ceux que je choisissais. J'ai eu le réflexe de prendre mes bijoux, que j'ai jetés sur le dessus avant de remonter la fermeture Eclair de la valise et la rouler hors de la chambre. Dans le salon trônait un énorme vase de cristal, rempli de trois iris majestueux, soigneusement disposés. C'est pour ça qu'elle est venue, ai-je pensé. Elle a apporté des fleurs fraîchement

coupées. J'ai regardé le rebord de la Fenêtre et j'ai vu que la photo de Douglas et moi ne s'y trouvait plus.

Je me suis précipitée jusqu'à la voiture pour me jeter dans les bras de Vanessa et pleurer tout le temps du trajet de retour.

6.

De : Brooke Miller bmiller@gilsonhecht.com

A : Douglas MacGregor douglas.macgregor@waldmansecurities.com

Sujet : Tu me manques

Est-ce que je te manque aussi ?

Brooke Miller

Gilson, Hecht and Trattner

425, Park Avenue

11e étage

New York, New York 10022

- CONFIDENTIEL -

L'information contenue dans ce message est confidentielle et destinée uniquement à la personne ou l'entité désignée ci-dessus. Si vous n'êtes pas le correspondant désigné, nous vous demandons de détruire ce message sans le lire ni lire toute pièce jointe, de ne pas le transmettre ni le communiquer à qui que ce soit, et d'avoir l'amabilité d'en avertir Gilson, Hecht et Trattner en renvoyant ce courrier à l'expéditeur ou en téléphonant au 1 (800) GILSON. Merci d'avance.

Effacer.

C'était le quatorzième brouillon que j'effaçais. Mais il était faux que, deux jours après que Douglas m'eut fichue dehors, j'étais incapable de me concentrer. C'était simplement la tâche que je m'étais assignée pour la journée — m'expliquer avec Douglas et en finir avec ce gâchis.

De : Brooke Miller bmillier@gilsonhecht.com

A : Douglas MacGregor douglas.macgregor@waldmansecurities.com

Sujet : Salut

Il faut qu'on parle

Brooke Miller

Gilson, Hecht and Trattner

425, Park Avenue ,11e étage

New York, New York 10022

- CONFIDENTIEL -

L'information contenue dans ce message est confidentielle et destinée uniquement à la personne ou l'entité désignée ci-dessus. Si vous n'êtes pas le correspondant désigné, nous vous demandons de détruire ce message sans le lire ni lire toute pièce jointe, de ne pas le transmettre ni le communiquer à qui que ce soit, et d'avoir l'amabilité d'en avertir Gilson, Hecht et Trattner en renvoyant ce courrier à l'expéditeur ou en téléphonant au 1 (800) GILSON. Merci d'avance.

Trop belliqueux. Trop agressif. Les hommes détestent les femmes belliqueuses et agressives.

De : Brooke Miller bmillier@gilsonhecht.com

A : Douglas MacGregor douglas.macgregor@waldmansecurities.com

Sujet : Hello

Est-ce qu'on pourrait parler ?

Brooke Miller

Gilson, Hecht and Trattner

425, Park Avenue 11e étage

New York, New York 10022

- CONFIDENTIEL -

L'information contenue dans ce message est

confidentielle et destinée uniquement à la personne ou l'entité désignée ci-dessus. Si vous n'êtes pas le correspondant désigné, nous vous demandons de détruire ce message sans le lire ni lire toute pièce jointe, de ne pas le transmettre ni le communiquer à qui que ce soit, et d'avoir l'amabilité d'en avertir Gilson, Hecht et Trattner en renvoyant ce courrier à l'expéditeur ou en téléphonant au 1 (800) GILSON. Merci d'avance.

Envoyer.

Une fenêtre a surgi sur l'écran, me demandant : « Etes-vous certain de vouloir envoyer ce message ? »

D'habitude, je me contentais de cliquer sur *oui* sans réfléchir, mais cette fois, le message m'a interpellée. Voulais-je vraiment envoyer ce message ? Question pas plus bête qu'une autre. En quelques secondes, ma vie s'est écroulée, et mon ordinateur voulait savoir si je désirais enclencher le processus qui me permettrait de revenir en arrière.

J'ai cliqué sur *oui*, avant de me rendre dans le bureau de Vanessa, un peu plus loin dans le couloir, pour discuter de ma rupture.

— Crois-tu que nous serons de nouveau ensemble à temps pour le mariage de Ted ?

— Tu lui as demandé pourquoi il haïssait l'Amérique, a répondu Vanessa, levant à peine les yeux du document qu'elle tapait.

— J'ai commis certaines erreurs.

— Tu crois ? a-t-elle demandé sans cesser de taper sur son clavier.

— Je n'arrive pas à croire que je n'ai pas de petit ami.

J'ai levé les yeux sur la photo de Vanessa et Marcus prise lors de la remise des diplômes de fac, qu'elle avait punaisée sur le tableau de son bureau. Rivés l'un à l'autre comme si leurs vies en dépendaient, ils se tiennent joue contre joue, souriant comme deux gamins. C'était ce jour-là que Marcus lui avait demandé sa main.

— Et d'après ce qu'il a entendu, tu pourrais très bien être xénophobe, et sectaire, m'a gentiment fait remarquer Vanessa. Ou anti-écossaise en général.

— Je lui demandais juste de porter un pantalon. Comment aurais-je pu deviner qu'une fois qu'on s'est trouvé un mec à Manhattan, hétéro et célibataire, il faut ensuite se demander s'il aime les pantalons ?

— C'est fou ce qu'on peut tenir pour acquis, a soupiré Vanessa.

— Vous parlez encore de Douglas ? nous a interrompues Jack.

Il venait de pénétrer dans le bureau de Vanessa, tenant tant bien que mal trois tasses

de café.

J'ai pris un trombone sur le bureau de Vanessa et je me suis amusée à le déplier. Le bureau de Vanessa était toujours net et ordonné. Chaque chose était à sa place. Les trombones jouissaient de leur propre soucoupe, posée à côté de l'agrafeuse et du rouleau de scotch. Stylos et stabilos étaient disposés dans une tasse à l'effigie d'Howard University, à côté de son Rolodex, qui jouxtait les corbeilles *Fait* et *A faire*. J'ai toujours été émerveillée par son sens de l'organisation. Mon propre bureau semblait réchappé d'un ouragan. Je n'avais pas entraperçu mon propre fichier de cartes de visites depuis ma première année dans la boîte.

— Ça ne veut pas dire qu'il m'obsède, ai-je assuré.

Je ne voulais pas que Jack se fasse du souci pour moi. Ou qu'il trouve mon comportement pitoyable. Jack avait rompu ses fiançailles six mois plus tôt, mais la chose n'avait pas paru le mettre sens dessus dessous. En fait, six mois plus tard, il semblait totalement remis. Il avait dû être bouleversé sur le coup—je ne veux pas insinuer qu'il n'a pas de cœur ni qu'il s'agit d'un monstre. Mais les jours suivants, il n'avait pas semblé ressentir le besoin d'en discuter sans arrêt avec ses amis. Ou alors il se livrait à cette activité avec l'équipe de basket de la boîte durant leurs nombreux matchs. Jack était le capitaine de l'équipe — peut-être que tout en étudiant leur stratégie, chacun se lamentait sur ses amours perdues, sanglotant comme des filles et se référant à des talk-shows pour tenter de comprendre ce qui était allé de travers. Tout ça entre deux tentatives de paniers, évidemment. Ou peut-être que Jack s'était remis rapidement parce qu'en plus de trois ans et demi de fiançailles, il n'avait jamais fixé de date pour le mariage. J'ai toujours trouvé ironique qu'en classe de première, Jack ait joué, dans la pièce *Guys and Dolls* montée par son lycée, le rôle de Nathan Detroit, un type qui reste fiancé quatorze ans avant de se décider à se marier. J'étais certaine que sa fiancée, elle, n'avait pas trouvé ce détail amusant.

— Je ne suis pas obsédée par Douglas. Je vais passer à autre chose... Faire une fixation sur le mariage de Ted. Ce qui n'a rien à voir.

— C'est beaucoup plus sain, a dit Vanessa, fouillant dans un tiroir pour en sortir sucre et édulcorants divers pour nos cafés.

Jack a pris sa plus belle voix de présentateur de jeu télévisé.

— Pour restez sain, buvez le café de chez Grains de santé. Sain, délicieux et..., a-t-il continué de sa voix normale, le nouveau client le plus important de la boîte.

— Et le nouvel empoisonneur de l'existence de Jack, a ajouté Vanessa.

Grains de santé était le nouveau client le plus important de la boîte, parce qu'il venait de se faire attaquer en justice par une association de consommateurs pour publicité mensongère. L'association réclamait soixante millions de dollars de dommages, expliquant que le café de chez Grains de santé n'était pas, en réalité, une nourriture aussi bénéfique à la santé que son appellation le suggérait. Depuis, toutes les cuisines de l'entreprise étaient exclusivement approvisionnées en café de cette marque, ainsi que, bien entendu, la cafétéria du douzième étage. Jack, qui dans six mois saurait s'il était

élevé au rang de directeur associé, était chargé de l'affaire. Les grands manitous de la boîte savaient bien que, peu de temps avant le vote qui ferait ou non de lui un associé, Jack serait prêt à tout. Et comme d'habitude, j'avais été désignée comme la collaboratrice junior chargée de l'assister. J'ignorais si le café de Grains de santé était sain ou non, mais en tout cas, il était sacrément bon. Surtout quand quelqu'un le déposait tout fait directement dans mes mains. Alors là, j'appréciais encore davantage.

Jack était coutumier de ce genre d'attentions. En juin dernier, lui et moi devions emmener les stagiaires embauchés pour l'été déjeuner dans notre restaurant favori de Midtown. J'avais déjà un pied hors de mon bureau quand on m'a convoquée pour une réunion. Et autant pour le déjeuner. J'ai assisté à la réunion en boudant tant j'imaginai le bon moment que devaient passer Jack et les stagiaires. Sans moi. Quand j'ai regagné mon bureau, Jack a fait irruption, comme par enchantement, muni d'un petit sac au nom du restaurant — mon dessert au chocolat préféré, en provenance de mon restaurant préféré. Les piles de dossiers s'entassaient si haut sur mon bureau que nous avions peine à nous voir, mais même à travers la mer de dépositions et témoignages, Jack m'a vue sourire jusqu'aux oreilles.

Difficile de croire que je n'ai rencontré Jack que, quelques années auparavant, lorsque j'étais moi-même venue effectuer un stage d'été dans la boîte. J'avais l'impression de le connaître depuis toujours. J'avais été acceptée en stage à la fin de ma deuxième année de droit. Enfin ! J'avais réussi à faire partie des rares élus hantant les couloirs de Gilson, Hecht & Trattner, l'une des plus prestigieuses firmes juridiques de New York. Bon, peut-être ne pouvait-on pas vraiment parler de *rare*s élus, puisque la boîte se vantait de compter pas moins de quatre cents avocats dans ses seuls bureaux de New York, et plus de six cents dans le monde entier. Mais vous avez saisi l'idée. J'appartenais aux quatre cents et quelques élus arpentant ces couloirs.

Le quartier général du douzième étage comportait un centre de traitement de texte, un local destiné au courrier, une cafétéria et une pièce consacrée aux fournitures (pas un placard à fournitures, non, une vraie pièce, uniquement vouée à la mission de commander et procurer aux employés tout ce qu'ils désiraient du fond du cœur). On devrait assigner un code postal propre au douzième étage. On y trouve même un distributeur de billets. Et une équipe de huit personnes dont la seule et unique tâche consiste à envoyer et réceptionner les faxes (ce qui rend encore plus choquantes les fois où vos faxes ne sont pas envoyés ou sont carrément perdus).

Quand vous effectuez un stage d'été, ces détails vous impressionnent et vous émerveillent. Vous ne vous rendez même pas compte que si la firme est équipée pour fonctionner vingt-quatre heures sur vingt-quatre, c'est parce qu'elle attend de ses collaborateurs qu'ils fonctionnent eux aussi vingt-quatre heures sur vingt-quatre !

Ce qui, soit dit en passant, explique pourquoi j'ignorais que mon ex sortait avec l'une des stars de cinéma les plus célèbres du monde. J'ai passé les six derniers mois à rédiger une requête en jugement de débouté. Je ne vais pas vous enquiquiner avec des explications pompeuses — il vous suffit de savoir que ce travail requiert quatorze à seize heures de travail par jour, six à sept jours par semaine. Le sommeil est un luxe que,

même avec nos salaires à six chiffres de superavocats, nous ne pouvons pas nous offrir. Ouah, dit comme ça, ça fait vraiment de l'effet, non ?

Est-ce que ça peut aussi justifier le fait que je n'ai pas compris que mon mec me trompait ? Oui, d'accord, c'est une bonne excuse. Rappelez-moi de le dire à ma mère/meilleure amie/boss/psy un peu plus tard. Et puisque vous vous entendez si bien avec ma grand-mère, voulez-vous être un ange et le lui dire à elle aussi ?

Lorsque je fais passer des entretiens à de naïfs étudiants de seconde année de droit intéressés par un stage d'été chez Gilson Hecht, ils me posent souvent la même question : « Qu'est-ce que vous préférez chez Gilson Hecht ? » J'adore cette question parce que je peux enfin être simplement moi-même, au lieu de rabâcher les réponses types concernant la formation (moyenne), le système de tutorat (la première fois que l'associé qui me servait de tuteur m'a invitée à déjeuner, il s'est soûlé), la vaste expérience très vite accumulée par les jeunes collaborateurs (on peut appeler ainsi les journées de quatorze à seize heures de travail). Parfois je m'amusais à m'imaginer répondre la simple vérité : que chez Gilson Hecht, les collaborateurs ont un tout petit peu moins tendance au suicide que ceux des autres grands cabinets de New York. Ce qui en dit long. Mais ce genre de propos était fortement déconseillé durant les entretiens.

Si j'aimais tant répondre à la question « Qu'est-ce que vous préférez chez Gilson Hecht ? », c'est parce que ce que je préférais chez Gilson Hecht c'était, de loin, les amis que je m'y étais faits.

Jack était déjà embauché depuis un an quand j'avais entamé mon stage. Je me trouvais dans la salle des photocopieuses en libre-service, au huitième étage, en plein remake de *Neuf à Cinq* — la scène où les feuilles de la photocopieuse volent en tous sens — sans aucune idée de la façon de maîtriser cette machine et de l'obliger à cesser de simultanément cracher et broyer le papier. Jack est apparu et a volé à mon secours, sauvant la situation. Et le rapport que je devais photocopier.

— Considérez-moi comme votre chevalier en sa brillante armure. Ou en pantalon de toile, selon l'humeur du jour, s'était-il présenté.

Depuis, il n'a cessé de voler à mon secours.

— Ton obsession à propos du mariage de ton ex doit cesser, a déclaré Jack. Et j'ai la solution. Je t'accompagnerai à ce mariage.

— Merci, mais j'ai déjà parlé de Douglas à Ted, ai-je expliqué, le nez dans mon café.

— Et elle l'a prévenu qu'il porterait un kilt, a ajouté Vanessa, achevant ma pensée.

— Oui, je lui ai précisé que mon cavalier porterait une jupe.

— Un *kilt*, Brooke, ça s'appelle un kilt, m'a repris Jack. Pas une jupe. Je commence à comprendre pourquoi Douglas a rompu avec toi.

J'ai levé le nez de mon café.

— Toi aussi tu t'y mets ? Si j'ai mentionné le kilt à Ted la dernière fois que je lui ai parlé, c'est simplement parce que je ne voulais pas qu'il soit surpris le jour du mariage. Je ne voulais pas me donner en spectacle un jour si important pour lui.

— Parce que, est intervenue Vanessa, comme chacun sait, le mariage de Ted tourne autour de toi.

— Merci de ce commentaire sympathique. Tu ne peux pas comprendre. Tu t'es mariée quasiment à douze ans.

— Qu'est-ce que ça vient faire là-dedans ?

— Les garçons doivent-ils sortir durant cette partie de la conversation ? a demandé Jack, écartant ses mèches brunes rebelles de ses yeux.

— Tu ne t'es jamais trouvée à ma place, ai-je expliqué.

J'ai soudain trouvé le café trop chaud pour mes mains et je l'ai déposé sur le bureau de Vanessa.

— Tu ignores combien c'est difficile. Tu ne t'es jamais fait plaquer à trente ans par l'homme que tu croyais épouser un jour. Tu n'as jamais été invitée au mariage d'un ex. Tu n'as jamais projeté de te rendre au mariage d'un ex, tout ça pour voir ton univers s'écrouler, deux semaines avant de t'y rendre. Ecoute, j'ai dit à Ted que j'assisterais à son mariage en compagnie de mon sublime fiancé écossais, et c'est ce que je vais faire. Il me suffit de reconquérir Douglas à temps pour le mariage.

— Il vaut mieux que les garçons sortent, a dit Jack.

Il est sorti en hâte, sans même emporter son café.

— Il faut que ça marche. Soit j'y vais avec Douglas, soit je suis fichue.

— Eh bien, a dit Vanessa en remuant son café, dans ce cas tu es fichue.

7.

Comme il ne me restait que deux semaines pour reconquérir Douglas, je me suis mise au boulot dès le lendemain matin. Douglas n'avait toujours pas répondu à mon e-mail de l'autre jour, mais c'était sans importance. Première étape — l'appeler au bureau, lui dire que je lui pardonnais et que j'étais prête à passer à autre chose. Téléphoner était nettement préférable à envoyer un e-mail dont j'ignorais même s'il l'avait reçu. Pour ce que j'en savais, ce message pouvait tout aussi bien s'être perdu dans le cyberspace.

J'ai décroché le téléphone et j'ai souri en entendant la sonnerie. Comme c'était facile. Pourquoi n'y avais-je pas pensé plus tôt ? Passer à l'action me faisait du bien. A ce rythme, la paix et l'ordre de l'univers seraient restaurés avant l'heure du déjeuner — 13 heures au plus tard. Seigneur, j'étais géniale.

— Brooke à l'appareil, ai-je annoncé à la secrétaire de Douglas.

Silence de mort au bout du fil.

— Brooke Miller, ai-je repris, son amie.

Assez proche de la vérité, non ?

— Comment ?... Il est en réunion ? Très bien, dans ce cas... A quelle heure pensez-vous qu'il sera de retour ?... Ah, vous ne savez pas trop... D'accord.

Bon, il était en réunion. Contretemps mineur. Mais pas de problème, Rome ne s'est pas construite en un jour. Et certainement pas en deux heures. J'allais attendre.

Comme je n'avais toujours pas de nouvelles à 11 heures, j'ai décidé de le rappeler. Combien de temps pouvait durer sa réunion ? Durant nos deux années de vie commune, je n'avais jamais très bien saisi comment il gagnait sa vie. Je savais simplement que son métier avait un rapport avec la finance, d'où le port de costumes italiens sur mesure et hors de prix.

— Oh, il sera de retour à 13 heures ?

Je tapotais mon bureau de l'extrémité de mon stylo.

— Je rappellerai à ce moment-là.

13 heures? Très bien. Cela me laissait une bonne opportunité de bosser un peu. Avec le stress de la rupture, mes activités facturables avaient nettement baissé. Il était temps pour la superavocate de gagner son supersalaire.

Première chose à l'ordre du jour, quelques recherches sur l'ordinateur pour le dossier Grains de santé. J'étais vraiment une femme du nouveau millénaire — multi-tâches au maximum. J'allais reconquérir mon mec *et* assurer quelques heures de travail facturables. Tout ça en une seule matinée. Seigneur, j'étais vraiment douée.

Deux heures plus tard, je n'avais pas accompli une once de boulot, mais j'avais dégoté une paire de bottes géniale en solde chez Saks. Quoi ? Si je voulais reconquérir mon mec, je devais soigner mon look!

A 13 heures, je parlais de nouveau à la secrétaire de Douglas.

— Oh, il est sorti déjeuner ?... Je comprends. A quelle heure pensez-vous qu'il va revenir ?

Tap, tap, tap.

— Que ta fait ce pauvre stylo ? a demandé Jack.

Il a surgi à la porte de mon bureau juste au moment où je reposais violemment le téléphone.

— Allons chercher quelque chose pour le déjeuner.

— D'accord, ai-je acquiescé, mais vite alors. J'ai une tonne de travail. Ce que tu devrais savoir puisque c'est toi qui me l'as donnée.

— A quel client allons-nous facturer tes heures de shopping chez Saks ?

Note personnelle : sérieusement considérer l'idée de déplacer l'écran de l'ordinateur, de sorte qu'il échappe à la vue des visiteurs. J'avais l'intention de le faire lorsque l'un des associés à la direction m'a surprise en train de lire un e-mail transmis par une copine

intitulé : « Mesdames, apprenez à aimer vos poignées d'amour. » Puis j'ai oublié. Mais changer l'écran de place était définitivement à l'ordre du jour.

— Je ne faisais pas de shopping chez Saks. J'étais connectée à Saks.com. Grosse différence. Le site internet propose parfois des articles totalement différents du magasin. Tu dois vraiment faire preuve de plus de précision si tu veux devenir un bon avocat, tu sais.

— Je note.

D un geste de la main, il m'a fait signe de le suivre.

— D'ailleurs, ai-je repris en tirant mon sac de sous mon bureau, il suffirait d'utiliser le même code comptable que celui que tes copains et toi utilisez pour facturer les heures de jeu de votre équipe de foot virtuelle. (Moi j'étais déjà une sacré bonne avocate.)

— Bien vu, a répliqué Jack en ouvrant la porte et en sortant à ma suite. Mais les relations que je crée ainsi se paieront au centuple plus tard. Une équipe de foot virtuelle est l'équivalent d'un parcours de golf avec tes relations d'affaires. Tous ces avocats de divers cabinets de New York seront un jour P.-D.G., directeur financier ou consultant des plus grandes entreprises du pays. Le moment venu, je n'aurai aucun besoin de me soucier de trouver de nouveaux clients. Les clients viendront à moi tout seuls. Et tout ça grâce à mon équipe de foot virtuelle. Je devrais vraiment facturer ces heures en tant que développement de clientèle.

— Ouah.

— Tu vois Brooke, je suis déjà un excellent avocat, a-t-il dit en m'ouvrant la porte de l'ascenseur.

Touché. Il a pressé le bouton du rez-de-chaussée.

— Qu'as-tu envie de manger ?

— Ce que tu voudras. Je ne suis pas difficile.

— Je pensais prendre un sandwich poulet et parmesan au pub du coin. Ça te plairait ?

— Et si on prenait des sushis ?

Nous sommes allés au bar à sushis tout proche, où j'ai tout de suite déclaré à Jack que je n'avais pas le temps de déjeuner sur place — il fallait commander des plats à emporter. Trop de travail m'attendait. Par sa faute. (Traduisez : retourner dans mon bureau et rappeler Douglas.) Mais Jack m'a alors fait remarquer que les sushis sont meilleurs frais. Ce qui était la vérité absolue. Nous avons donc choisi une table près de la fenêtre et nous avons déjeuné sur place. Mais j'ai mangé très, très vite, parce que, comme je l'ai dit à Jack, je désirais vraiment, profondément retourner au bureau faire mon boulot. Parce que quand je le veux, je peux me montrer très consciencieuse.

Après ma pause-déjeuner bien méritée (Quoi ? Reconquérir son mec se révèle parfois une tâche épuisante!), j'ai regagné mon bureau à 14 heures, mais le discours de la secrétaire de Douglas n'a pas changé d'un iota. J'étais perplexe. Comment un homme qui passait tant de temps en réunion avait-il trouvé le temps de rencontrer une autre femme, sortir avec ladite femme, en tomber amoureux et se fiancer ? Ce mec savait vraiment

gérer son emploi du temps.

Je réfléchissais à ma prochaine manœuvre quand le téléphone a sonné. L'identificateur d'appel affichait « Anonyme ». Normalement, au bureau, je ne décroche que lorsque je reconnais le numéro, préférant laisser ma secrétaire me donner l'identité de mon correspondant.

Mais comme les appels de Douglas s'affichent toujours comme anonymes, je me suis jetée sur le téléphone.

— Brooke Miller, ai-je dit d'un ton affable, professionnelle, le ton d'une femme avec qui un homme mourait d'envie de vivre et d'aller au mariage de son ex.

— Bonjour. Brooke Miller ?

Je n'ai pas reconnu la voix. Incroyable ! J'avais gâché un « Brooke Miller » parfait pour une voix que je ne reconnaissais pas.

— Oui.

J'avais déjà rallumé l'écran de mon ordinateur et je consultais mes e-mails.

— Jessica Shevitz Rauch à l'appareil. Je m'occupe de placement d'avocats. Vous auriez cinq minutes à me consacrer ?

Question très amusante à poser à un avocat qui se trouve au bureau. Cinq minutes. Un avocat n'a jamais cinq minutes à vous consacrer, à moins qu'elles ne soient facturables. O.K., je n'avais encore effectué aucune tâche facturable de la journée, mais je n'avais vraiment pas le temps de parler avec cette femme. Aujourd'hui, mon temps gratuit était consacré à réfléchir au moyen de récupérer mon mec, et à faire du shopping sur internet afin de dénicher les tenues susceptibles de m'aider dans cette tâche.

Le terme « placement d'avocats » lui aussi m'a plu. Ces gens vous savent assez intelligents pour avoir obtenu un diplôme de droit, réussi l'examen pour entrer au barreau de New York, mais croient que vous ne comprenez pas qu'ils travaillent comme chasseurs de têtes. Dès que vous avez mis le pied dans un grand cabinet d'avocats, les chasseurs de têtes commencent à vous appeler. Ils vous font miroiter des firmes plus petites, exigeant moins d'heures de travail, ainsi que d'alléchants postes de consultants dans de prestigieuses entreprises. Il est toujours agréable de savoir qu'on dispose d'alternatives. Mais le plus souvent, les chasseurs de têtes ne désirent que vous transférer dans une autre grosse boîte, et rafler au passage leur commission de trente pour cent sur votre salaire inutilement gonflé à bloc.

— Désolée, je n'ai pas le temps.

J'ai sorti des faux ongles de mon bureau afin de réparer l'ongle cassé de mon pouce.

— Une autre fois alors ? Si je puis me permettre : êtes-vous toujours satisfaite de votre poste chez Gilson Hecht ?

— Pour l'instant, oui. Mais rien ne vous empêche de conserver mon numéro. Merci de votre appel.

J'ai raccroché et me suis rendu compte que j'avais réparé mon ongle en lui donnant une

étrange forme hexagonale. Comme j'avais encore tout le reste de l'après-midi pour effectuer du bon boulot facturable et/ou reconquérir mon mec, je me suis précipitée à la manucure la plus proche du bureau.

A 17 heures — après une manucure, une pédicure et un minimassage de dix minutes — j'ai constaté que la secrétaire de Douglas restait sur sa position. Je n'aurais jamais dû encourager Douglas à lui offrir un cadeau aussi somptueux à Noël dernier. Si je n'avais pas découragé son choix de truffes au chocolat Godiva à dix dollars, et insisté pour qu'il lui offre un chèque-cadeau de cent dollars pour un soin chez Elisabeth Arden, je serais déjà en ligne avec lui.

Tap, tap, tap.

Tap, tap, tap, splash ! J'ai de l'encre partout sur mon plus beau pantalon, parfait pour sortir le soir/reconquérir mon mec. Zut. Pas étonnant que le patron de mon pressing se pavane en manteau de fourrure l'hiver. Pourtant, il ne s'agissait pas d'un vieux Bic, mais de l'un de ces stylos de luxe. Justement, de par leur nature, ils doivent être beaucoup plus fragiles que les stylos normaux.

A 18 heures, le concierge me donne enfin une version différente. Douglas n'était (finalement!) pas en réunion. Il s'était absenté pour la journée. J'ai lancé un Bic à l'autre bout de la pièce et il a atteint la porte. (Mais il ne s'est pas cassé. Je vous avais bien dit.)

Une heure (non facturable) plus tard, à 19 heures, j'ai décidé de l'appeler chez lui. Voilà! Je comptais lui laisser un message tendre et sexy disant que je lui pardonnais. Et suggérer que nous allions fêter ça en Californie, au mariage de Ted. Parfait. J'ai fermé la porte de mon bureau et répété le message que j'allais laisser sur le répondeur.

J'ai composé le numéro — mon ancien numéro — et j'ai attendu que le répondeur se déclenche. Douglas ne serait pas chez lui. Il avait l'habitude de prendre un verre avec ses clients après le boulot. Je ne pouvais pas l'appeler sur son portable, car il n'en possédait pas. Il avait décrété impoli l'usage des portables. Maintenant, je trouvais cette idée du dernier comique. Pour Douglas, utiliser un portable en public était impoli, mais coucher avec une femme alors qu'on vivait avec une autre constituait un comportement parfaitement acceptable entre gens de bonne compagnie.

— Allô ? a répondu une voix féminine.

Qui diable répondait chez nous ? Une cambrioleuse avait forcé la porte de notre appartement. Vite, appeler la police ! Police, une cambrioleuse a pénétré par effraction dans mon ancien appart et répond au téléphone !

— Gilson Hecht ? a repris la cambrioleuse.

Comment savait-elle d'où j'appelais? Mon Dieu, la cambrioleuse était médium ! Police, une cambrioleuse *médium* a pénétré par effraction dans mon ancien appart!

Mais mes dons de déduction de superavocate m'ont vite soufflé que le nom et le numéro du bureau devaient s'afficher sur l'identificateur d'appel. J'ai raccroché à toute vitesse tandis que Beryl continuait de répéter : « Allô ? Allô ? » (Oui ce sont aussi mes dons de déduction de superavocate qui m'avaient soufflé cette idée.)

Béryl. Est-ce que cette femme répondait à mon téléphone ? Au téléphone que j'avais acheté pour Douglas ? Enfin, pas exactement acheté pour lui, mais que j'utilisais au quotidien quand je vivais avec lui! Avait-elle déjà emménagé ? Seigneur, ce type ne perdait pas de temps ! Lui et moi avons attendu au moins un mois !

A 19 h 30, j'avais mis le plan B en action : j'allais convoquer une session spéciale de la cour à notre bar favori, afin de discuter l'affaire plus avant et établir le plan C. Oui, le plan B ne consistait qu'à rassembler les troupes — Vanessa et Jack. Mais lâchez-moi un peu ! J'étais sacrément stressée!

Je suis passée prendre Vanessa dans son bureau et nous nous sommes faufilees par l'escalier de derrière, afin de ne pas nous faire surprendre par un supérieur en train de quitter les lieux avant d'être mortes d'épuisement. Nous sommes arrivées au gymnase de l'école du district 142 juste à temps pour assister aux dernières minutes du match de basket opposant notre firme aux avocats de chez Arby Schweitzer.

Comme les gradins étaient déserts, Vanessa et moi nous sommes installées au premier rang. Des attachés-cases et des classeurs bourrés de documents se sont éparpillés sur le sol, tandis qu'une rangée de BlackBerries se sont alignés à la perfection sur le banc au premier rang. Le BlackBerry de Jack échappait à l'anonymat, l'une de ses nièces l'ayant décoré de stickers Charlotte aux fraises afin qu'il ne risque pas de le perdre.

Vanessa s'est contentée de prendre place et de glisser son sac sous ses jambes. Moi, évidemment, en voulant m'asseoir, j'ai renversé toute la rangée de BlackBerries qui se sont effondrés sur le sol comme un jeu de dominos hors de prix. Personne de chez Gilson Hecht n'a semblé s'en formaliser, puisque c'est la boîte qui paie cet outil lui permettant de joindre vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept, ses employés. Mais à en juger par l'expression des joueurs de chez Arby Schweitzer, j'ai cru comprendre que chez eux, ce n'était pas le cas. Je me suis mise à quatre pattes pour les ramasser aussi discrètement que possible et Jack m'a adressé un petit sourire et un geste de la main. Il avait enfilé un T-shirt Gilson Hecht par-dessus son T-shirt à manches longues dont il avait retroussé les manches jusqu'aux coudes. Ses bras étaient couverts d'une multitude de taches de rousseur, alors que son visage n'en avait presque pas.

Le score était serré et il ne restait plus que quelques minutes de jeu. La stratégie de Jack après l'interruption de jeu m'a déconcertée : pour compléter la présence des deux joueurs qu'il faisait toujours jouer dès le début (les deux autres avocats de notre département qui dépassaient le mètre quatre-vingt-cinq), il avait placé sur le terrain Billie Cooper, collaboratrice de quatrième année spécialisée dans l'entreprise, et Bob Frohman, un spécialiste de la fiscalité embauché depuis deux ans.

Avec son mètre soixante-quinze, Billie Cooper était la plus grande des filles de tout le département entreprise. Je savais aussi qu'elle fréquentait, avec presque autant d'assiduité que moi, la manucure toute proche du bureau. Or je ne jouais pas au basket, mais il me semblait que c'était un sport où on se servait beaucoup de ses mains. Encore qu'un jour j'ai rencontré Michael Jordan et j'ai remarqué qu'il avait de fort belles mains. Mais je m'égare.

Bob Frohman, du département fiscal, était tellement timide que je jurerais n'avoir jamais entendu le son de sa voix. Et je soupçonnais fortement qu'il en était de même pour la moitié du département fiscal. Comme il mesurait un mètre soixante-trois, même Billie le dépassait. Au bureau, lorsque je le croisais dans les couloirs, il paraissait terrifié par son ombre. Dans une grande firme comme la nôtre, ce comportement pourrait passer pour normal, tant le boulot y est stressant, mais Bob arborait cette posture en permanence. Je l'avais croisé une fois lors de l'anniversaire de l'un de ses collègues du département. Il est resté planté toute la soirée dans un coin, l'air terrorisé, sans parler à personne. Je m'étais dit que si quelqu'un lui adressait jamais la parole, aucun son ne sortirait de sa bouche. Ou alors seulement pour discuter fiscalité. Je ne comprenais vraiment pas pourquoi Jack le faisait entrer dans le jeu à un moment aussi crucial.

La balle était en jeu. Je me suis penchée en avant et j'ai croisé les doigts pour que Gilson Hecht l'emporte.

Plus que deux minutes de jeu.

J'ai crié :

— Défense!

Vanessa m'a jeté un regard noir. (Alors que tout le monde sait que quand on est assis au premier rang, on se doit de crier : « Défense! ») Billie maintenant pied à pied son marquage d'un avocat de chez Arby Schweitzer bien plus grand qu'elle, et était parvenue à bloquer quelques-uns de ses tirs. Même Vanessa a été assez impressionnée pour vanter d'une voix calme le jeu de Billie (Vanessa n'a jamais vraiment pénétré l'esprit du supporter du premier rang.)

Plus qu'une minute de jeu.

Billie a piqué le ballon au joueur qu'elle marquait et l'a passé à Jack, qui a pratiquement survolé le terrain jusqu'au panier, laissant sur place les avocats de chez Arby Schweitzer.

Vanessa et moi nous sommes penchées en avant, attendant que Jack porte l'estocade. Il a traversé tout le terrain, puis s'est immobilisé. J'ai cessé de respirer, déconcertée par son attitude. Il a dribblé, avant de passer le ballon. A Bob Frohman. A Bob Frohman ? Mais qu'est-ce qu'il fichait? Il faisait exprès de perdre le match ? Il avait parié sur la défaite ?

Plus que trente secondes.

En attrapant le ballon (de justesse), Bob a eu l'air aussi déconcerté que tout le monde.

— A toi, Bob ! a lancé Jack, tout en bloquant de ses longs bras un joueur de l'équipe adverse.

Bob a fait rebondir le ballon une fois, puis a foncé. Il a visé le panier et toutes les têtes se sont tournées d'un même mouvement. Le ballon a tourné sur le bord du panier, lentement, en prenant son temps, comme la minuscule balle d'argent de la roulette.

La sonnerie de fin de match a retenti et tout le monde a levé les yeux vers le ballon qui tournait encore et encore. Tout le monde était figé, la tête renversée, attendant le verdict final.

Le silence a duré jusqu'à ce que, enfin, le ballon passe à travers le panier dans un bruissement imperceptible.

L'équipe de Gilson Hecht a éclaté en un chœur de cris hystériques. Tout le monde hurlait et trépirait (y compris moi et même Vanessa) — tout le monde sauf Bob. Tétanisé, les yeux toujours fixés sur le panier, il semblait ne pas comprendre que le ballon était effectivement tombé dedans. L'équipe s'est réunie pour se donner l'accolade, et Jack a attrapé Bob pour qu'il se joigne à la liesse générale. D'abord hésitant, il s'est vite laissé faire en riant. Jack a demandé aux membres de l'équipe de réunir leurs mains au centre du cercle et a entamé un compte à rebours.

— Trois, deux, un...

Et tous ont crié :

— ... Gilson Hecht !

Puis, Jack en tête, l'équipe est allée serrer les mains des joueurs de chez Arby Schweitzer, avant de quitter le terrain. En attendant son tour de serrer la main de l'équipe adverse, Bob ressemblait à un gosse dans un magasin de bonbons.

Vanessa et moi nous sommes précipitées pour féliciter Jack.

— Comment savais-tu qu'il allait marquer? ai-je demandé à Jack tandis qu'il s'essuyait la tête.

— Je ne le savais pas, m'a-t-il lancé avant de disparaître dans les vestiaires pour hommes.

Dix minutes plus tard, il en émergeait les cheveux mouillés et nous partions pour notre bar local préféré.

Comme souvent à New York, notre bar local préféré était celui d'un nouvel hôtel de *midtown* très, très branché. Il jouissait de vues imprenables sur l'Empire State Building et Central Park, mais ce n'était pas le genre des New-Yorkais de montrer qu'ils y attachaient une importance quelconque. Imaginez que quelqu'un vous prenne — horreur ! — pour un touriste.

Pour dix-huit malheureux dollars, on vous servait un Martini si raffiné qu'une petite orchidée flottait sur le dessus. A moins que vous ne commandiez le Martini à la pomme. Il était alors orné d'une lamelle de pomme. Ou un Martini au chocolat, servi avec une crotte de chocolat sur le dessus. Enfin vous avez compris.

Ouvert depuis seulement deux semaines, l'endroit faisait énormément parler de lui parce que les serveuses y déambulaient en combinaison. Je me demandais ce qu'il y avait de plus choquant — que les femmes soient à demi nues, ou qu'elles portent des combinaisons totalement démodées.

Dès que nous avons eu réussi à nous approprier une table de premier plan, près de la

fenêtre avec vue sur l'Empire State, j'ai annoncé :

— Beryl a déjà emménagé.

— Et alors ? a dit Vanessa. Tu étais trop bien pour ce salaud de toute façon. Qu'il se trouve quelqu'un de la même trempe que lui.

Elle a installé son énorme sacoche de travail Louis Vuitton sur une des chaises restées libres.

— Je suis d'accord, a renchéri Jack.

Il a installé un classeur débordant de demandes de témoignage sur la chaise libre à côté de la sacoche de Vanessa et a posé sa veste de sport bleu marine sur le dossier de la sienne.

— Bon débarras! Et qui se ressemble s'assemble!

— Oui, a continué Vanessa. Et Beryl n'est même pas un vrai nom!

— Nos jugements ne devraient pas se fonder uniquement sur le nom de cette pauvre fille, a remarqué Jack.

— Peu importe son nom, a expliqué Vanessa. Nous la détestons de toute façon. Quand on aime Brooke, on déteste Beryl. C'est comme ça.

La serveuse s'est approchée. Vanessa a commandé un Martini à la pomme et moi un Martini français. Pour dire la vérité, je me fichais un peu du goût, mais il était servi avec une petite fleur, ce qui me plaisait beaucoup. Jack a pris une bière. Une bière très chic et chère, mais une bière. Jack a toujours prétendu que les types qui sont allés à la fac dans le Midwest commandent systématiquement de la bière — comme s'il s'agissait d'un rituel religieux ou d'une condition requise pour conserver son diplôme de l'université du Michigan. C'est encore Jack qui a tendu sa carte de crédit. Autre séquelle, il nous l'a toujours assuré, des bonnes vieilles valeurs traditionnelles du Midwest. Même si lui-même a grandi dans la banlieue de Philadelphie.

— D'ailleurs, pourquoi l'appelais-tu ? a-t-il demandé. Il n'a pas fait assez de dégâts comme ça ?

— Je m'étais mis en tête de le récupérer. Comme ça, nous aurions pu aller au mariage de Ted ensemble. Et j'aurais gardé ma dignité à peu près intacte. Tout serait redevenu parfait, comme avant.

— Mais Brooke, les choses n'étaient pas parfaites auparavant, a dit Jack.

Je me suis tournée vers lui. Il m'a regardé droit dans les yeux et j'ai été obligée de détourner le regard.

— Et puis, a dit Vanessa, pour qui le prends-tu ? Pour du bétail? Le récupérer? Tu parles comme une femme des cavernes, Brooke.

Elle a rajusté son pull en cachemire à encolure bateau, tandis que la serveuse posait nos Martini à dix-huit dollars sur la table.

— Je veux récupérer *mon mec*.

J'ai libéré mes cheveux de leur chignon et les ai repoussés derrière mes oreilles.

— Tu parles maintenant comme une chanteuse de country, a déclaré Jack en buvant une gorgée de bière.

— Ecoute, aucune loi ne t'oblige à assister au mariage de ton ex, a tenté de me raisonner Vanessa. Epargne-toi ce désagrément. Je n'irai pas non plus si tu veux. Tu crois vraiment que sa superfiancée désire ta présence?

— J'ai entendu dire quelle était très sympa, ai-je dit, ôtant la fleur de mon verre pour la poser sur ma serviette.

— Oui, si j'étais une éblouissante actrice de sang noble nominée aux oscars, je pense que j'aurais des chances d'être, comment as-tu dit... *sympa* moi aussi.

— Tu n'améliores pas vraiment mon ego, Vanessa.

— ... elle possède bien un titre de noblesse, non ?

— Je ne sais plus, ai-je répondu en regardant par la fenêtre, les yeux dans le vague.

— C'est une marquise, est intervenu Jack en prenant une gorgée de bière. Ou une impératrice. Un truc avec un i, je ne sais plus quoi.

— Ça ne m'aide pas à me sentir mieux, ai-je dit tout bas.

J'ai tripoté la serviette en papier sous mon verre.

— Quand elle a été nominée aux oscars l'année dernière, j'ai suivi l'émission *Entertainment Tonight* qui lui a été entièrement consacrée, a expliqué Jack.

— Ça ne va toujours pas mieux, ai-je répété un peu plus fort.

J'ai déchiré ma serviette de papier en deux. Puis en quatre.

— Oh, mais moi aussi je l'ai vue! s'est exclamée Vanessa.

— Oui, elle appartient à la famille royale de je ne sais quel obscur pays asiatique, a continué Jack. Jiaolong, pour être exact. Une île minuscule nichée entre la Chine et Taïwan, dont la population frôle les cinquante mille. Langue nationale : le mandarin. Exportation principale : le poisson. Ne croyez pas que j'aie tapé son nom ou celui de son pays sur Google. Qui ne connaît pas Jiaolong?

— On pourrait revenir à moi, s'il vous plaît!

Ma serviette se composait maintenant de huit morceaux.

— Que vais-je faire au sujet de ce mariage ? J'ai répondu oui à l'invitation, or il a lieu d'ici deux week-ends. Ce serait très impoli d'annuler maintenant. Ils ont déjà dû tout réserver.

Là-dessus, j'ai avalé une grande lampée de mon Martini.

— Bon, a dit Vanessa en avalant une gorgée du sien, Ted est assez riche pour payer la part d'une personne qui se décommande.

Elle avait raison. Je pouvais assister seule au mariage. Etait-il indispensable pour une femme du nouveau millénaire d'avoir un homme à son bras ? Quand on se rendait au mariage d'un ex, exhiber la bonne paire de chaussures était bien plus important qu'exhiber un homme à son bras. Est-ce qu'un homme à votre bras faisait paraître vos

pieds hypersexy ? Je ne crois pas. Un homme à votre bras vous grandissait-il de neuf centimètres, vous transformant en top model d'un mètre soixante-treize au lieu de la puce d'un mètre soixante-quatre et demi que vous étiez en réalité ? Non. Un homme à votre bras amincissait-il vos fesses et vos cuisses de cinq kilos ? Je ne crois pas! Alors je vous le demande : qui a besoin d'un homme à son bras ?

O.K., je n'ai même pas réussi à me convaincre moi-même.

— Deux personnes, ai-je fait remarquer en reposant les seize morceaux de ma serviette en papier sur la table.

Une serveuse en combinaison a frôlé notre table et fait voler à terre ma serviette en confettis. J'ai tenté de les rattraper mais ils m'ont glissé entre les doigts.

— Deux personnes qui se décommandent, a repris Vanessa sans battre d'un cil. Et lui qui n'est que l'un des plus gros agents d'Hollywood.

— Exactement, a renchéri Jack, et sa fiancée Ava, l'impératrice ou la marquise de je ne sais quoi, est un peu juste financièrement.

— Ça ne m'aide toujours pas à me sentir mieux!

J'ai soulevé la bière de Jack afin de m'emparer de sa serviette en papier.

— ... J'ai compris que mon ex connaissait une réussite fabuleuse, était fabuleusement riche et allait épouser une femme à la réussite fabuleuse et fabuleusement riche.

— Et sexy, a ajouté Jack.

Sexy ? Elle n'était peut-être pas désagréable à regarder si on trouvait séduisant le genre corps menu de danseuse, peau d'albâtre sans défaut et longs cheveux noirs flottants autour d'un visage d'ange.

— Et elle est noble.

— Ça-ne-m aide-pas-à-me-sentir-mieux !

— Et toi tu arrives sans mec, sans bague de fiançailles et sans nomination aux oscars.

Vanessa m'a tapoté la tête comme si j'étais une enfant qui venait de perdre le concours d'orthographe de l'école.

— Ça résume assez bien la situation. Pourrions-nous avoir d'autres serviettes ? ai-je demandé à la serveuse à peine vêtue qui apportait notre deuxième tournée.

— Allez ! est intervenu Jack. Tu es une brillante avocate dans l'un des cabinets les plus prestigieux de New York. Tu as une famille merveilleuse et, j'ose le dire, des amis fantastiques. Durant tes loisirs, tu fais du bénévolat dans une maison de retraite. *Voilà* notre Brooke. *Voilà* qui résume la situation.

Jack avait raison. J'étais une avocate de haut vol ; dans un cabinet brillant. J'avais une famille et des amis merveilleux. Et pour couronner le tout, je faisais du bénévolat dans une maison de retraite ! Parfois j'oubliais à quel point j'étais merveilleuse. Bon, avec tous les dossiers , dont j'étais chargée, je n'avais pas eu le temps de me consacrer au bénévolat. Sans compter que ce n'était pas facturable. Mais c'est l'intention qui compte.

— Attends ! s'est exclamée Vanessa en posant ses deux mains sur la table comme si

elle allait crier *Eureka!* ou *Bingo!* ou quelque chose d'aussi excitant. C'est parfait. Tu peux dire à Ted que tu es obligée d'annuler à cause de ton bénévolat à la maison de retraite !

— Génial. Salut, Ted, je ne peux pas venir à ton mariage parce que je joue au Scrabble avec des personnes âgées.

Vanessa s'est plongée dans la contemplation de la vue.

— N'y va pas, c'est tout, a-t-elle dit la tête tournée vers l'Empire State.

— C'est hors de question !

— Tout le monde peut tomber malade, non ?

Elle tournait toujours la tête.

— ... Prétends simplement que tu es malade.

— Oui, a dit Jack, elle pourrait avoir attrapé un truc carabiné, avec tout le temps qu'elle passe à la maison de retraite.

— D'accord, a dit Vanessa, son regard revenant enfin à nous. Alors engage un *escort boy* supersexy et fais-le passer pour Douglas. Ce serait tordant. Rien ne nous empêcherait de prétendre que Douglas est noble lui aussi ! Le mariage a lieu en Californie — aucun risque que quelqu'un se rende compte de quelque chose ! C'est vrai qu'il a un accent après tout.

— Tu penses que les gens te croient de sang royal juste parce que tu as un accent ?

— En tout cas, Douglas se comporte comme s'il était de sang royal, a fait remarquer Jack.

— Non, a admis Vanessa, mais un accent rend la chose un peu plus plausible.

— Oui, a repris Jack, et avec tous ces égocentriques d'Hollywood dans le secteur, personne ne vous remarquera de toute façon. Tu pourrais te contenter d'être l'éblouissante et mystérieuse avocate au bras d'un homme mystérieux et cosmopolite.

— Un homme mystérieux en jupe.

— En jupe, a répété Vanessa.

— Mais de sang noble, a dit Jack.

— De sang noble, a gazouillé Vanessa.

— Ça pourrait marcher, vous savez, ai-je lancé en avalant mon Martini numéro deux.

Je crois que dans ma hâte, j'ai aussi avalé la fleur.

— Oui, a ri Vanessa, terminant elle aussi son Martini. Mais je ne faisais que plaisanter!

— Non, vraiment, ça pourrait marcher. C'est la solution.

J'ai fait signe à la serveuse.

— Plus de Martini pour toi, a décrété Jack.

— Il a raison. Plus de Martini pour moi, ai-je dit à la serveuse. Un Southern Comfort, s'il vous plaît, triple dose.

— Et où exactement envisages-tu de dégoter cet *escort boy* si sexy en un clin d'oeil ? a demandé Vanessa.

— Et, plus important, a renchéri Jack, tu n'as donc pas tiré la leçon de *Risky Business* ?

— D'accord, je n'aurais pas recours à un torride *escort boy*.

— Non, ce serait complètement délirant! a ri Vanessa.

J'ai regardé Jack.

— Oh, je connais ce regard. N'y pense même pas.

Mais j'ai continué de le fixer. Avec ce regard. Vous connaissez ce regard. Ce regard séducteur. Ce regard que vous prenez pour obtenir ce que vous voulez, quand vous le voulez. Le regard que vous prenez à la poste quand vous avez vraiment, vraiment besoin de retirer votre colis le jour même, alors que vous n'avez pas rempli le bon formulaire. Il faudrait que vous retourniez le chercher, mais vous n'avez vraiment, vraiment, vraiment pas envie de refaire la queue, alors vous prenez ce fameux sourire et priez pour que l'employé vous prenne en pitié/ait envie de coucher avec vous/pense qu'il vous plaira s'il est gentil avec vous. Ce regard-là.

— C'est le regard qu'elle lance aux types du traitement de texte quand elle veut que son travail passe en premier, a dit Jack.

— C'est le regard qu'elle fait chez Bergdorf quand elle veut que le vendeur sorte tous les quarante en solde.

— Quarante ? s'est-il exclamé.

— Oh, regarde ses pieds, mon pote. Et prends tes jambes à ton cou pendant qu'il en est temps !

— Tu es un acteur refoulé, Jackie..., les ai-je interrompus, m'attardant un tout petit peu trop sur chaque mot.

Il est essentiel d'appuyer le regard par de belles paroles. Mais je ne conseille pas leur usage à la poste. A la poste, normalement, le regard seul suffit.

Mais c'était vrai. Jack faisait partie de ces avocats qui ont débuté par un simple boulot alimentaire (je ne parle pas de ces naïfs qui rêvent vraiment de devenir avocat). Sorti de la fac avec un double diplôme d'art dramatique et de littérature, Jack avait passé un marché avec lui-même (et avec son père) — il se donnait deux ans pour tenter de réaliser son rêve d'enfant et devenir acteur. Si cela ne marchait pas (comprenez, si cela ne payait pas le loyer de son studio au cinquième étage d'un immeuble sans concierge), il entrerait à l'Ecole supérieure de droit et deviendrait avocat, comme le souhaitait son père, juge fédéral du district est de la Pennsylvanie. Les deux années suivantes, il avait travaillé comme serveur tout en courant les auditions, mais il n'avait jamais percé, décrochant juste assez de boulot pour garder espoir, mais pas assez pour payer les factures. A la grande joie de son père, Jack avait respecté, à contre-cœur, sa part du marché. Les deux années révolues, il était entré à l'école de droit.

Jack avait intégré l'école dont son père était diplômé et n'avait plus regardé en arrière,

se jetant dans le droit avec la même ardeur qu'il mettait dans tout ce qu'il faisait. J'ai toujours pensé que s'il faisait ce métier avec autant de zèle, c'était pour oublier ses rêves d'enfant. Il avait été sélectionné pour collaborer à la revue juridique et pour les simulations de procès, son essai de fin d'études avait été publié, et il avait été élu président de l'Association des étudiants avocats. Je ne sais comment, il avait réussi à se classer parmi les dix pour cent des meilleurs étudiants.

Vanessa et moi avons été sélectionnées par la revue juridique de notre école de droit, mais uniquement parce que nous consacrons la totalité de notre temps aux études. Et à des expéditions shopping de chaussures. Mais à l'époque, nos budgets d'étudiantes rendaient ces expéditions shopping beaucoup moins intenses qu'elles ne le sont maintenant. Quoi ? Il faut bien évacuer son stress d'étudiante en droit d'une façon ou d'une autre.

Mais sous la veste de sport bleu marine de Jack battait — et battra sans doute toujours — le cœur d'un acteur. A l'école de droit, il avait découvert que la place naturelle de tout acteur contrarié se trouvait au tribunal. Il était devenu avocat dans le vain espoir qu'un jour, il trouverait l'opportunité de faire son effet devant un jury en clamant : « Mon comportement est contraire à la procédure ? C'est *vous* qui êtes contraire à la procédure ! Ce tribunal entier est contraire à la procédure ! A côté de la plaque ! » (Tout avocat sait qu'il est plus probable qu'il se contente de rétorquer : « Vous voulez la vérité ? Mais vous n'êtes pas capable de la supporter ! »)

— Soyons clair, a dit Jack. Je t'ai proposé de te rendre service et de t'accompagner à ce mariage.

— Oui.

— Mais tu as dit non.

— Si tu me prends au mot...

Incroyable qu'il fasse tant de difficultés. Le souvenir d'avoir embrassé une collaboratrice junior ne l'embarrassait plus ? Comme les hommes oublient vite. Ils peuvent se montrer tellement insensibles parfois.

— Mais maintenant, tu voudrais que j'aille à ce mariage avec toi en me faisant passer pour Douglas ?

— Tu n'as pas compris ce qu'on vient de t'expliquer concernant le pouvoir de l'accent ? En plus, Ted s'attend à me voir accompagnée de mon petit ami en jupe, pas de je ne sais quel autre mec.

— Pas pour tout l'or du monde ! a lancé Jack en détournant le regard.

Il s'est saisi de son verre de Southern Comfort et l'a avalé d'un trait.

— Allez ! Ce serait un grand rôle pour toi. Un entraînement d'enfer.

— Brooke, tu as officiellement perdu la tête, a lâché Vanessa.

— Et tu me vexes ! a lâché Jack.

Mais personne ne l'écoutait.

— S'il te plaaait?

— Heureusement pour moi, je ne joue plus la comédie, a dit Jack, repoussant ses mèches rebelles de ses yeux.

C'était ça son argument massue ? Il allait devoir trouver beaucoup mieux.

— S'il te plaît s'il te plaît s'il te plaît s'il te plaît ?

— Et même si je la jouais encore, Douglas est la dernière personne que je condescendrais à incarner.

— Je t'en supplie, mon petit Jack chéri ?

— Ce fait, ajouté à celui que je déteste Los Angeles, rend hautement improbable que tu parviennes, au cours des deux semaines à venir, à me convaincre de t'accompagner à L.A. pour me rendre coupable d'imposture envers la communauté écossaise.

— Donc ta réponse est non ? ai-je demandé en battant des cils.

Je tiens à signaler que je n'ai jamais eu autant de problèmes à la poste.

— Non, a-t-il répété, quittant la table pour appuyer ses paroles.

Réponse bien connue.

8.

— Depuis combien de temps êtes-vous mariés ? nous a demandé un très vieux monsieur coiffé d'une crête de Mohican bleu fluo.

Je crois qu'il s'agissait du propriétaire de la boutique.

— Nous ne sommes pas mariés, ai-je répondu.

J'ai regardé Jack en riant et il m'a rendu mon sourire, puis il a tiré sur le kilt qu'il venait d'enfiler.

— Si nous ne sommes pas mariés, m'a-t-il murmuré à l'oreille, comment se fait-il que je me promène devant toi sans pantalon ?

— Comme s'il était difficile de te persuader de l'enlever, ai-je rétorqué en le repoussant.

Mais j'ai continué à l'observer dans le miroir et à fixer discrètement ses jambes nues.

Arrêter de fixer les jambes de Jack.

Et plutôt se fixer sur le fait que la boîte voit d'un « mauvais œil » (comprenez : « vire ») les collaborateurs qui sortent ensemble. Depuis que deux stagiaires d'été ont été surpris dans une situation compromettante, un soir à la cafétéria, et que la rumeur s'est répandue jusque dans les colonnes du *Journal juridique de New York* (titre : « Chez Gilson Hecht, les stagiaires tirent le maximum de leur expérience »), la direction se montrait hypersensible sur le sujet des romances entre employés et de la réputation du cabinet. Depuis cette histoire, au moindre soupçon de comportement déplacé entre

collègues, Danielle Lewis, directrice du département entreprise, terrifiante et omniprésente associée à la direction, vous invitait à déjeuner pour vous terroriser. Si le déjeuner en sa compagnie ne remplissait pas son rôle, le bruit circulait que lors de sa prochaine visite dans votre bureau, Mme Lewis serait accompagnée de l'agent de sécurité de Gilson Hecht et de votre dernier chèque de paie.

Or cette année, la candidature de Jack au partenariat avec la direction allait être examinée.

Essayer de ne pas faire virer Jack l'année où il risquait de devenir associé.

Arrêter de fixer les jambes de Jack.

Se souvenir que Jack se remettait d'une rupture. Même si tu sortais avec Jack et te faisais virer de la boîte, cela ne durerait pas. Impossible. Cela ne durerait jamais pour la fille post-rupture.

Mais les relations sexuelles post-rupture sont torrides. Miam. Arrêter de penser au sexe ! Se souvenir que même si tu avais une liaison post-rupture torride avec Jack et finissais par sortir avec lui et te faire virer, trois ans et demi plus tard, la date du mariage ne serait toujours pas fixée. Ton cœur serait de nouveau brisé et en prime, tu connaîtrais la joie de pointer au chômage.

Tout en calculant le montant des allocations chômage que je pouvais raisonnablement espérer, j'observais Jack tirer vainement sur son kilt pour le rallonger. Malgré ses efforts — et Dieu sait qu'il en faisait — le kilt ne se rallongeait pas d'un poil.

Arrête de regarder les jambes de Jack!

Souviens-toi que tu essaies de reconquérir Douglas. Tâche qui s'avérerait encore plus difficile si tu commençais à sortir avec Jack. D'autant que Douglas connaît ton passé avec Jack.

— C'est de la camelote, a dit Jack qui palpait le tissu du kilt tout en s'admirant dans le miroir.

— Il a l'air super, ai-je protesté en lissant le tissu.

— Rappelle-moi pourquoi on s'est lancés là-dedans? M'a-t-il demandé pour la quarantième fois en quarante-huit heures.

— Tu t'es lancé là-dedans parce que c'est le rôle de ta vie et que tout acteur digne de ce nom sait imiter un accent. Moi, je me suis lancée là-dedans parce que je tente de conserver ma dignité à peu près intacte.

— Et ta dignité est intacte?

Je me suis empressée de changer le sujet.

— Pour toi, c'est vraiment une expérience intéressante : expérience de comédien avec mise en situation réelle et, en prime, l'art qui imite la vie. Génial!

— As-tu répondu à ma question ?

— Je pense aussi que tu devrais en profiter pour passer un moment avec Marcus. Vanessa est l'une de tes meilleures amies et tu connais à peine son mari.

— Vanessa elle-même parvient rarement à passer un moment avec Marcus. C'est même un miracle qu'elle le connaisse.

— Tout va bien ? nous a demandé l'homme coiffé comme un Mohican.

— Tout va bien, lui a assuré Jack.

— Vous formez un couple délicieux.

Même avec sa crête fluo, il ressemblait à n'importe quel vieil homme de ma connaissance. Il me faisait penser à M. Rosenblatt, « l'ami » de ma grand-mère. J'avais vingt-cinq ans à l'époque, mais ma mère n'osait pas m'apprendre qu'après la mort de mon grand-père, ma grand-mère avait rencontré quelqu'un d'autre. Aussi appelait-elle le vieil Irving Rosenblatt « l'ami » de ma grand-mère. A moins qu'elle ait eu peur que je me vexe à l'idée que ma grand-mère avait trouvé un mec plus vite que moi.

— Quand allez-vous faire votre demande ? a murmuré un peu trop fort M. Mohican.

— Dès que je la saurai prête à répondre oui, a dit Jack en me regardant.

Il ne souriait pas, mais il devait quand même plaisanter. Six mois auparavant, il avait rompu ses fiançailles et depuis, un millier de filles lui tournaient en permanence autour. Il était encore plus goujat que Douglas ! Bon, je ne suis peut-être pas juste. Jack n'a jamais vécu avec une femme tout en étant fiancé à une autre. Enfin, pas à ma connaissance.

Je me demande pourquoi j'avais raconté à Douglas ce qui s'était passé entre Jack et moi. Cela n'avait fait qu'alimenter le complexe de supériorité de Douglas envers Jack — il avait réussi avec moi là où Jack avait échoué. Je crois que j'essayais simplement d'en boucher un coin à Douglas sur le sujet « endroit le plus fou où tu as jamais fait l'amour ». Pour Douglas, il s'agissait des toilettes, lors d'un mariage au Rainbow Room, avec une demoiselle d'honneur qu'il venait tout juste de rencontrer. Je réalise maintenant que pour lui, les réceptions où la tenue de soirée est exigée sont synonymes de filles faciles.

Comme Jack et moi n'avions jamais couché ensemble, mon histoire tombait un peu à plat. Mais il s'agissait d'une tentative lamentable de démontrer à Douglas que, moi aussi, j'avais eu ma part d'impulsions débridées.

Jack et moi revenions de Caroline du Sud, où nous devions recueillir des dépositions. Nous roulions à vive allure dans une voiture de location qui sentait l'eau de Cologne bon marché et la cigarette. J'avais baissé les vitres et respirais l'air frais à fond, en prévision du voyage en avion. Nous avons passé une journée fantastique. Jack avait arraché au témoin tous les témoignages dont il avait besoin, et même quelques révélations qu'il ne s'attendait pas à obtenir. A l'heure du déjeuner, nous avons appelé l'associé chargé de l'affaire qui s'était montré euphorique. Il avait assuré à Jack que cette performance allait engendrer la première discussion concernant son avenir éventuel d'associé à la direction.

Il était plus de 18 heures, Nous nous dépêchions pour attraper le dernier vol de la soirée en partance de Columbia, en Caroline du Sud. D'après ce que j'avais vu, Columbia n'était pas le genre d'endroit où vous aviez envie de vous attarder plus que nécessaire. La veille, lors de notre arrivée à l'hôtel, la réceptionniste nous avait déclaré, à Jack et moi,

qu'elle n'avait « encore jamais rencontré de juif », avec le même naturel qu'elle aurait mentionné : « Je n'avais encore jamais rencontré d'extraterrestre » ou, plus proche de sa pensée : « Je n'avais encore jamais rencontré le diable ». Quand on vit à New York, on ne s'imagine pas que de tels propos puissent être proférés sur le sol des Etats-Unis.

Pendant un long moment, la circulation sur la voie rapide n'avait posé aucun problème et rien ne semblait pouvoir entraver notre chemin. Rien, jusqu'à ce que nous parvenions aux abords de l'aéroport. Cinq kilomètres avant l'arrivée, la circulation était bloquée. Le point mort absolu. Nous avons d'abord tenté de garder notre calme. Lui en essayant de me convaincre que la circulation allait reprendre d'une seconde à l'autre et que nous attraperions notre vol. Moi en tripotant les boutons de la radio pour trouver une « musique gaie » qui nous ferait oublier notre déveine. Nous nous sommes bercés d'espoir un moment, envisageant d'expérimenter des raccourcis ou les voies réservées à l'entretien. Mais c'était peine perdue. Nous risquions de nous perdre, ce qui n'aurait fait qu'aggraver la situation.

J'ai fini par trouver une station radio de rock classique qui passait les Doors en boucle. Les occupants de la voiture voisine ont crié pour nous demander le nom de la station et se sont branchés sur les Doors eux aussi. Sur *Hello I Love You*, ils sont descendus de voiture et se sont mis à danser. J'ai regardé Jack, mais il ne semblait pas trouver ça marrant. Son portable à l'oreille, il essayait d'entrer en contact avec la compagnie aérienne. Jack détestait travailler plus que nécessaire et était déterminé à trouver un moyen de nous ramener à New York le soir même. Moi, j'avais déjà abandonné toute illusion et me consolais à la pensée de facturer la durée totale de cette aventure au client. Quelques automobilistes écoutaient les nouvelles de la route et hurlaient leurs rapports par la fenêtre. (« Un tracteur et une remorque renversés deux kilomètres plus loin. Nous sommes coincés pour un moment. Quelqu'un a une barre de Mars ? »)

LA Woman a retenti à la radio et je me suis mise à danser sur mon siège. Toutes les voitures autour de nous s'étaient vidées de leurs occupants qui déambulaient sur la route ou s'asseyaient sur le capot du voisin pour discuter. La nuit tombait. Plus aucun moteur ne tournait et certains commençaient même à éteindre leurs phares.

— Je descends, ai-je averti Jack.

Je suis sortie et j'ai sauté sur le capot de notre voiture de location. Nous étions fin mars, l'une des premières nuits dont les effluves fugitifs de chaleur promettent l'arrivée du printemps. J'ai inspiré profondément l'air du dehors.

— Que fais-tu? a crié Jack depuis l'intérieur de la voiture.

— Ma soirée va être facturée à Janobuilder Corporation, autant leur facturer une soirée sous les étoiles.

La portière de Jack s'est ouverte. J'ai ôté ma veste et l'ai lancée par la fenêtre à l'intérieur de la voiture. Jack m'a rejointe sur le capot, avant d'ôter lui aussi sa veste et de desserrer sa cravate.

— C'est beau ici.

J'ai acquiescé d'un signe de tête.

— Que va-t-il se passer si nous sommes toujours dehors quand la circulation va repartir en sens inverse ?

— Je ne crois pas que nous ayons à nous inquiéter de ça, ai-je répondu en consultant ma montre.

Selon mes calculs, nous attendions depuis déjà vingt minutes. Une légère bruine a commencé à tomber et la foule a applaudi, comme si Jim Morrison en personne était descendu du ciel, apportant la pluie avec lui. J'ai tendu les mains pour sentir les gouttes. Jack, lui, tentait de se couvrir la tête. Quand il a compris la futilité de sa lutte contre la pluie, il s'est enfin abandonné à l'instant et m'a désigné les constellations. Quelque part entre le chariot et mon signe du zodiaque, nous avons vu notre avion s'envoler vers New York.

Nous avons regagné l'hôtel aux alentours de 21 heures.

On ne servait plus à dîner qu'au piano-bar. La chanteuse, rivée au piano, vêtue des pieds à la tête de satin rouge et de dentelle noire, ressemblait à une Mae West contemporaine. Si on se fiait aux apparences, elle et son pianiste vivaient une idylle. Jack et moi nous sommes installés au bar. Nous avons mangé des hamburgers, bu des bières, avant de reprendre, de notre mieux, les chansons de Mae. Comme Jack ne connaissait vraiment aucune des paroles, je devais les lui souffler très vite — depuis *Cats* jusqu'à *Pippin* — avant de les entonner. Il se penchait sur moi, l'haleine chargée de bière, et je murmurais les paroles, bien trop fort, à son oreille. Quand le pianiste a attaqué *West Side Story*, le visage de Jack s'est éclairé. Il a annoncé à la cantonade qu'il avait joué Tony au lycée. Mae et lui se sont lancés dans une version audacieuse de *America*, avant que Mae ne chante *A Boy Like That* en solo. Puis ce fut au tour de Jack de briller. Mae s'est assise sur le piano, tandis que le pianiste dirigeait Jack dans son morceau de bravoure. Et Jack ma chanté *Maria*, sans fausse note, sauf que là où il aurait dû chanter « Maria », il chantait « Brooke Miller ».

— *Brooke Miller, j'ai rencontré une fille qui s'appelle Brooke Miller. Et soudain ce nom ne sera plus jamais le même pour moi!*

Il m'a rejointe au bar et m'a entraînée dans une danse, en me serrant contre lui, ma main dans la sienne.

— *Brooke Miller, j'ai embrassé une fille qui s appelle Brooke Miller, et soudain je comprends combien un son peut être merveilleux.*

Il m'a fait tournoyer, puis rasseoir sur mon tabouret de bar.

— *Brooke Miller si on le dit tout haut, la musique l'accompagne, m'a-t-il chanté, si on le dit tout bas, c'est presque une prière. Brooke Miller...*

Il s'est penché pour le grand final.

— *Je ne cesserai jamais de répéter Brooke Miller, Brooke Miller, Brooke Miller. Le plus beau son que j'aie jamais entendu, Brooke Miller!*

Était-il vraiment étonnant qu'à la fermeture du bar, nous soyons en train de nous embrasser? Pour être franche, j'en avais secrètement eu envie toute la journée. Observer

Jack s'adonner à son boulot d'avocat m'avait séduite. S'adonner si bien à son boulot d'avocat. Qui aurait cru qu'il était aussi intelligent?

Le lundi matin suivant, Jack était entré dans mon bureau, sérieux comme un pape.

— Qui démissionne, toi ou moi ? m a-t-il lancé.

J'ai ri. Pas lui.

— Personne ne démissionne. Ne sois pas ridicule!

— Je parle de...

Il a écarté ses mèches rebelles de ses yeux bleu ciel.

— Notre baiser. J'ai compris.

— Chuuuut!,

Il s'est précipité pour claquer la porte de mon bureau.

— ... Quelqu'un pourrait t'entendre.

Je n'ai pu m'empêcher de rire. Il était si mignon quand il essayait d'être sérieux. J'ai eu une envie soudaine de l'embrasser de nouveau.

— Personne ne m'entend.

Je me suis hissée sur mon bureau et j'ai croisé les jambes, tentant de paraître aussi sexy que Heather Locklear dans *Melrose Place*.

— L'un d'entre nous doit démissionner, a-t-il répété.

Il s'est approché et j'en ai profité pour enrouler mes jambes autour de lui.

— ... Tu m écoutes ?

Je l'ai attiré vers moi et j'ai tenté de l'embrasser. Il s'était dégagé.

— Personne ne doit démissionner, ai-je affirmé, toujours perchée sur le bord de mon bureau, les jambes pendant dans le vide comme celles d'une petite fille juchée sur une chaise trop grande pour elle.

— Tu connais le règlement de la boîte.

— Je n'y attache pas tant d'importance que ça.

— Moi si. Nous travaillons sur tous les dossiers ensemble. Je ne veux pas me faire virer. Mon père me tuerait. Alors peut-être que c'est toi qui devrais démissionner.

— Moi, démissionner ? Je ne travaille ici que depuis sept mois ! Hors de question ! Peut-être que c'est *toi* qui devrais démissionner!

— D'accord. Je démissionne.

— Oh, mon Dieu! Tu ne peux pas démissionner! Enfin pas à cause de moi, tu es dingue ou quoi ?

— Alors que fait-on ?

Je n'ai pas su quoi répondre.

Au déjeuner, je réfléchissais encore à la question. Assise à ma table habituelle dans la cafétéria de Gilson Hecht, en compagnie de Vanessa et de sept collègues parmi les plus proches collaboratrices de première année, j'étais incapable de penser à autre chose que Jack. Vanessa et une de nos amies débattaient avec énergie de savoir si, oui ou non, la vinaigrette balsamique allégée du bar à salades était bien allégée.

— Voilà pourquoi, a conclu Vanessa en achevant sa plaidoirie, il est absolument impossible que cette vinaigrette soit allégée.

Assise en face de moi, notre amie Sandy m'a murmuré :

— Je parie que je devine tes pensées.

J'ai souri, me forçant à ne pas réagir et à feindre le plus grand intérêt pour le débat de fond concernant la sauce balsamique allégée. Sandy pouvait se montrer une vraie plaie quand ses activités facturables étaient à la baisse, lui laissant ainsi du temps libre.

— Enfin je devine à *qui* tu penses, devrais-je dire.

— Je n'ai aucune idée de ce que tu veux dire, ai-je murmuré.

J'ai replongé mon nez dans ma salade et avalé une bouchée. Vanessa avait raison — il était absolument impossible que cette sauce soit allégée.

— Jack, a dit Sandy tout fort.

Tout le monde à la table s'est tourné vers nous. Tout le monde sauf Vanessa.

— Quoi Jack ? ai-je dit en déchirant mon petit pain complet en deux.

Je l'ai trempé dans ma sauce et en ai avalé un morceau.

— Trop tard, Brooke. Tout le monde ne parle que de ça.

— Parle de quoi ? ai-je demandé en la regardant droit dans les yeux.

Quand, en cours préparatoire, la méchante Denise Rosen s'en est prise à moi, mon père m'a appris que la méthode la plus efficace pour faire reculer l'ennemi était de le regarder droit dans les yeux et de l'affronter.

— De Jack et toi, a déclaré Sandy sans reculer d'un pouce.

J'ai compris qu'une habituée des tribunaux n'était pas une élève de cours préparatoire à problèmes, et que soutenir son regard ne suffirait pas à la faire reculer.

— Keith, des archives, a dit à Ilene, du département Entreprise, que Jack et toi échangez des regards langoureux lorsque vous avez rapporté les documents de Caroline du Sud, samedi après-midi. Et puis la secrétaire de Ben Harper a entendu votre querelle

d'amoureux dans ton bureau ce matin.

— Notre quoi ? C'est ridicule.

C'est fou la vitesse à laquelle les commérages circulaient dans cette boîte ! A ce train, nos collègues de l'antenne de San Diego seraient au courant avant 16 heures, heure locale. Qui d'autre était au courant, et comment ces gens l'avaient-ils découvert si vite ? L'info se trouvait sur le site de l'entreprise à la rubrique « news », ou quoi ?

— Vous savez quoi ? a lancé Vanessa depuis l'autre bout de la table. Nous devrions faire tester la vinaigrette en laboratoire, comme ça nous serons fixées une fois pour toutes. Nous pourrions même évoquer le sujet lors de la prochaine réunion.

J'ai observé Vanessa et me suis bercée un bref instant de l'illusion que la conversation pouvait revenir aux condiments.

— Je ne peux pas croire que tu aies tout raconté à Vanessa et rien à nous ! s'est écriée une des filles, je ne sais plus laquelle.

Telle une foule en colère, la table entière s'est tournée vers Vanessa.

— Pour l'instant ? il n'y a rien à raconter.

— Ne les écoute pas..., m'a lancé Renée, assise deux sièges plus loin. Je trouve ça super. Cette boîte débile a un règlement sur le sujet et alors ? Il s'agit de ta vie à toi.

Embauchée depuis à peine sept mois, Renée m'a récemment confié qu'elle était enceinte de deux mois et démissionnerait dès la naissance du bébé.

— Ce serait ennuyeux qu'elle se fasse virer, est intervenue une autre.

— Personne ne va se faire virer, a protesté Vanessa.

— Pire encore, tu risques de finir comme Cheryl, du département fiscalité, a repris Sandy.

J'ai levé les yeux. Sandy arborait le sourire d'un pyromane sur le point de craquer une allumette. Il fallait absolument trouver une occupation facturable à cette fille.

— Cheryl a rompu avec Henry Kaplan, du département contentieux, et elle est obligée de le voir tous les jours. Maintenant, il est marié et a deux enfants, alors qu'elle est toujours célibataire...

— Brooke ne finira pas comme Cheryl ! s'est récriée Vanessa en se tournant vers moi. Chérie, tu ne finiras pas comme Cheryl de la fiscalité.

— Eh bien, moi, a dit Lori, je trouve que c'est une mauvaise idée. Vous vous souvenez du déjeuner organisé pour les femmes de l'entreprise ? Toutes les associées nous ont répété que les femmes devaient travailler deux fois plus pour être prises au sérieux.

— Seulement deux ont dit ça, a lancé une voix à l'autre bout de la table.

— Parce que la boîte ne compte que quatre associées féminines, a répliqué une autre voix.

Les répliques fusaiement à une telle vitesse que j'avais peine à savoir qui disait quoi.

— Pour l'instant, vous devriez vraiment rester discrets.

— Mais à nous tu peux tout dire, bien sûr. On ne répétera rien à personne.

Tout le monde à table continuait de discuter, chacune donnant son opinion, jusqu'à ce que toutes les voix se fondent dans un immense brouhaha. « Je pense que tu devrais. Je pense que tu ne devrais pas. On se fout de ce que tu penses ! »

Chacune parlait de plus en plus fort pour couvrir la voix de l'autre et toutes les voix se confondaient. J'ai commencé à avoir la tête qui tourne.

— Tout le monde se tait !

Le silence s'est fait. Exactement comme dans un film. Tout le monde m'a écoutée. Prendre la situation en main m'a fait du bien. J'allais intimer l'ordre à chacune de se calmer et de se montrer discrète, afin que je puisse réfléchir à la situation avant que la nouvelle ne se répande davantage. Et je prendrais une décision claire, bien réfléchie, qui ne devrait rien aux interventions extérieures.

Un sourire naissait sur mes lèvres quand j'ai senti une présence derrière moi. Tout le monde me fixait, un sourire crispé aux lèvres. Je me suis tournée pour me trouver nez à nez avec Danielle Lewis, la directrice du département entreprise, qui se tenait debout derrière ma chaise.

— Brooke, a-t-elle demandé, êtes-vous libre demain midi ? Nous devrions déjeuner ensemble.

L'histoire s'est achevée aussi facilement qu'elle avait commencé. Cinq mois plus tard, Jack s'est fiancé à une fille rencontrée lors d'un match des Knicks, la semaine suivant notre retour de Caroline du Sud.

* * *

Jack et M. Mohican faisaient des messes basses. M. Mohican a adressé un clin d'œil à Jack puis s'est écarté.

— Pourquoi personne ne nous a jamais pris, Douglas et moi, pour un couple marié ? ai-je demandé à Jack. Nous avons vécu ensemble deux ans.

— Peut-être parce que vous deux n'avez jamais formé un couple très convaincant.

— Dis-moi, Jack, comment te sens-tu dans ce kilt ?

— Ils sont tous nuls. J'enlève celui-ci.

— Non!

— Si ! Aucun ne convient. Pourquoi cherchons-nous un kilt dans une boutique de location de costumes ?

— Tu sais pourquoi, ai-je répliqué, m'appliquant à parler à voix basse pour ne pas offenser M. Mohican. Chez le loueur de smoking, les kilts coûtent une fortune. Ici, c'est bien moins cher.

— Et de bien moins bonne qualité.

Il a relevé son kilt, révélant un caleçon en chambray bleu qui m'a rappelé un type pour qui j'avais un faible à la fac. Je me suis empressée de détourner le regard pour examiner le choix de costumes d'anges accroché au mur.

— On se fiche de la qualité, non ? J'ai fait semblant de m'intéresser à une auréole en plumes d'autruche.

— ... ce kilt fait illusion et c'est tout ce qui compte. Choisissons la couleur.

— Peut-être ne devrais-tu pas t'attacher seulement à l'apparence des choses, mais à ce qu'elles sont en réalité.

Je me suis tournée pour lui faire face.

— Qu'est-ce que tu dis ?

— Rien. Je vais réessayer le bleu marine.

Il a disparu dans la cabine d'essayage et je suis passée des costumes d'anges au « recoin de la terreur » pour examiner les divers instruments de torture.

— Que penses-tu de celui-ci ?

Je me suis retournée. Jack avait pris la pose de Marilyn Monroe dans *Sept ans de réflexion*. Un ventilateur posé au sol afin de gonfler la robe d'un fantôme jouait le rôle de la bouche de métro et Jack tentait de rabaisser son kilt à l'aide de ses deux mains. J'ai éclaté de rire.

— Je crois que je préfère le rouge. Ça t'ennuierait de l'essayer de nouveau ?

— Tes désirs sont des ordres.

Hmm. Voilà pourquoi il est toujours entouré de filles. Je veux dire, Jack n'est pas exactement le plus beau mec de Manhattan, mais il a un succès fou. Evidemment, il a un bon job, et toute personne sachant lire peut découvrir combien il gagne, puisque tous les ans, *La revue juridique* publie les salaires offerts par les grands cabinets. Je ne veux pas dire par là qu'il est moche. Il a le genre de physique qu'on trouve de plus en plus séduisant au fil du temps. Il est grand, mais il n'a pas un physique de star.

Douglas ressemblait davantage à une star de cinéma. Et ça n'a pas changé. Il n'était pas mort après tout. Parfois, je le regrettais. Enfin, seulement dans les moments où je ne souhaitais pas qu'il me revienne.

Je me suis dirigée vers un sabre échappé de *La guerre des étoiles* et je l'ai ramassé.

— C'est un sabre de Jedi, m'a dit une femme au crâne rasé avec un large tatouage s'étirant le long de son cou. Leia n'a jamais été armée d'un sabre de Jedi.

Elle portait des bottes de combat, un corset noir et une jupe en treillis. Des bas résille et un rouge à lèvres rouge sang complétaient la tenue. Son badge indiquait « Jennie ».

Je me suis tournée vers elle, prête à la gratifier de mon meilleur : « Luke, je suis ton père » quand Jack a surgi de la cabine vêtu du kilt rouge. Et le visage couvert d'un masque de gorille — l'un de ces grands masques qui recouvrent la totalité de la tête et du cou. Je riais tellement que j'ai failli tomber. Jack m'a attrapée et balancée sur son épaule, sans cesser d'émettre des cris dignes d'un gorille. Jennie riait comme une gamine. Elle avait dû

tout entendre depuis « tes désirs sont des ordres ». Le portable de Jack a sonné et il s'est précipité dessus — toujours avec moi sur son épaule. Après s'être débarrassé de moi et de la tête de gorille, il a pris son appel tandis que j'entreprenais de parler prix avec M. Mohican.

— Grains de santé, a annoncé Jack, sortant de la cabine tout habillé.

Il a lancé le kilt bleu marine sur le comptoir avec un demi-sourire.

— Je dois retourner au bureau.

— Je dois y retourner moi aussi ?

J'ai croisé les doigts pour qu'il réponde non.

Il a hésité. Jamais bon signe.

— C'est samedi, ai-je gémi.

— Un avocat n'a jamais fini de travailler.

— Vous êtes avocat ? lui a demandé Jennie.

Elle avait jeté un boa rose vif autour de ses épaules et en tirait l'effet maximum.

— Ecoute, m'a dit Jack, laisse-moi t'offrir un cadeau pour me faire pardonner de t'obliger à travailler aujourd'hui. D'ailleurs, nous avons oublié la partie la plus importante du costume.

Il est allé farfouiller dans le présentoir de bagues fantaisie. Il en a d'abord tiré une bague à tête de mort, avant de secouer la tête et de reprendre ses recherches. Trouvant enfin ce qu'il cherchait, il a tendu une bague à M. Mohican.

— Je la prends, a dit Jack en me regardant.

Il s'agissait d'une bague argentée ornée d'un faux diamant, lui-même serti de minuscules faux éclats. Jack me l'a passée au doigt.

— Considère-toi comme fiancée.

— C'est tellement romantique, s'est pâmée Jennie.

Pour dire la vérité, j'étais moi-même à demi pâmée.

9.

— Ta crise d'espionnite aiguë va te coûter très cher, a déclaré Vanessa en posant un morceau de saumon grillé dans son assiette.

Vanessa et moi déjeunions au Grill Room du Four Seasons, lieu célèbre et incroyablement chic, où Douglas avait l'habitude d'inviter ses relations d'affaires à déjeuner. J'avais appelé le restaurant dans la matinée et m'étais fait passer pour la secrétaire de Douglas souhaitant « confirmer » la réservation de son patron. J'avais ensuite pris la liberté de faire une réservation pour Vanessa et moi-même, trente minutes avant la sienne. Ainsi, lors de notre rencontre surprise, je pourrais faire semblant de me

trouver là *complètement par hasard*. Ne pouvait s'ensuivre qu'une réconciliation théâtrale.

— Il va arriver d'une seconde à l'autre. Essaie de te comporter normalement. D'ailleurs, c'est moi qui paie, alors qu'est-ce que ça peut te faire ?

— Tu as refusé que je commande un hors-d'œuvre, a gémi Vanessa.

J'ai essayé de me souvenir de l'expression suggérant que quand on ne payait pas, on ne chipotait pas.

— Je te signale que tu dégustes un saumon à quarante-trois dollars.

— Je sais. Goûte, c'est divin.

— Divin ?

Elle a porté la fourchette à ma bouche.

— ... Qui emploie le mot *divin* ?

J'ai savouré la bouchée du saumon de Vanessa. La moutarde apportait la note pimentée parfaite au poisson, cuit à point et cependant moelleux.

C'était divin. Tout comme mon bœuf braisé, que j'ingurgitais avec délicatesse, afin d'éviter les résidus entre mes dents. Vanessa, elle, dévorait son saumon, levant à peine les yeux vers moi pour me parler.

— Quoi ? a-t-elle dit devant mon regard peu amène. Je m'entraîne pour le marathon, j'ai besoin de protéines.

— Le marathon est en novembre.

— Et alors ?

— Nous sommes en avril.

Je me tordais le cou pour surveiller les nouveaux arrivants. J'avais fait un numéro de charme éhonté au maître d'hôtel afin d'obtenir une table bien placée, offrant une vue imprenable sur l'entrée. J'avais ensuite fait appel à la midinette dormant en notre hôtesse, me répandant sur la séduction de Douglas, nos retrouvailles toutes proches et la réconciliation spectaculaire qui allait se produire le jour même, pour qu'elle m'avertisse de l'arrivée de Douglas et de ses invités.

Je prenais avec distinction une nouvelle bouchée de bœuf, quand deux fausses blondes ont fait leur entrée. Elles semblaient échappées des années quatre-vingt — coiffures monumentales, longs ongles rouges en acrylique. Toutes deux mâchaient du chewing-gum qu'elles faisaient claquer en chœur. Elles auraient pu jouer les figurantes dans un clip ringard de chanteur country. Leurs voix nasillardes s'entendaient jusqu'à notre table.

Elles portaient toutes deux un jean, tenue totalement déplacée au Grill Room, où les autres convives arboraient tous tailleurs ou costumes. D'accord, il s'agissait de jeans True Religion à deux cent cinquante dollars pièce. Mais ce genre de tenue restait tout de même déplacée. La plus âgée, dont les mèches blondes tombaient autour de ses yeux comme si elle voulait dissimuler ses pattes d'oie, portait un modèle clouté de strass sur tout le postérieur. La plus jeune, dont la couche de fond de teint foncé créait une démarcation

avec la peau laiteuse du cou, avait choisi un jean en lambeaux. Je l'avais essayé chez Saks (dans l'idée de le porter le samedi soir en boîte, pas au Four Seasons!) et n'avais pas réussi à l'enfiler parce que mes pieds ne cessaient de sortir par les trous des genoux. J'y avais vu un mauvais présage.

L'hôtesse s'est précipitée à notre table annoncer l'arrivée des titulaires de la réservation Mac Gregor.

Evidemment. Il s'agissait de Beryl et de sa mère. Horriblement déçue de ne pas voir apparaître Douglas, je ne cessais de me répéter : « Il ne nous a jamais offert le Four Seasons, à ma mère et moi ! »

— Je respecte vos choix de vie, m'a murmuré l'hôtesse. Mais en ce qui concerne la nationalité, je ne crois pas que votre fiancé soit écossais.

— Ce n'est pas lui, ai-je dit en me renfrognant dans mon fauteuil.

Vanessa continuait de se délecter de son saumon, inconsciente du carnage qui se préparait.

Le maître d'hôtel est passé devant nous avec Beryl et sa mère et je me suis fait toute petite dans mon siège.

— Il faut qu'on demande l'addition, ai-je murmuré à Vanessa.

L'air de rien, je tentais de me couvrir le visage de ma serviette.

— Pourquoi? a demandé Vanessa sans quitter son saumon des yeux.

— Beryl et sa mère viennent d'arriver. La réservation au nom de Douglas était pour elle. Il faut qu'on déguerpisse d'ici.

— Je n'en ai pas fini avec mon saumon.

Pour la première fois depuis que son assiette était arrivée, elle a levé les yeux vers moi.

— D'ailleurs, comment Beryl saurait-elle à quoi tu ressembles ?

— Je ne sais pas moi. Peut-être parce qu'il y a une une, elle a jeté la photo de Douglas et moi posée le rebord de la fenêtre ?

Je me suis silencieusement juré que si Vanessa osait dire : « Peut-être qu'elle ne la pas regardée », je flanquais son saumon bien-aimé par terre.

— Demandons l'addition, a tranché Vanessa en cherchant notre serveur des yeux et en adressant à tous les membres du personnel dans le secteur le regard universel signifiant « L'addition, tout de suite ! » En un clin d'œil, l'addition a été payée et nous étions prêtes à partir.

La tête toujours baissée, je me suis levée calmement. Notre serveur est réapparu et nous a tendu deux jolies petites boîtes contenant les desserts. Nous avons oublié les avoir commandés. J'ai murmuré de vagues remerciements, attrapé d'un même geste sac, dessert et veste et me suis élancée en direction de la sortie. Je projetais de me faufiler dehors dans l'anonymat le plus absolu, gardant la tête baissée même afin que personne ne puisse me voir. Je n'avais pas prévu qu'au même moment, un serveur chargé d'un plateau de vaisselle sale m'emboîterait le pas.

Bing! Des restes de saumon, poulet et bœuf se sont éparpillés sur le sol. Les sauces avaient tout éclaboussé alentour, jusqu'au pantalon de notre voisin de table.

— Oh, mon Dieu! Je suis tellement désolée, ai-je murmuré, courbée en deux pour aider le serveur à ramasser les dégâts.

Je m'aplatis sur le sol pour tenter de l'aider, mais aussi — je dois l'avouer — dans l'espoir que lorsque la foule des convives du Grill Room (comprenez Beryl et sa mère) chercherait à voir qui avait causé tout ce chambardement, je serais invisible.

— Nous sommes vraiment désolées ! a déclaré Vanessa aux cinq garçons accourus sur le lieu du crime.

— Je vous en prie, permettez-moi de vous aider, m'a dit l'un d'entre eux en m'aidant à me relever.

Comme je n'ai trouvé aucune façon élégante de protester : « Inutile, vraiment, je préfère ramper hors du restaurant à quatre pattes », je l'ai laissé m'aider.

Vanessa m'a pris le bras et m'a entraînée dehors. Du coin de l'œil, j'ai aperçu Beryl qui parlait à sa mère en me désignant du doigt.

— Alors, comment s'est passée la filature ? a demandé Jack en passant la tête par la porte de mon bureau.

Vanessa et moi venions juste de rentrer.

— Filature ? De quoi parles-tu ?

— Le Four Seasons, Brooke. En temps normal tu ne déjeunes au Four Seasons qu'avec les stagiaires, lorsque c'est la boîte qui invite.

Exact.

— Ça ne s'est pas très bien passé, mais je t'ai gardé mon dessert.

Je lui ai tendu la jolie petite boîte contenant le gâteau carottes, son dessert préféré.

— Merci.

Il s'est assis sur la chaise destinée aux visiteurs et j'ai tiré une fourchette en plastique d'un tiroir de mon bureau.

— Voilà ce que j'appelle un service impeccable. Alors, sur quoi travailles-tu ?

— Rien.

J'ai fait pivoter l'écran de mon ordinateur à la vitesse d'un voleur frôlant le flagrant délit.

— ... rien du tout.

— Où en es-tu de la compilation des preuves et témoignages ? a-t-il demandé entre deux bouchées.

— Eh bien, je ne me suis pas encore vraiment penchée dessus. Mais j'ai découvert des tonnes d'infos étonnantes sur l'Ecosse.

— L'Ecosse?

J'ai saisi la chemise cartonnée contenant le résultat de mon travail.

— Mes recherches sur l'Ecosse, bêta, pour le mariage.

— Et tes recherches sur notre affaire, bêtasse ?

— Savais-tu que l'Ecosse est formée de plus de 790 îles?

— Non, je ne le savais pas.

— Eh bien si. Je t'ai noté toutes les infos sur de petites fiches. Elles sont classées selon un code de couleur, suivant leur catégorie — Histoire, Art et Culture, Gastronomie, Tourisme et Géographie.

— Merci, a dit Jack en feuilletant les fiches. Mais peut-être devrions-nous nous préoccuper des preuves et témoignages avant de nous focaliser sur l'Ecosse.

— Voici un mémo des quelques infos que tu te dois absolument de connaître.

Je lui ai tendu quinze pages reliées, remplies de détails concernant l'Ecosse. Chaque rubrique était stratégiquement marquée d'un onglet de couleur, coordonné aux couleurs des fiches cartonnées, selon le système que j'utilisais en fac pour mes livres de droit.

— Je ne peux pas croire que tu aies perdu autant de temps avec ça.

Il a pris le mémo et l'a posé sur ses genoux, mais sans le feuilleter.

— Ce n'est pas une perte de temps.

Je le pensais vraiment. Toutes ces infos concernant le pays natal de Douglas allaient m'aider dans ma reconquête. J'aurais parié que Beryl ne connaissait rien à l'Ecosse.

— Ces connaissances feront de toi un New-Yorkais plus cultivé.

— Je suis assez cultivé à mon goût.

Mais il a posé sa fourchette pour feuilleter les pages de mon mémo.

— Je préférerais être un New-Yorkais en possession de la compilation des preuves et témoignages.

— Savais-tu que le 6 avril était la fête nationale du Tartan ?

Jack était parvenu à la section Histoire.

— Non. Je ne le savais pas. Crois-tu que quelqu'un va me soumettre à un interrogatoire de ce genre la semaine prochaine au cours de la cérémonie ?

— Peut-être. La déclaration d'indépendance de l'Ecosse a été signée ce jour-là. La déclaration d'Arbroath. Tu dois t'en souvenir.

— Personne ne va me poser ce genre de questions. On va plutôt me demander d'où je viens, des trucs de ce genre.

Il s'est saisi de la carte que j'avais imprimée sur le site www.visitezlecosse.com et agrafée sur le dessus du mémo.

— Quelle ville d'origine devrais-je choisir ?

— Douglas est de Perth, alors gardons Perth. Moins nous mentirons, mieux ce sera.

— Perth ? Il n'y a pas une ville nommée Perth en Australie? Hé! C'est juste à côté de Dundee! Regarde ça!

— Ne te disperse pas, Jackie. Pour l'instant, tentons de maîtriser la connaissance d'un seul pays.

— Vive Marie Stuart ! s'est-il exclamé avec l'air ravi d'un petit garçon déclarant à une petite fille qu'on voyait sa culotte.

— Ne dis pas ça au mariage.

— C'est quoi la St Andrews Society ? a-t-il demandé, le doigt sur l'onglet Art et Culture.

— Oh, ça...

J'étais tout excitée que Jack ait découvert le morceau de choix.

— C'est une association écossaise qui existe ici même, à New York!

— Je ne vais pas adhérer à une association écossaise, s'est rebiffé Jack. D'abord, je ne suis pas écossais mais juif.

— Il y a des Ecossais juifs, ai-je ri. D'ailleurs, tu n'as pas besoin d'adhérer. Nous allons juste assister à un cocktail. Tous les ans, ils organisent une réception juste avant la parade de la fête du Tartan.

— Quoi ? Tu es sérieuse ?

Je jure qu'il a regardé autour de lui, comme s'il cherchait une caméra cachée.

— En réalité, je voulais me rendre au bal Kirkin O'Tartan, mais nous n'aurons pas le temps. La réception de St Andrews a lieu ce soir !

— Ce soir, nous devons travailler tard.

— Nous allons passer à cette réception et faire quelques connaissances. Tu auras une opportunité exceptionnelle d'apprendre deux ou trois trucs sur l'Ecosse et de perfectionner ton accent. Imagine le nombre d'Ecossais qui seront présents!

— Tu me raconteras. Moi, je serai en train de rédiger les brouillons de la compilation des preuves et témoignages que tu as négligés toute la semaine.

C'est pas vrai. Il essaie de *me* culpabiliser? C'est tout ce qu'il a trouvé pour échapper à St Andrews ? Grossière erreur.

Quelques heures plus tard, Jack et moi (Jack ayant fait taire son bon sens) faisons notre entrée au cocktail de l'association St Andrews. Ou plutôt nous y jouissons les pique-assiettes, mais personne ne semblait s'en formaliser.

Vanessa était en retard car elle avait décidé de passer d'abord chez elle se changer. Je m'étais ruée chez le coiffeur à trois sous au coin de la rue pour un brushing, au cas improbable où nous rencontrerions Douglas, mais j'étais tout de même revenue au bureau à temps pour me rendre à pied avec Jack à l'association St Andrews. Elle se situait dans un vieux bâtiment d'avant-guerre aux marbres d'origine. Partout, des armoires vitrées imposantes offraient au regard les bibelots écossais les plus divers. Les plafonds

paraissaient hauts de trois étages et, le long des murs, flottaient des drapeaux et des tartans accrochés à des porte-lampes. Douglas ne m'avait jamais emmenée en Ecosse, mais je suppose que tout ceci était très écossais.

— Nom gaélique de l'Ecosse ? ai-je interrogé Jack tandis que nous prenions deux verres de vin sur le plateau d'un serveur qui passait.

— Alba.

— Où se trouve la pierre du destin ?

— Au château d'Edimbourg. A quelle heure Vanessa doit-elle arriver ?

— Ma compagnie ne te plaît pas ?

— Mais si, j'adore subir un interrogatoire quand je sors le soir. As-tu apporté tes fiches cartonnées ?

Comme il se moquait de moi, j'ai répondu par la négative. Alors que je les avais fourrées dans mon sac avant de quitter le bureau.

— Quel sport écossais est similaire au sport que nous connaissons ici aux States sous le nom de hockey ?

— Aux States ?

— J'ai un langage très cosmopolite. Tu connais la réponse ?

— Le shinty, a répondu Jack. Voilà Vanessa.

Vanessa a fait une entrée remarquée. Malgré le court laps de temps passé à la réception, Jack et moi avons compris qu'en fait, l'association St Andrews ne regroupait pas de véritables Ecossais, mais des Américains d'origine écossaise. Et autant pour notre programme de recherches. Vanessa devait ignorer ce fait tout autant que Jack et moi avant notre arrivée. Quand elle est entrée, toutes les têtes se sont tournées vers elle. Elle portait une immense jupe Vivienne Westwood — un amoncellement de volants d'un écossais rouge vif strié de fils d'or — avec des chaussures à semelles compensées Jimmy Choo dont le long ruban de satin s'enroulait autour de ses chevilles.

— Je prendrai une eau de la vie, a annoncé Vanessa au serveur qui passait, avant de nous murmurer dans un sourire : c'est ainsi que les Ecossais appellent le whisky.

— Est-ce que tu espères vraiment te faire passer pour écossaise ?

— J'essaie simplement d'embrasser la culture, Brooke. Tes recherches sur ton accent ont avancé, Jack ?

— Tout le monde ici est américain.

— C'est malheureux.

— Ecoutez, ai-je suggéré, prenons un verre, mangeons un morceau, et rentrons chez nous.

— J'en déduis que Douglas n'est pas ici ? a lancé Vanessa.

— Essaie d'avoir l'air d'un Américain d'origine écossaise, ai-je dit, ignorant Vanessa et me dirigeant vers le buffet.

Je tentais de me rappeler quels ingrédients, d'après mon mémo, entraient dans la composition du *haggis*, quand un homme qui faisait la queue au buffet m'a interpellée.

— Bonjour, je m'appelle Duncan.

— Brooke, me suis-je présentée en souriant.

Il m'a rendu mon sourire, puis un silence gêné s'est installé. Nous nous sommes tous deux saisis d'une assiette. Je n'ai jamais su gérer les lourds silences. Je ne suis pas le genre de fille capable de laisser s'installer un silence en gardant mon calme. Le silence me pousse à parler, que j'aie ou non quelque chose à dire.

— « Vous savez qu'Aberdeen se trouve là où Paris devrait se trouver », ai-je déclaré, citant Robert Louis Stevenson.

Il a acquiescé sans sourire, avant de marmonner quelque chose à propos de sa petite amie qu'il devait rejoindre.

— Tu veux que lors du mariage de Ted, j'émaille ma conversation de perles de ce genre ? a demandé Jack par-dessus mon épaule.

— C'est une citation de Robert Louis Stevenson.

— Ah.

J'ai appelé le pedigree littéraire de Stevenson à la rescousse.

— Il a écrit *Dr Jekyll et Mr Hyde*.

— Et *L'île au trésor*, a renchéri Jack. Je sais, j'ai lu ton mémo pendant que tu étais chez le coiffeur. Je sais aussi que le chardon symbolise ce qui est écossais. Le chardon, en réalité une mauvaise herbe, tient lieu à la fois de légende et de symbole...

— Alexander Graham Bell a inventé le téléphone, est intervenue Vanessa, qui a surgi de l'autre côté du buffet, et Alexander Fleming a découvert la pénicilline. Tous les deux sont d'origine écossaise.

— Quoi?

— Oh, je croyais qu'on jouait à citer au hasard des extraits de ton mémo.

J'ai soupiré et nous avons emporté nos assiettes dans un coin où nous pouvions manger debout. Dans une fête, je déteste quand les gens restent entre eux, refusant de se mêler aux autres invités. Mais qu'êtes-vous censés faire quand vous ne connaissez que vos deux amis ? Debout dans un coin, Vanessa, Jack et moi nous efforcions de garder en équilibre nos assiettes chargées de mets écossais variés (et aussi de quelques saucisses cocktail) et nos verres de vin.

— Lors du mariage, nous devons nous comporter avec plus de naturel, ai-je dit.

— Emailer sa conversation de bribes d'infos sur l'Ecosse ne passera jamais pour naturel, a remarqué Vanessa.

— Oui, a approuvé Jack. Réservez nos connaissances à la défense. A n'utiliser qu'au cas où on nous pose la question.

— D'accord, ai-je acquiescé en prenant appui contre le mur.

Toutes les lumières se sont éteintes d'un coup. Grâce aux multiples bougies allumées dans la pièce, le noir n'était pas complet, mais un murmure a parcouru la foule.

— Qu'est-ce qui se passe ? a dit Jack en parcourant la pièce du regard.

— Aucune idée. Peut-être est-ce une tradition écossaise ! Et vous qui pensiez que nous n'allions rien apprendre ce soir. Cette tradition doit consister à éteindre la lumière, au milieu de la fête. Je me demande ce qui se passe quand la lumière s'éteint.

J'étais tout excitée. L'endroit regorgeait d'Américains d'origine écossaise et non de vrais Écossais en chair et en os, mais nous allions quand même récolter des renseignements intéressants. C'est exactement le genre de détails qui allaient nous servir pour le mariage et qui ne s'apprenaient pas sur internet!

— Euh, Brooke, s'est enquis Vanessa. C'est quoi derrière ton coude?

Je me suis retournée. Seigneur! Ce qui se trouvait derrière mon coude était un interrupteur.

— Mon Dieu, ai-je murmuré. J'ai éteint la lumière!

— Rallume-la, m'a glissé Jack, les dents serrées.

— Je ne peux pas ! Je suis trop gênée !

Le murmure de la foule augmentait. Tout le monde semblait désorienté. Les organisateurs de la soirée couraient partout, tentant de résoudre le problème d'éclairage.

— Rallume, c'est tout, m'a soufflé Vanessa. Rester debout dans le noir est pire. Quelqu'un va finir par clironner où se trouve l'interrupteur.

J'ai levé mon coude et effleuré l'interrupteur. Les lumières se sont rallumées aussi vite que je les avais éteintes. Seulement, l'interrupteur devait être à intensité variable, parce que la lumière était maintenant très, très crue. C'en était presque intolérable.

— Eteins ! a lancé Jack, les dents toujours serrées.

Le murmure montant de la foule continuait d'enfler.

Tout le monde jetait des regards dans tous les sens et se comportait en dépit du bon sens.

— Je ne peux pas. Tout le monde va comprendre que c'est ma faute!

— Je crois qu'ils ont déjà compris, a dit Vanessa.

Elle avait raison. Tout le monde dans la foule me fixait, attendant que je règle l'éclairage.

— Pardon!

Je me suis tournée pour régler l'intensité lumineuse.

— Nous n'en apprendrons pas davantage sur l'Ecosse, a dit Vanessa, cherchant un endroit où poser son assiette et son verre.

— Non, ai-je acquiescé, nous n'avons plus rien à faire ici.

J'ai pris la direction de la porte et effectué une sortie éclair, évitant le regard des autres invités, Jack et Vanessa sur mes talons.

10.

— Qui va avoir le privilège de voir ce décolleté-là ? s'est moquée Vanessa alors que je subissais stoïquement une épilation du maillot.

Nous nous trouvions au petit institut de beauté à deux pas du bureau.

— On ne sait jamais, ai-je rétorqué entre deux arrachages de bandes de cire.

J'ai été élevée dans l'idée qu'une femme devait se maintenir sur le pied de guerre, quoi qu'il arrive. Manucures et coupes de cheveux même si vous n'aviez pas de rendez-vous, pédicures et épilations du maillot l'hiver — on ne sait jamais. Un mec de rêve pouvait surgir et vous enlever pour un week-end exotique à Rio. D'accord, cela ne m'était jamais arrivé, ni à moi ni à personne de ma connaissance. Mais justement... on ne sait jamais.

— En fait, je ne veux pas le savoir! a repris Vanessa.

Nous nous dirigeons vers les fauteuils où nous allions être pédicurées.

— Dorénavant, ai-je assuré, tous ceux qui en ont envie.

Elle a soupiré.

Les bassins aux pieds des fauteuils étaient déjà remplis d'eau chaude et de bulles aux arômes de miel et de citron. J'ai enlevé mes chaussures et défait mon chignon, avant d'y plonger mes pieds et de fermer les yeux. L'eau chaude m'a détendue et je me suis laissée aller dans mon fauteuil. J'ai inspiré à fond et, pour la première fois depuis deux semaines, j'ai tenté de me relaxer. Qui aurait cru que perpétrer une imposture auprès de la communauté écossaise me plongerait dans un tel état de stress ? Les yeux fermés, j'ai essayé de tout oublier — le boulot, Douglas, oublier...

C'est alors que j'ai entendu une voix lancer :

— Je t'ai apporté quelques-unes de mes recherches antérieures concernant les pourvois en cassation.

J'aurais parié que ce n'était pas la voix de la pédicure qui ôtait mon vernis. J'ai ouvert un œil Vanessa a déposé entre mes mains des centaines de pages de comptes rendus de procès.

— J'ai pensé que cela constituerait un bon point de départ pour toi.

Elle a sorti son propre travail—des piles de documents concernant une autre affaire, qu'elle devait relire avant que les dépositions n'aient lieu. Chaque document était muni d'un code de couleur indiquant s'il était positif ou négatif pour son client.

— Vous êtes si grande, si mince! s'est extasiée la pédicure de Vanessa qui massait ses longues jambes fines — résultat de deux marathons de New York et dix kilomètres de jogging quotidiens dans Central Park.

— Merci, a répondu Vanessa en repoussant une mèche de cheveux invisible derrière son oreille...

Ses mains ont effleuré ses pendants d'oreilles qui ont tinté d'un son cristallin, comme des clochettes dans le vent. Vanessa avait les cheveux coupés très court — style Halle Berry aux environs de 2002 — et choisissait toujours de longs pendants d'oreilles afin de combler l'espace entre ses oreilles et ses épaules.

— Quelles chaussures ravissantes.

La pédicure de Vanessa soulevait l'une de ses ballerines Chanel en peau.

— Si jolies...

Souriante, Vanessa a de nouveau lissé ses cheveux, attentive à ne pas heurter de nouveau ses boucles d'oreilles et attirer encore davantage l'attention.

— Si tu m'exposais simplement chacun de ces litiges ? ai-je demandé à Vanessa.

— J'ai pris des notes dans les marges et j'ai posé le résumé de chaque dossier sur le dessus afin que tu voies du premier coup d'œil à quelle loi il se réfère.

J'ai posé les dossiers sur mes genoux et j'ai sorti mon BlackBerry de la poche de mon pantalon. J'avais pris l'habitude d'emporter mon BlackBerry partout avec moi (je l'attachais même à mon pyjama quand je paressais le soir), au cas où Douglas appellerait ou m'enverrait un e-mail. J'ai vérifié messages et e-mails, mais Douglas n'avait toujours pas tenté de me contacter.

J'ai envoyé un e-mail à Jack :

De : Brooke Miller <bmillier@gilsonhecht.com>

A : Jack Solomon <jsolomon@gilsonhecht.com>

Sujet : quiz

A quelle date ont lieu chaque année les jeux des Highlands ?

Brooke Miller

Envoyé depuis mon appareil portable

Il a répondu un moment plus tard :

De : Jack Solomon <jsolomon@gilsonhecht.com>

A : Brooke Miller <bmillier@gilsonhecht.com>

Sujet : Re : quiz

Douglas lui-même sait-il ce genre de choses ?

Jack Solomon

Gilson, Hecht and Trattner

425, Park Avenue

11e étage

New York, New York 10022

- CONFIDENTIEL ~

L'information contenue dans ce message est confidentielle et destinée uniquement à la personne ou l'entité désignée ci-dessus. Si vous n'êtes pas le correspondant désigné, nous vous demandons de détruire ce message sans le lire ni lire toute pièce jointe, de ne pas le transmettre ni le communiquer à qui que ce soit, et d'avoir l'amabilité d'en avertir Gilson, Hecht et Trattner en renvoyant ce courrier à l'expéditeur ou en téléphonant au 1 (800) GILSON. Merci d'avance.

J'ai souri malgré moi.

J'ai entrepris de feuilleter les dossiers apportés par Vanessa. Son travail minutieux m'a épatée. J'ai relevé la tête pour la féliciter de son superboulot mais la moitié des dossiers a glissé de mes genoux pour tomber dans le bac où trempaient mes pieds. La pédicure et moi-même avons crié en même temps et frénétiquement repêché les papiers. Vanessa a levé les yeux de ses propres dossiers, en parfait équilibre sur ses genoux.

— Génial, les affaires dont tu es chargée ont un parfum délicieux.

— Je crois que c'est un signe de Dieu. Ce n'est pas le moment pour moi de travailler. D'ailleurs est-il compatible avec l'éthique professionnelle de facturer du temps passé chez l'esthéticienne?

— Bien sûr que oui, a tranché Vanessa, se replongeant dans ses dossiers, les lèvres pincées afin de souligner son opinion.

— Les hommes n'ont pas à se donner tant de mal, hein ? Il leur suffit de se laver, c'est tout. Si on a de la chance, on obtient qu'ils se rasent.

Vanessa a opiné comme si elle m'écoutait. J'ai continué.

— Rien que pour me rendre à ce mariage idiot, je dois m'épiler à la cire, me faire manucurer, pédicurer, aller chez le dermatologue, et prévoir une heure de coiffure et maquillage.

— Je suis curieuse de découvrir comment ta robe va révéler ton décolleté maillott fraîchement épilé, a remarqué Vanessa.

— J'espère que Marcus apprécie le mal que tu te donnes pour être superbe.

— J'en doute sérieusement, a-t-elle répondu, la tête toujours plongée dans son travail.

— Alors j'espère qu'il apprécie le mal que moi je me donne pour être superbe.

Pour prouver à Vanessa que je travaillais dur, j'ai levé le pied dont la pédicure n'était

pas en train de vernir les ongles.

— Je suis certaine qu'il appréciera.

— Je ne parviens toujours pas à croire que Ted n'ait jamais rencontré Marcus.

Vanessa avait raté sa propre cérémonie de remise des diplômes à l'Ecole supérieure de droit parce que ce jour-là, Marcus effectuait sa première opération chirurgicale importante et qu'elle était allée y assister.

— Ainsi va la vie d'un interne en chirurgie, a-t-elle dit en continuant d'étudier ses documents. On pourrait travailler un peu maintenant ? Facturer le temps passé chez l'esthéticienne n'est compatible avec notre éthique professionnelle que si on travaille pour de bon.

J'ai acquiescé, notant mentalement de facturer Grains de santé pour les six dixièmes de l'heure passée à tenter de lire les dossiers que Vanessa m'avait apportés. Même si j'en avais renversé la moitié dans mon bain de pied, je méritais d'être payée.

— Jusqu'à maintenant, tu n'as rien fait que tu puisses facturer, a dit Vanessa.

Vraiment? Elle n'a pas vu que je me suis concentrée vraiment très fort sur ces dossiers pendant les six dixièmes entiers d'une heure? Dingue.

— Ce serait quand même génial si on pouvait facturer le temps passé à se pomponner, non ?

La seule chose meilleure que la facturation des clients, c'était de discuter de ce sujet. En fait, on devrait pouvoir facturer la discussion elle aussi.

— ... Tu sais, facturer le coiffeur, la manucure et les trucs comme ça ? Quand tu y penses, cela devrait vraiment être compris dans la note. Nous sommes bien obligées d'être présentables au tribunal, non?

Vanessa n'a pas interrompu sa lecture, mais les coins de sa bouche se sont légèrement relevés, comme si elle s'ingéniait à garder son sérieux.

— Quand j'y pense, je trouve qu'on devrait aussi facturer le maquillage. Tu imagines : recevoir un client sans être maquillée? Ce serait, je ne sais pas, absolument pas professionnel.

— Travaille, Brooke ! a ri Vanessa.

Comme Vanessa n'était pas d'humeur à discuter des problèmes propres aux femmes modernes, j'ai ramassé mes dossiers mouillés et j'ai soufflé dessus. Mais ils étaient trempés et certains s'étaient déchirés dès que je les avais soulevés. J'ai envisagé de les placer sous le séchoir à ongles, puis j'ai renoncé et feuilleté les pages qui avaient échappé au bain. Prenant exemple sur Vanessa, j'ai placé mes dossiers en équilibre sur mes genoux.

La pédicure a commencé à me masser les jambes. J'ai fermé les yeux et me suis laissée aller. On ne peut pas exiger d'une fille qu'elle étudie des dossiers et facture son temps à un client durant un massage, si ?

— Je ne sais même pas si Marcus va assister au mariage ce week-end, a dit Vanessa

sans lever les yeux de ses dossiers.

— Quoi?

Je me suis tournée vers elle. Du coup, les dossiers encore secs ont glissé de mes genoux pour tomber dans le bain de pieds. La pédicure, pour qui il ne s'agissait plus d'une première, a extrait chaque feuille de l'eau avec précaution et les a mises à sécher près de son tabouret.

— Je crois qu'il va devoir travailler.

Sa tête restait enfouie dans ses documents, toujours parfaitement en équilibre sur ses genoux.

— Travailler?

— Oui, travailler, Brooke. Exactement ce que tu ne fais pas en ce moment. Travailler.

Nos pédicures nous ont interrompues en chœur.

— Quelle couleur ?

Je savais quelle couleur allait choisir Vanessa. Elle choisissait toujours la même couleur pour ses ongles des mains et des pieds — Blond Hitchcock — un coloris à peine visible, avec juste un soupçon de rose, à peine deux teintes plus sombre qu'un vernis incolore. Le genre de vernis qu'on imagine sur Grace Kelly devenue Grace de Monaco.

Je change de vernis chaque semaine et n'assortis jamais celui de mes mains à celui de mes pieds, ce que Vanessa considère du dernier vulgaire — ce qu'elle ne s'est pas gênée de me dire. Elle obéit à la même règle en ce qui concerne ses slips et soutien-gorges qu'elle assortit scrupuleusement.

— Je ne sais pas, ai-je réfléchi tout haut. Vanessa, quelle couleur me conseillerais-tu ?

— Tu as déjà essayé Blond Hitchcock ?

— Peut-être du rouge pour mes orteils, puisque la robe que je vais porter au mariage a un fond chair, voilé de noir.

Vanessa a écarquillé les yeux, sa façon de dire :

« Pourquoi m'interroger puisque tu ignores mes sages conseils ? ». L'esthéticienne s'est précipitée pour sélectionner plusieurs rouges parmi le mur de flacons.

— Tu vas choisir du rouge pour tes mains aussi ?

Le regard dédaigneux de Vanessa indiquait clairement que si je répondais oui, notre amitié pouvait peut-être en rester là, ou, au minimum, ma présence à ses côtés en public serait désormais indésirable.

— Pour les mains, je pensais à quelque chose de plus beige ?

J'avais parlé sur un ton interrogatif.

— Très bien, a approuvé Vanessa. Blond Hitchcock?

— Cuir et dentelles ? a suggéré l'esthéticienne.

— Ce nom m'évoque Beryl.

L'esthéticienne a approuvé, bien qu'elle n'ait aucune idée de l'identité de Beryl. Du moins je le suppose.

— Fraises nature ? a-t-elle demandé.

J'ai fait non de la tête.

— Ah ! Voilà, week-end à Rio, a-t-elle dit comme si elle venait de trouver de l'or.

Week-end à Rio — la perfection ! Ce week-end s'annonçait très agréable. C'était un signe. Je le savais.

— Week-end à Rio ! Cela va à la perfection avec mon épilation maillot! me suis-je écriée.

L'esthéticienne a acquiescé, comme si je venais de proférer des paroles sensées.

— Ça me paraît un peu vulgaire, a dit Vanessa.

Je croyais qu'elle travaillait? Est-ce qu'elle facturait aux clients le temps passé à concocter les petites vacheries de ce genre ?

— Vraiment vulgaire total ou juste un tout petit peu?

Vanessa a réfléchi une seconde. Elle a pris le flacon des mains de mon esthéticienne et l'a étudié avec soin.

— Un peu vulgaire.

Ce fut sa sanction finale.

— Mais est-ce que ça irait bien avec un fond chair voilé de noir? Et je t'interdis de dire que ma robe est vulgaire, me suis-je empressée d'ajouter.

— Pas vulgaire, non. Juste un peu garce.

— Je le prends, ai-je dit à l'esthéticienne. Elle a commencé à vernir mes ongles.

— Tu es en colère ? ai-je demandé à Vanessa.

— Tu as le droit de choisir la couleur que tu veux.

— Je ne parle pas de mes orteils. Je parle de ton mari.

— Tu vis avec nous depuis deux semaines, Brooke. Tu n'as pas remarqué que Marcus travaillait beaucoup ?

— Tu as raison, Vanessa, je le sais. En deux semaines je ne l'ai vu qu'une fois.

— Je t'avais prévenue que si tu avais envie d'aller aux toilettes dans la nuit, il fallait que tu utilises la salle de bains à côté de la cuisine.

— C'était une situation plutôt embarrassante, n'est-ce pas ?

— Seulement pour toi, a-t-elle gloussé dans un sourire.

— J'espère que tout va s'arranger, ai-je dit en la regardant.

— Elle a détourné le regard.

— Moi aussi, Brooke. Moi aussi.

11.

Un jeune mec dont les tresses rasta flottaient dans le dos m'a interrogée avec un fort accent anglais :

— Quelle est la signification de tout cela ?

Un bandana chocolat maintenait ses cheveux écartés de son visage, comme je le faisais lorsque je me rendais à la gym. Sur lui, cela paraissait élégant.

— Aucune idée, ai-je répondu dans un souffle.

J'ai contemplé l'extérieur par l'immense baie vitrée en réfléchissant à mon existence. Ce qu'elle était devenue et ce que j'étais sur le point d'en faire.

— Je n'en ai vraiment aucune idée.

— Je parlais du tableau, a précisé le type avec un geste dans sa direction.

Il a plongé l'autre main dans la poche de son pantalon de cuir noir. Une chemise en jean que j'aurais juré avoir vue chez Barneys la semaine précédente complétait sa tenue.

Doigts et orteils fraîchement vernis, Vanessa et moi étions parties à Tribeca pour assister au vernissage de la nouvelle exposition de la galerie de la mère de Vanessa — « Texarkana 1985 ». La galerie de Millie était située dans un loft gigantesque qui occupait un étage entier d'un immeuble de Tribeca. Les plafonds hauts de quatre mètres cinquante et la vue plongeante sur l'eau donnaient l'illusion d'évoluer dans un film. Tout de briques apparentes et bois d'origine, le lieu était mis en valeur à la perfection par les multiples baies vitrées perçant chacun de ses quatre murs. Plutôt que sacrifier la beauté naturelle de l'espace, Millie n'avait pas modifié un millimètre de l'architecture originale. Elle avait meublé la galerie de panneaux blancs de près de trois mètres de hauteur, sur lesquels s'affichaient les oeuvres d'art. Elvis jouait en sourdine dans le lointain.

Je me suis très vite reprise.

— Oh oui, j'avais compris. Quelle est la signification de tout cela? Hmm. J'y vois une prise de position en faveur de la paix au Moyen-Orient.

La paix, a-t-il répété d'un ton solennel. Oui. La paix.

Il a désigné le tableau du doigt, comme un professeur, ou un très, très bon guide touristique.

— Pour moi, a-t-il continué, ce tableau dénonce le génocide qui se déroule au Soudan.

J'ai hoché la tête et il a esquissé un geste vers les haut-parleurs — *Don't Be Cruel*, d'Elvis, soulignant à point nommé sa déclaration. Le tableau que nous admirions représentait un jeune enfant, une pomme verte à la main.

— Ah oui, ça aussi j'avais compris, ai-je dit.

Ses yeux sombres ont plongé en moi. Il était intensément à mon écoute.

— Ce que je veux dire, c'est que j'avais compris qu'il s'agissait d'une prise de position contre quelque chose de vraiment, vraiment horrible.

Quoi ? Il fallait bien que je dise quelque chose. Je ne voulais pas qu'il me croie stupide. Je lis le *New York Times* tous les jours, comme tous les New-Yorkais. Bon d'accord, je lis au moins la rubrique Tendances. D'accord, d'accord, peut-être que je ne lis pas toujours le *Times*, mais je lis toujours le *New York Post*. Bon, peut-être pas en entier, mais la moindre ligne de la rubrique People en page 6, ça c'est sûr.

— Moi je crois que ça signifie que nous avons besoin d'un verre, a dit Vanessa qui avait surgi derrière nous.

Elle m'a entraînée à sa suite.

— Je déteste les vernissages ! Surtout quand les gens me posent des questions sur l'art.

— Ne m'en parle pas, ai-je renchéri tout en prenant deux cocktails au Champagne au bar.

Vanessa a léché le sucre glace sur le bord de son verre.

— Tu tiens le coup ?

— Oui. Absolument.

Un serveur est passé avec un plateau de mini-filet mignon sur toasts. Un volute de moutarde évoquant un point d'interrogation en décorait le dessus. Nous en avons pris un chacun.

— Et pourquoi diable je ne tiendrais pas le coup ?

— Tu vas pleurer ?

— Pleurer ? Moi ?

Mais pourquoi elle me demandait ça ? Peut-être parce que, plus tôt dans la journée, elle m'avait surprise dans mon bureau en train de sangloter à cause de ma rupture avec Douglas auprès de l'un des employés du service courrier. Ou peut-être parce que la veille, j'avais fondu en larmes à la vue du déodorant de Douglas en promotion chez CVS.

Quoi ? Vous n'aimez pas les bonnes affaires, vous ?

— Je t'en prie, ne me fais pas ça à un vernissage chez ma mère.

Elle a pris une chips tartinée de tartare de thon sur le plateau d'un serveur qui passait.

— Te faire quoi ?

J'espérais quelle avait remarqué que son accusation m'avait trop perturbée pour que je prenne un toast au thon — au contraire d'elle.

— Me mettre dans une situation gênante, a-t-elle murmuré.

Elle a parcouru la pièce du regard tout en enfournant la chips entière dans sa bouche.

— ... Tu sais combien ces vernissages sont stressants pour moi.

J'ai ri.

— Je ne vais pas te mettre dans une situation gênante!

Non, mais vraiment ! Moi, la mettre dans une situation gênante? Comment *moi* je pourrais mettre Vanessa dans une situation gênante? C est la question que j'allais lui poser quand sa mère s'est approchée pour nous accueillir.

— Où est passé ton mari ? a demandé Millie, au lieu de dire bonjour.

Elle nous a toutes deux embrassées sur la joue, comme si elle était française. Les cheveux tirés en un petit chignon sévère, le visage pratiquement dénué de maquillage, elle ressemblait, comme d'habitude, davantage au mannequin qu'elle avait été qu'à la directrice de galerie d'art qu'elle était devenue.

— Marcus travaille.

Vanessa observait la salle pour voir qui était présent.

D'ordinaire, les vernissages attiraient dans la galerie de Millie une foule à la fois éclectique et fabuleuse. J'y assistais en tentant de paraître moi-même fabuleuse. Comme si j'avais été invitée pour ma *fabulosité* justement, ou ma *fabulositude* (ou je ne sais quel mot qui signifierait que je suis fabuleuse jusqu'à la moelle), et pas simplement parce que je suis une amie de Vanessa.

— Il travaille ?

J'ai cru discerner que le ton de Millie ne cherchait pas à dissimuler sa pensée.

— ... comme ton père.

— Oui, mère.

Vanessa appelait Millie « Mère » lorsqu'elle était énervée.

— ... Il travaille. Comme la majorité des hommes de notre âge.

— Jack est venu, lui, a dit Millie en jetant un coup d'œil par-dessus son épaule.

Nous nous sommes retournées. Jack venait d'entrer. Il a déposé son attaché-case et deux énormes classeurs débordants de documents au vestiaire près de l'entrée. Apparemment, il avait choisi d'emporter du travail chez lui afin de quitter le bureau plus tôt et d'assister au vernissage.

— Je vois que vous avez rencontré Christian Locke.

— Nous avons rencontré Christian Locke? ai-je demandé.

— Le jeune homme à la coiffure rasta.

Millie le désignait du doigt. Il continuait d'étudier avec intensité la peinture de l'enfant à la pomme.

— Il est célibataire, a-t-elle ajouté à l'attention générale et celle de Vanessa en particulier, en lui faisant signe d'approcher.

Il nous a serré la main à chacune.

— Bonjour, je me présente : Christian. Célibataire, paraît-il, a-t-il ajouté en riant.

— Dommage qu'elle ne le soit pas, est intervenu Jack apparu à nos côtés.

Il a gratifié Millie de la bise requise sur chaque joue.

— Millie, est-ce que tu te conduirais mal, une fois plus ? s'est enquis une voix surgie de nulle part.

Un homme en costume bleu marine à rayures tennis avait rejoint notre groupe et étreignait Millie.

— Comme toujours, chéri, a-t-elle dit, étreignant l'étranger à son tour. Je vous présente Sidney Locke.

Il nous a serré la main, tout en croisant chacun de nos regards, comme j'avais vu Bill Bradley le faire lors d'un gala de charité. Quand il s'est penché sur moi, je n'ai pu m'empêcher de remarquer ses boutons de manchette en or monogrammés.

— Bonjour papa, a dit Christian en lui donnant l'accolade.

— Sidney est diplomate, a expliqué Millie, tandis que Sidney feignait l'embarras. Il fait vraiment un travail formidable.

— Ces enfants n'ont certainement aucune envie d'entendre parler de mon travail, a déclaré Sidney avec un large sourire. Ils ont fini leur journée.

— Bien sûr que si, ils en ont envie ! s'est exclamée Millie. Ils sont tous avocats dans l'un des plus grands cabinets de Manhattan.

Vanessa a émis un vague reniflement.

— Quoi ? J'ai le droit de me vanter de ma fille, non ?

— Dans ce cas, ils ne veulent *vraiment* pas m'entendre parler de mon job ! a répété Sidney.

— Mais si ! D'ailleurs, le petit copain de Brooke est écossais. Il serait sûrement intéressé de savoir ce qui se passe de l'autre côté de la flaque d'eau qui nous sépare de l'Europe.

— Mère, est intervenue Vanessa. Arrête.

Comment était-ce possible ? Elle n'avait rien dit à sa mère ? Moi, je tiens ma mère au courant du menu de chacun de mes petits déjeuners. Hors de question que je lui cache que ma meilleure amie s'est fait expulser sans pitié de l'appartement dans lequel elle vivait dans le péché avec son petit ami, et squattait chez mon séduisant docteur de mari et moi-même. Je devais être une invitée particulièrement agréable pour qu'elle n'ait même jamais éprouvé le besoin de se plaindre de moi auprès de sa mère !

— Douglas va se joindre à nous, ma chérie ? a demandé Millie, ignorant totalement Vanessa.

Il faut préciser que Douglas n'avait jamais assisté à un vernissage de Millie.

— Non.

J'essayais de parler et de me comporter normalement.

— ... il ne se joindra pas à nous. !

— Ces jeunes gens ! Si vous voulez mon avis, ils travaillent tous beaucoup trop dur! Brooke ma chérie, quel genre de travail peut bien l'empêcher de venir?

— Il ne travaille pas.

J'ai souri d'un sourire contraint, et tout le monde ma répondu d'un sourire gêné, comme des cerfs pris dans la lumière des phares.

Millie a fini par briser le silence, un sourire nerveux naissant sur ses lèvres.

— Oh, bien.

Personne ne bougeait. Christian et son père souriaient avec tant d'ardeur que j'ai craint que l'un d'entre eux ne se fasse mal. Millie et Vanessa échangeaient des regards appuyés, tentant de communiquer entre elles les dents serrées. Jack semblait sur le point de me dire quelque chose.

— Douglas m'a plaquée.

Bon, je vous accorde que ce n'est peut-être pas le genre de choses à débiter ainsi, tout à trac, en bonne compagnie. Mais chacun sait que confronté à un cerf pris dans la lumière de vos phares, vous devez accélérer et lui rentrer dedans à toute vitesse. C'est un fait.

— Oh, Brooke, a dit Millie en esquissant un geste pour m'étreindre.

Mais ça va, ai-je assuré, une larme au coin de l'œil.

Sidney a tenté de passer un bras diplomatique autour de mes épaules.

— Ça va bien.

— Bien sûr que ça va, a répété Sidney.

Les mots avaient à peine franchi ses lèvres diplomatiques que les grandes eaux ont commencé de se déverser, inondant mon visage, style château de Versailles. Impossible de les retenir. Les larmes coulaient, coulaient, coulaient, et personne ne pouvait rien faire pour les arrêter. La respiration coupée, j'ai voulu m'essuyer le nez avec ma serviette en papier usagée, et les larmes du revers de ma main... sans succès — elles coulaient, hors de tout contrôle. Sidney m'a offert son mouchoir. Je l'ai remercié et me suis évertuée à me moucher avec délicatesse, comme une dame, mais le son que j'ai émis évoquait une corne de brume.

— Ça va, ça va très bien, ai-je repris. D'ailleurs tous les mecs trompent leur nana, non ? Ce n'est vraiment pas la peine d'en faire une histoire.

— Il vous a trompée ? a demandé Christian.

Il semblait avoir du mal à croire qu'un homme puisse tromper une déesse telle que moi. Il m'a tendu son propre mouchoir et je m'y suis mouchée. Bruyamment.

— Oui, il m'a trompée. Mais ça arrive à tout le monde non ? Même Halle Berry. Son mari ne l'a pas trompée? ai-je demandé à la cantonade,

Sidney a hoché la tête avec sympathie, comme seul un diplomate est capable de le faire.

— Alors que c'est la plus belle femme de la terre, personne ne peut se comparer à Halle Berry. Et Marc Anthony n'a-t-il pas quitté sa femme pour Jennifer Lopez ? Ce type était

marié à Miss Univers ! On ne peut faire mieux que Miss Univers ! Et regardez-moi ! Je ne suis qu'une simple mortelle!

— Mais il s'agissait de Jennifer Lopez, a souligné Vanessa.

— Je sais. Mais cela ne représente qu'un incident mineur dans notre relation. Voyez-vous, ce n'est pas très important. Je vais bien. Tout va bien. Douglas va me revenir. Parfaitement, monsieur. Je vais le reconquérir. Inutile de vous faire du souci pour moi. Pas le moindre souci. Nous allons être réunis. Seulement après le mariage de mon ex peut-être, mais ce n'est pas le plus important ? Pas vrai ?

— Vous allez au mariage de votre ex ? a demandé Christian.

J'ai fait oui de la tête, tout en me mouchant bruyamment.

— Oui, ai-je répliqué, haut et fort, avec conviction, comme si allait suivre une déclaration du genre : « Dieu m'en est témoin, je ne connaîtrai plus jamais la faim », « Demain est un autre jour » ou tout autre pensée profonde. Je vais au mariage de mon ex. Ensuite, je reconquiers Douglas.

— Absolument, a dit Millie.

J'ai voulu rendre leurs mouchoirs à Sidney et Christian, mais Vanessa les a interceptés.

— Nous allons peut-être les laver avant de vous les restituer.

Je me suis tournée vers Millie.

— Je suis désolée de m'être donnée ainsi en spectacle.

— Aucun problème. Tout le monde pensera qu'il s'agissait d'une performance d'avant-garde.

Elle m'a adressé un clin d'œil, puis s'est avancée au milieu de la pièce pour présenter l'artiste.

— Il s'agit vraiment d'une exposition intéressante, a déclaré Christian.

Tout le monde s'est empressé de hocher la tête en avalant une gorgée de son verre.

— Jack, a-t-il repris, tout le monde a donné son avis sur la signification de ces œuvres. A votre avis, quel est le sujet de cette exposition ?

— Ah oui. L'exposition.

Jack a jeté un rapide coup d'œil sur les tableaux autour de lui.

— Pour moi, il s'agit de gosses grandissant au Texas.

Christian et moi avons éclaté de rire devant cette explication triviale.

Millie a présenté l'artiste, une jeune femme de vingt et quelques années, aux cheveux noués en une queue-de-cheval lâche et vêtue d'un jean déchiré. De longues mèches lui tombaient dans les yeux et un piercing ornait sa lèvre inférieure.

— Quand j'ai commencé à travailler sur cette série, a-t-elle déclaré, je cherchais à dire quelque chose.

Tandis qu'elle parlait, Vanessa s'est penchée pour me murmurer, dents serrées :

— Heureusement que tu ne m'as pas mise dans une situation gênante.

Je désirais m'excuser d'avoir fait une telle scène lors d'un vernissage dans la galerie de sa mère, mais je ne parvenais pas à penser autre chose que : Faites que l'artiste évoque la paix au Moyen-Orient. Faites que l'artiste évoque la paix au Moyen-Orient.

— En réalité, ces tableaux évoquent mon enfance au Texas dans les années quatre-vingt, a continué l'artiste. L'enfance simple, pure, que j'ai vécue avant que les ordinateurs ne gouvernent l'univers et que tout le monde se promène avec un téléphone portable.

Christian s'est adressé à Jack.

— Tu as étudié l'histoire de l'art?

— Je crains que non, a répondu Jack.

— Alors comment as-tu compris le propos de l'artiste?

— Certaines choses n'ont pas besoin qu'on leur trouve des explications compliquées.

Christian a hoché la tête.

— Et, bien entendu, a conclu l'artiste, il s'agit aussi d'une prise de position en faveur de la paix au Moyen-Orient.

J'ai souri pour moi-même et j'ai pris un grain de caviar sur une crêpe de pomme de terre pour me récompenser d'être aussi intelligente.

— Tu vas retourner avec Douglas ? m'a murmuré Jack.

— Bien sûr.

Je me suis tapoté le coin de la bouche avec ma serviette.

— Mais je croyais que c'était moi qui t'accompagnais au mariage de Ted? a-t-il dit, écartant de ses yeux les mèches rebelles de ses cheveux bruns. Ses yeux semblaient plus bleus que d'habitude.

— C'est toi qui m'accompagnes.

Il m'a regardée, l'air un peu perdu.

— Je croyais que tu avais changé d'avis.

J'ai déchiré la serviette en papier que je tenais à la main.

— A quel sujet?

— Retourner vivre avec Douglas. Je croyais, enfin... chez le loueur de costume..., il ne s'est rien passé? Tu sais, entre *nous* ? Pourquoi parles-tu de retourner vivre avec *lui*?

— Tu m'accompagnes au mariage, Jack, mais je ne suis pas prête à tirer un trait sur deux ans de ma vie aussi facilement.

— C'est ce qu'il a fait, lui.

— Je le sais, Jack.

Je l'ai attiré plus près de moi afin que personne autour de nous ne puisse entendre.

— ... Tu crois que je ne le sais pas ?

— Il veut que tu reviennes ?

_ Oui.

Jack m'a regardée, attendant que j'en dise plus.

— Oui, ai-je répété. Il le veut, mais il ne le sait pas encore.

— Il ne le sait pas encore ?

Millie a surgi derrière nous, une flûte de Champagne à la main.

— Alors vous deux, l'expo vous plaît ?

— C'est réellement étonnant, a dit Jack.

— La paix au Moyen-Orient, ai-je enchéri.

— C'est ce que j'aime dans l'art, a dit Millie, le regard perdu dans les tableaux devant nous. Juste quand on croit avoir compris une œuvre, elle se métamorphose. Un élément familier peut se transformer totalement, juste sous nos yeux.

— Mes premières impressions sont souvent nettes et précises, ai-je affirmé à Millie.

Quand même, la paix au Moyen-Orient, ça ne s'invente pas !

— ... et en général, elles restent intactes.

— Eh bien, mon petit, a dit Millie en buvant lentement son Champagne, tu as dû rater pas mal de choses.

12.

— Veuillez éteindre vos appareils électroniques, nous nous préparons au décollage, a déclaré l'hôtesse en se penchant sur Jack.

Il a éteint le lecteur DVD sur lequel il regardait *Trainspotting* et je lui ai tendu un livre sur les rois d'Ecosse.

— Donne-moi ce film, lui ai-je dit. Je vais le ranger avec Rob Roy, le fameux hors-la-loi écossais, et le DVD de Sean Connery.

— Pourquoi as-tu emporté ce truc ? a demandé Vanessa.

Elle parlait de l'énorme attaché-case dans lequel je venais de ranger le disque. Cette valise rigide dévolue aux avocats se rendant au tribunal n'avait rien du bagage cabine typique. L'observateur moyen aurait pu croire qu'elle me posait la question parce que les juniors d'un gros cabinet, même ceux spécialisés en contentieux, se rendaient rarement (pour ne pas dire jamais) au tribunal. Mais je savais que ce qu'elle voulait dire, c'est : « Pourquoi trimballes-tu ce truc affreux en avion ? »

— Parce qu'en m'échappant du bureau ce soir, j'ai échappé de peu à la mort, ai-je expliqué.

C'était un truc que Jack nous avait enseigné, à Vanessa et moi, lors de notre première

année dans la boîte. Chaque fois que vous vous glissiez hors du bureau de bonne heure (entendez avant 21 heures), vous deviez vous munir d'un classeur, d'une boîte remplie de documents ou même d'un attaché-case comme celui-ci, afin de faire croire que vous aviez l'intention de travailler chez vous. J'avais utilisé ce truc à peine quelques heures plus tôt encore, et découvert que mon attaché-case constituait un bagage cabine très pratique.

Valise en main, j'allais m'évader pour le week-end, quand l'un des associés à la direction travaillant sur Grains de santé était entré dans mon bureau, exigeant une série de recherches pour mardi matin. (Il croyait passer pour un héros en exigeant les résultats pour le mardi au lieu du lundi. Comme si je ne me doutais pas que, de toute façon, il me faudrait y travailler durant le week-end.) J'ai répondu ne pas pouvoir m'en charger puisque je m'absentais pour le week-end, d'où ma valise. Il m'avait alors expliqué mes devoirs envers la firme et envers notre client, et un tas d'autres trucs que je n'avais pas entendus. J'avais déjà décroché. Quand il a entamé le couplet selon lequel j'étais la seule capable d'effectuer ces recherches, j'étais parvenue à m'emparer d'un attaché-case bourré de documents (datant de ma dernière évasion de justesse, une semaine et demie plus tôt) afin de montrer que, même si je m'absentais pour le week-end, j'avais prévu d'en passer une partie à travailler sur une autre affaire. Même si je le voulais vraiment, je serais incapable d'accomplir ce travail pour lui d'ici mardi. Il avait marmonné quelque chose comme « mercredi alors » et quitté mon bureau.

Vanessa avait quitté son bureau sans acquitter de péage mais, comme elle l'avait soupçonné, son mari était coincé à l'hôpital par une garde d'urgence.

Après le décollage, nous sommes revenus à nos moutons écossais. Jack a regardé DVD sur DVD afin de perfectionner son accent, et Vanessa et moi avons repris nos recherches, accumulant de plus en plus de connaissances concernant l'Ecosse et la culture écossaise en général. Vanessa s'efforçait vraiment d'apprendre tout ce qu'elle pouvait et je ne savais pas trop pourquoi. C'est-à-dire, en dehors du fait qu'elle était une amie hors pair, et superdouée pour les recherches, devrais-je ajouter. Une fois, une associée l'a appelée depuis le tribunal, en pleine audience, afin qu'elle dégote une jurisprudence contraire à celle que la partie adverse venait juste de citer. Avant la fin des dix minutes d'intercession ordonnées par le juge, Vanessa en avait trouvé cinq, ce qui avait permis à l'associée de gagner le procès. C'est toute la différence entre Vanessa et moi : une associée l'appelle en hurlant pour exiger des jurisprudences en dix minutes chrono et Vanessa reste imperturbable. Moi j'aurais été complètement perturbée.

A l'aide de ma carte de crédit, j'ai décidé d'appeler Douglas au bureau depuis le téléphone de l'avion, situé sur le siège devant moi. J'ai dû mentir à Jack et Vanessa, prétendant appeler la boîte vocale de mon bureau. Du coup, quand la secrétaire de Douglas a décroché, je n'ai eu d'autre choix que de taper des numéros au hasard, comme si je tapais mon code secret. J'ai alors compris qu'il est impossible de téléphoner en secret à son ex quand on occupe le fauteuil du milieu.

Notre avion a atterri à Los Angeles cinq heures et vingt-sept minutes plus tard. Epuisés, nous avons hâte de nous rendre à l'hôtel aussi vite que possible. A la livraison des bagages, le sac Louis Vuitton géant de Vanessa est sorti le premier sur le tapis roulant,

suivi de près par le sac de marin kaki de Jack. Je déteste que mes bagages ne déboulent pas tout de suite sur le tapis roulant. J'éprouve toujours un sentiment bouleversant de pure terreur.

— Mon Dieu, mes bagages sont perdus.

Vanessa était tellement fatiguée qu'elle s'est assise sur sa valise.

— Tes bagages ne sont pas perdus, a affirmé Jack, très calme.

Mais son regard l'a trahi. Il fouillait frénétiquement les alentours du tapis roulant.

— ... ils ne sont pas encore sortis de l'avion, c'est tout.

— Oui, a ajouté Vanessa, les lois du karma n'autoriseraient pas la perte de tes bagages. Hors de question ! Surtout alors que tu te rends au mariage de ton ex.

Vanessa avait raison. Je réagissais excessivement.

L'idée de l'imposture que je m'apprêtais à perpétrer à l'égard de la communauté écossaise devait me rendre nerveuse. Ce qui était totalement naturel.

Une heure plus tard, deux vols en provenance de Houston et un en provenance de Miami ont atterri et leurs passagers ont récupéré leurs bagages. Vanessa avait mentionné que dans une vie antérieure, j'avais dû être très, très méchante.

— Merci d'avoir choisi Northeastern Airlines. En quoi puis-je vous aider? M'a demandé une employée comme si elle lisait son texte.

Sa voix monotone s'assortissait à... à tout le reste chez elle. Elle arborait le visage le plus dénué d'expression que j'aie jamais vu.

— Mon sac n'est pas sorti sur le tapis roulant, ai-je expliqué avec un grand sourire.

(Le regard utilisé à la poste peut également servir à l'aéroport.)

— Bon, vos bagages ont été perdus...

Elle parlait comme si elle était en pilote automatique.

— Vous allez remplir...

— Mon sac n'est pas perdu, lui ai-je expliqué sur le ton d'une institutrice de maternelle s'adressant à ses élèves de quatre ans. Bien sûr que non. Simplement, il n'est pas sorti sur le tapis roulant. Il ne peut pas être perdu. Il doit être quelque part. Pouvez-vous m'aider à le trouver s'il vous plaît ?

Ces gens ne possédaient donc aucune expérience du service clientèle ?

— Donc votre sac a été perdu. Vous allez remplir...

Non, ils n'avaient aucune expérience du service clientèle. Peut-être était-il préférable de réserver mon regard spécial à la poste.

— Non, ai-je dit en repoussant les formulaires. Inutile de les remplir. Mon sac ne peut pas être perdu. Impossible. Le mariage de mon ex a lieu demain soir. J'ai besoin de ma robe et de mes chaussures, sans parler de mon maquillage et de mes accessoires de coiffure...

Elle a laissé tomber sur moi ce même regard dénué d'expression. Vu l'absence chez elle

de maquillage comme de chevelure, j'ai compris qu'il ne s'agissait pas pour elle d'un argument de poids.

— Vous voyez, ai-je dit à Jack et Vanessa, voilà pourquoi les gens détestent Los Angeles.

Jack a secoué la tête, sa manière à lui de dire : « Je vous l'avais bien dit. »

Ça ne peut pas m'arriver à moi. Non, non et non. Pas à moi. O.K., garde ton calme. Tu vas résoudre le problème. Tu es la superavocate d'un supercabinet d'avocats. Tu as affronté des adversaires bien plus terribles. Dans les contentieux, il est vital de déterminer ce que la partie adverse désire obtenir avant d'accepter de lui donner satisfaction. Bon, dans ce cas, ça ne devrait pas être compliqué. Il s'agit de toute évidence d'une employée d'aéroport très mécontente de son sort. Elle désire simplement qu'on lui manifeste un peu de considération. Et qu'on lui offre un bon relooking. Mais contentons-nous de livrer les batailles qu'on sait pouvoir gagner, hein ? Sois gentille avec elle et tu prouveras qu'on attrape plus de mouches avec du miel qu'avec du vinaigre.

— Ecoutez-moi, mademoiselle, je ne suis pas ici pour m'amuser. Qu'une chose soit claire — je ne quitterai pas cet aéroport sans avoir ma valise dans mes petites mimines.

13.

— Non, pas de bagages, ai-je déclaré au réceptionniste très blond, très bronzé et très souriant du Beverly Wilshire. Aucun.

— Nous, nous avons deux sacs, est intervenue Vanessa.

— Et nous sommes persuadés que la compagnie aérienne va retrouver très rapidement le troisième, a ajouté Jack.

Optimisme excessif. Moi, je n'étais pas d'humeur optimiste. Les optimistes me portaient sur les nerfs. Avec Douglas, au moins, je ne risquais pas d'être confrontée à ce problème.

— La compagnie aérienne a perdu mon sac, ai-je expliqué au sosie de Ken de la réception. La veille du mariage de mon ex. Vous croyez une chose pareille ?

— Et nous avons été escortés jusqu'à la sortie de l'aéroport par la sécurité, a ajouté Vanessa. Vous croyez une chose pareille ?

J'ai l'impression qu'elle est encore agacée par les menaces que j'avais proférées à l'encontre de l'employée de l'aéroport. Sans oublier ma vague tentative de lui sauter à la gorge, avant d'être expulsée par la sécurité et d'obtenir ainsi une escorte policière jusqu'à l'hôtel.

Elle pourrait se montrer plus reconnaissante d'avoir bénéficié d'un transfert gratuit jusqu'ici.

— C'est vraiment terrible, mademoiselle, mais je suis certain qu'ils vont retrouver vos bagages, m'a assuré Ken.

De nouveau cet insupportable optimisme qui pointe son vilain nez. Tout le monde est-il comme ça à L.A. ?

— En tout cas ici, à l'hôtel, a continué Ken, nous allons prendre soin de vous. Vous serez bien quatre à occuper la suite ?

— En fait, nous ne sommes que trois. Le mari de mon amie doit travailler ce week-end. Est-ce un problème ?

Prends ça, Ken ! Tu vois, dans le monde réel, les gens ont de vrais problèmes. Le monde réel n'est pas beau, blond, bronzé, sympa et souriant, avec des dents vraiment très très blanches et... Où en étais-je ? Ah oui, le monde réel. Prends ça, Ken ! Nous sommes des personnes réelles, avec des problèmes réels. Et nous avons des conjoints réels qui doivent réellement travailler le week-end. Pour de bon.

— Pas le moindre problème, a souri Ken en tapant avec énergie sur son clavier.

Il s'est penché par-dessus le comptoir pour murmurer :

— Je vais tout de même vous attribuer une suite pour quatre, mais ne facturer que trois personnes.

Il va faire ça ?

— Vous allez faire ça ? Merci beaucoup !

Je jubilais. Ken était adorable. J'ai regretté de lui avoir dit toutes ces méchancetés. Enfin, je ne les lui ai pas vraiment dites — seulement pensées — mais quand même.

Un chasseur a surgi de nulle part avec nos deux sacs et nous a conduits à notre suite. J'aime voir en moi une New-Yorkaise coriace, une blasée totale que pratiquement rien n'impressionne. Mais quand Jack a ouvert la porte de notre suite, je suis restée bouche bée. Littéralement. Je n'ai pas pu m'empêcher de retenir mon souffle, de porter ma main à ma poitrine et de rester la bouche ouverte. Comme les autres. La suite était à couper le souffle.

— Bienvenue dans la suite vice-présidentielle ! a annoncé le chasseur, avec toute la cérémonie requise.

— Vous croyez que si nous avons tous les trois perdu nos bagages, on nous aurait attribué la suite présidentielle ? a demandé Vanessa.

— La suite vice-présidentielle... Charmant, a dit Jack avec une nonchalance de surfer.

Il a même eu le geste détaché assorti. La suite était digne d'une reine. Ou d'un vice-président. Les colonnes blanches de l'entrée invitaient à pénétrer dans le salon et s'aventurer plus loin. Quand on avait répondu à l'invitation, on ne pouvait qu'être frappé par les fenêtres perçant les murs de trois mètres cinquante de haut et encadrées de riches draperies s'écroulant presque jusqu'au sol de marbre brun. Ces fenêtres donnaient la sensation d'offrir un panorama sur le monde entier.

L'endroit respirait le luxe, tout comme le hall d'entrée de l'hôtel. Bon, je n'avais pas vraiment vu le hall d'entrée. J'étais trop furieuse au sujet de mes sacs et tout, mais je me souvenais des photos de l'entrée sur internet quand j'avais effectué les réservations. Elles

respiraient le luxe, je vous l'assure.

Le salon à lui seul était plus vaste que mon premier appartement à New York. Dans ma hâte de courir voir les chambres, j'ai failli tomber. Je n'avais pas encore atteint la porte de la première chambre que Jack était déjà passé derrière le bar en acajou et prenait les commandes de Vanessa. Il a ouvert la bouteille de champagne qui trônait dans la corbeille de fruits — cadeaux de bienvenue. Au son du bouchon quand il a sauté — un son discret à la mélodie raffinée —, j'ai compris qu'il s'agissait d'un champagne hors de prix.

— Et pour vous, ma petite dame, qu'est-ce que ce sera?

Il a versé du champagne et du jus d'orange pour Vanessa.

Vanessa a bu une gorgée de mimosa, puis elle a décroché le téléphone posé sur le bar pour appeler Marcus.

— Qu'avez-vous à m'offrir? lui ai-je demandé.

— Pour vous ? Tout ce que vous voudrez. !

Le téléphone a sonné, mais Jack et moi sommes restés les yeux dans les yeux.

— Notre chambre d'hôtel a deux lignes de téléphone, a lancé Vanessa, vidant son mimosa tout en parlant avec son mari.

Elle a poussé son verre vers Jack afin qu'il le remplisse. Je me suis tournée vers elle.

— Plus cool tu meurs, non ?

Elle a mis Marcus en attente pour prendre le deuxième appel.

— La compagnie aérienne sur la deux pour toi.

J'ai couru jusqu'au canapé pour décrocher l'autre téléphone. Les meubles d'acajou sombre donnaient une note solennelle à la pièce. Affalée dans les coussins, j'ai mis un moment à me rappeler que j'étais venue décrocher le téléphone.

— Allô?

La voix de Marcus m'a répondu.

— Elle vit chez nous et maintenant elle se sent obligée de s'immiscer dans nos conversations téléphoniques ?

Quelle mauvaise humeur, Batman. J'ai raccroché brutalement et décoché un regard d'excuse à Vanessa.

— Ignore-le, c'est tout, Brooke, a dit Vanessa dans le combiné. Moi, c'est ce que je fais.

J'ai pris le deuxième appel.

— Brooke Miller à l'appareil.

Je caressais de la main le tissu bleu roi du canapé.

— ... Oh mon Dieu, vraiment ? C'est génial ! Je viens les chercher tout de suite!

J'avais presque crié. Mes bagages ! Mes bagages bien-aimés ! Ils sont là! Venez vite voir maman, mes petits !

— Devons-nous les livrer à votre hôtel, mademoiselle Miller? s'est enquis un employé

de toute évidence non mécontent.

— Les livrer ? Eh bien oui, ce sera parfait. Chaque moment passé dans le luxueux décor de la suite développait mon éloquence.

— ... C'est la moindre des choses, après ce que je viens de subir.

— Durant les soixante-cinq dernières minutes..., a ajouté Jack.

Il venait de me rejoindre sur le canapé, un mimosa et une bière en main. J'ai posé ma main sur le combiné.

— Soixante-cinq minutes très traumatisantes, merci bien, lui ai-je murmuré avant d'ôter ma main et de reprendre d'une voix très classe, ce sera parfait, merci beaucoup.

Cette piaule réveillait vraiment toute ma distinction.

Vanessa et moi avons raccroché en même temps, sautillant de joie et poussant des petits cris.

— Livraison des bagages demain matin à l'aube!

— Pffff! a soufflé Vanessa.

Elle s'est essuyé le front d'un geste théâtral.

— Quelle plaie si nous avons dû courir tout L.A. comme des idiots, à la recherche d'une robe et de chaussures neuves!

— Sans parler des accessoires de coiffure et de maquillage. Mon Dieu, si mon sac avait été perdu pour de bon, il m'aurait fallu une semaine rien que pour me préparer à assister à ce mariage infâme!

— Je voulais te faire une surprise, mais je peux bien te le dire maintenant, nous avons de toute façon de quoi nous réjouir, a dit Vanessa en levant son verre de Champagne. Tu te souviens de mon cousin Damian ?

— Celui qui s'habille en femme ? a demandé Jack.

— Oui. Il travaille maintenant comme styliste et il a accepté de venir nous transformer en somptueuses créatures !

— Vraiment. Il est coiffeur maintenant ?

— Et maquilleur!

Vanessa ressemblait soudain à une gamine dans un magasin de bonbons.

— J'ai pensé qu'il serait amusant de subir le traitement hollywoodien avant de se rendre à un mariage hollywoodien. Il viendra à 16 heures.

— Parfait. C'est parfait. Merci, ai-je dit en étreignant Vanessa.

— Eh bien, mesdames, est intervenu Jack en nous enlaçant toutes deux. Tout cela se fête !

Sur ces paroles, nous avons plongé dans la nuit de Los Angeles.

Une heure plus tard, nous nous trouvions dans un endroit branché absolument fabuleux. Ou dans ce qui semblait être un endroit branché, vu le nombre de superbes créatures évoluant autour de nous. J'avais vaguement imaginé que Los Angeles, situé à l'autre bout du pays, serait très différent de New York. Or nous nous retrouvions dans un bar superchic où nous buvions les mêmes Martini à dix-huit dollars. La seule différence était que nous étions installés sur une terrasse extérieure, ce qui nous permettait de siffler notre Martini à dix-huit dollars en respirant l'air nocturne. Sans oublier que la blondeur et le port de tongs semblaient plus répandus dans la population moyenne de Los Angeles que celle de New York.

Vêtue de noir des pieds à la tête, depuis mon cache-cœur noir (parfaitement assorti à mon pantalon noir) jusqu'au bout pointu de mes escarpins noirs, j'avais l'impression que les lettres *NY* s'inscrivaient en lettres écarlates sur ma poitrine. Vanessa affichait le même style, elle aussi en pantalon noir et top sans manche noir, une écharpe Hermès autour de la taille et des escarpins noirs aux pieds. D'ailleurs, un motif *NY* écarlate aurait pu constituer un accessoire très sympa — les Californiens semblaient plus portés sur les couleurs que leurs homologues new-yorkais.

— N'oublie pas qu'il ne s'agit pas d'imiter l'accent anglais, mais un autre très différent, ai-je insisté auprès de Jack.

— Hé, mon bon vieux Ted, ravi de faire ta connaissance, a-t-il lancé avec un très mauvais accent anglais.

Un accent anglais ? Ne venait-on pas justement d'évoquer le sujet ?

— O.K., c'était vraiment très mauvais, a dit Vanessa, lisant mes pensées.

— Douglas ne parle pas comme ça. Il dit beaucoup *putain*. Essaie de le dire aussi. Mais pas devant la mère de Ted. Ni sa grand-mère.

— Personne au mariage n'a jamais rencontré Douglas, alors je ne suis pas obligé de parler comme lui. Je dois juste parler comme un Ecossais, n'est-ce pas ?

— Exact.

Un éclair de tristesse inattendu m'a transpercée. J'ai attendu que la sensation disparaisse.

— ... Et je crois que les Ecossais en général disent beaucoup *putain*.

— C'est une généralisation un peu osée. Ils parlent vraiment comme ça ? s'est inquiétée Vanessa.

Elle nous fait quoi là ? La police des accents ? Elle ne voit pas qu'on est en plein boulot ? J'ai répondu sèchement.

— Je crois que oui.

— Sa mère disait souvent *putain* quand tu l'as rencontrée ?

N'avoir que des amis avocats se révèle parfois agaçant.

— Bond, James Bond, a dit Jack, avec un accent parfait cette fois.

Un parfait accent anglais.

— Non!

— Ce n'était pas si mal, a protesté Vanessa. D'ailleurs, qui va vraiment noter la différence ?

— Tu crois que parce les gens vivent en Californie, ils sont idiots ?

— Tu crois bien que parce que les gens viennent d'Ecosse ils disent *putain* à tout bout de champ.

Qui a engagé une avocate ?

— Sean Connery est écossais, a dit Jack.

— Mais James Bond est anglais! C'est pas vrai! Joue-le plutôt Braveheart que Bond.

Cela s'annonce encore pire que lorsque je donnais des cours particuliers d'espagnol aux jumeaux Nelson. (Jumeau 1 : « Pourquoi on ne rajoute pas simplement un o à la fin de tous les mots ? Moi : Parce qu'en espagnol, les mots sont féminins ou masculins. » Jumeau 2 : « Nous, on va juste mettre un o à la fin de tous les mots. Moi : Si tu fais ça, tu auras l'air bête. » Jumeau 1 : « Maman, Brooke dit que nous sommes bêtes ! »)

— Mais ils ne réussiront jamais à nous enlever la liberté! a crié Jack.

Si fort que tout le monde autour de nous s'est retourné.

Au moins, il avait crié avec un accent écossais.

— S'il te plaît, ne dis pas ça au mariage!

— C'est magique. C'est délicieux! s'est exclamé Jack avec la voix du lutin irlandais d'une pub pour des biscuits.

— C'est pas l'accent irlandais, ça? a dit Vanessa.

— Tu te moques de moi ?

— Vous savez quoi, j'ai juste besoin de m'exercer un peu. Je manque d'échauffement, a expliqué Jack.

Il a commencé à émettre des sons étranges. On se serait cru devant l'émission *Planète des Animaux*. Vanessa et moi nous sommes statufiées, de peur d'être dévorées sur place ou un truc de ce genre. Une serveuse s'est approchée de notre table et j'ai craint pour sa vie.

— Que désirez-vous boire ?

Les bruits étranges qui sortaient de la gorge de Jack n'ont pas paru l'alarmer.

— Pourrions-nous avoir la carte des Martini, s'il vous plaît?

— Elles vont regarder la carte des Martini, a dit Jack.

Avec un accent écossais, pas moins.

— ... Et moi, je prendrai un scotch, *on the rocks*, s'il vous plaît.

La serveuse a hoché la tête. Elle semblait l'avoir vraiment pris pour un Ecossais. J'étais impressionnée — il avait vraiment fait illusion auprès de notre serveuse ! Je souriais déjà

quand Jack s'est exclamé :

— Putain de putain !

La serveuse s'est éloignée, l'air vaguement surpris, et a probablement décidé de cracher dans nos verres.

— Pourrais-tu, s'il te plaît, cesser de répéter *putain* en ma présence ? a demandé Vanessa.

— Jack, c'était super !

Renforcement positif. Encore une chose que j'avais apprise en regardant *Planète des Animaux*.

— ... On aurait vraiment dit un Écossais ! Bientôt tu vas manger du *haggis** et nous bassiner avec la coupe du monde de football !

* Haggis : plat national écossais composé d'un estomac de mouton farci.

— Tu as dit football ? a-t-il demandé avec un superbe accent écossais. Tu ne parles pas de football américain, n'est-ce pas ? Ah, vous les Yankees...

— On ne peut plus l'arrêter! ai-je lancé à Vanessa avec une fierté de mère.

— Rajouter une crevette sur ce plat ! s'est écrié Jack avec un parfait accent.

Un parfait accent australien.

— Il s'est arrêté, a sobrement lâché Vanessa tandis que la serveuse revenait avec nos boissons.

— Santé ! a lancé Jack, revenu à un pur accent écossais.

Il a fait un petit signe de tête que je ne lui avais jamais vu auparavant.

— Santé, a repris la serveuse avec grâce.

J'ai eu l'impression qu'elle lui faisait un clin d'œil. Le doute n'était plus permis, elle flirtait avec lui.

— Mon Dieu ! Je crois qu'elle t'a effectivement pris pour un Écossais, me suis-je exclamée.

Ma main a accidentellement effleuré sa jambe. Peut-être me laissais-je un peu emporter par ce truc de renforcement positif.

— Non, elle ne t'a pas pris pour un Écossais, a dit Vanessa. Ce sont tes exercices de gorge qui l'ont émoustillée.

— Tu as très bien dit Santé. Tu peux le répéter.

J'ai ôté ma main de sa jambe, lentement, avec une légèreté de gazelle, afin que personne ne remarque qu'elle s'y trouvait.

— C'est une expression anglaise, pas spécialement écossaise, a repris Vanessa, en apparence inconsciente de ce qui se tramait sous la table.

— Je ne sais pas si c'est anglais ou écossais, mais ça me semble bien. Jack, continue.

— Je croyais que nous visions *Braveheart* plutôt que Bond? a répliqué l'intéressé.

Il a attrapé ma main, presque détachée de sa jambe.

— Oui, mais en cas de doute, revenons par défaut à l'anglais.

J'ai retiré ma main et l'ai reposée sur mon propre genou.

— Je crois que nous compliquons les choses, a dit Vanessa.

Elle a soudain pris l'expression d'une enfant qui vient de surprendre ses parents en train de s'embrasser.

— Non, je suis un pro, tu l'oublies. C'est dans mes cordes. Une bonne direction d'acteur et je m'épanouis, a dit Jack avec un geste gracieux, censé illustrer j'imagine, la perfection de son jeu d'acteur.

— Jusque-là, nos indications n'ont pas paru t'épanouir, a fait remarquer Vanessa.

— J'ai parlé d'une *bonne* direction d'acteur, a rétorqué Jack.

— Bon. Quoi que tu fasses, ne récidive pas avec cet accent australien, ai-je coupé.

— Une seule erreur, une malheureuse erreur... et voilà!

— Je me demande pourquoi tu confonds les deux. Il s'agit quand même de deux continents très éloignés l'un de l'autre.

— Je voudrais t'y voir!

— Objection accordée, a lancé Vanessa en guise d'arbitrage. Mais celle de Brooke aussi : plutôt *Braveheart* que *Bond*, mais *Bond* reste acceptable en cas d'urgence, par contre, ne jamais, jamais recourir à *Crocodile Dundee*. Compris ?

— Compris.

Jack avait tellement hâte de commencer qu'il haletait presque.

— Alors vas-y mon lapin, et fais-nous honneur, a dit Vanessa.

Jack a bondi de son siège comme un lion qu'on lâche de sa cage et a commencé d'encercler sa proie. Il était très amusant à observer. Je voyais presque fonctionner les rouages de son cerveau tandis qu'il choisissait quel groupe de jolies filles aborder. Les hommes sont tellement prévisibles ! Il allait commencer par une conquête facile — l'un des agneaux esseulés assis au bar. Du sûr et certain, une proie facile.

Je l'ai observé jusqu'à ce qu'il se lance enfin. Il s'est assis à une table où se trouvaient trois femmes. Impressionnant. Cet homme aimait les défis. Je m'attendais à ce que la bande l'avale tout cru, mais très vite, il est clairement apparu que ces filles étaient complètement tombées sous son charme. Je jurerais avoir entendu l'une d'elles demander : « Alors, vous jouez de la cornemuse et tout? » Jack a répondu d'un signe de tête entendu, suggérant un « Mais bien sûr! »

Les femmes adorent les accents. Je suis bien placée pour le savoir—j'ai été l'une d'elles. L'une de ces femmes naïves, innocentes, qui s'imaginent qu'un homme avec un accent ne peut qu'être mûr et sophistiqué. Pas du genre qui vous tromperait, se fiancerait à une autre femme et vous laisserait dépourvue de petit ami le jour du mariage de votre ex-petit ami.

Regardez-les ! C'est tout juste si elles ne savent pas sur lui, alors quelles ne le connaissent même pas. Il n'est pas si séduisant que ça! Enfin, pas à ce point. Sauf, évidemment, si on craque pour ce genre-là. Ce qui n'est pas mon cas.

Vanessa a interrompu mes pensées.

— Ça alors, Brooke, je ne savais pas que tu étais jalouse.

— Jalouse? Vanessa, je t'en prie! Pourquoi serais-je jalouse!

— C'est à toi de me le dire. C'était quoi ces petits jeux de mains sous la table ? Et pourquoi tu ne les quittes pas des yeux, lui et ses admiratrices ?

— Je ne comprends pas de quoi tu parles.

J'ai vivement détourné la tête et l'ai regardée en face.

— D'ailleurs, je ne vois pas ce qu'il leur trouve à ces filles, a dit Vanessa. Elles font tellement L.A. ! Je n'ai jamais vu autant de rose dans ma vie.

— Je sais.

J'ai fait glisser mon cache-cœur afin de révéler le corset blanc que je portais en dessous.

— ... c'est pitoyable.

Vanessa a acquiescé, tout en réajustant ses escarpins Jimmy Choo.

— Sinon, ai-je demandé d'un air détaché, crois-tu que je devrais appeler Douglas tout à l'heure?

— Pourquoi diable appellerais-tu Douglas ?

— Parce que c'est mon mec.

— Ton ex-mec. Souligne le *ex* en rouge. Ton ex briseur de cœur, menteur, qui t'a trompée...

— Ça va, j'ai compris.

— Bien, a-t-elle dit en grignotant la tranche de pomme de son Martini. Revenons aux choses importantes. Cette femme là-bas sait-elle que sa couleur de cheveux n'existe pas dans la nature ?

— Je sais, ça fait vraiment peine à voir.

J'ai tortillé les longues mèches de mes propres cheveux, dont j'avais raidi les boucles à la perfection le matin même.

— Bon, juste pour que les choses soient claires, tu ne penses pas que je devrais appeler Douglas ?

Quoi ? Vous aussi à ma place vous auriez voulu clarifier les choses.

Nous avons vu Jack s'approcher d'une autre table de filles. Et les saluer d'un jovial « Salut les filles » avec un accent australien à couper au couteau. Jack a semblé horrifié de son lapsus, mais la bande de filles n'a eu l'air de se rendre compte de rien, et a répondu en chœur. Jack a pris congé à la va-vite et nous a rejointes.

— Comment ça s'est passé, bourreau des cœurs ? Prêt à abandonner New York pour Los Angeles ?

— Ça c'est très bien passé.

Il a replacé la bretelle de mon soutien-gorge sous celle de mon corset.

J'ai baissé les yeux. Sa main a frôlé mon épaule nue.

— Je crois qu'elles m'ont pris pour un Ecossais. Ou alors elles s'en fichent totalement — parce que j'ai décroché une masse de numéros de téléphone!

Vanessa a écarquillé de grands yeux, incrédule. Moi, je suis restée de marbre, comme si je m'en moquais totalement. C'est vrai, je vous assure. Je m'en moque totalement.

— Quel dragueur! s'est exclamée Vanessa en souriant.

Pourquoi souriait-elle ? Ces nanas étaient des super-bimbos ! En plus, il ne pourrait en inviter aucune, puisque nous ne restions que le week-end. A moins qu'il n'opère à la même vitesse que Douglas. Quelles femmes qui se respectent donneraient toutes leurs numéros au même homme? Peut-être ont-elles cru quelles étaient filmées pour une émission de téléréalité. Vous voyez, c'est pour ça que les gens détestent L.A.

— Le seul problème, a repris Jack, c'est ce vilain accent australien qui ne cesse de resurgir.

— Ne t'inquiète pas pour ça. Contente-toi de faire en sorte qu'il ne resurgisse pas lors du mariage.

— Sacré *Crocodile Dundee*, a marmonné Vanessa dans son verre.

Après avoir testé chaque Martini du menu (y compris celui baptisé Mulholland Drive, dosé pour deux personnes et présenté avec une très, très grande paille), Vanessa et moi avons réussi à traîner Jack hors de portée de ses admiratrices et tituber jusqu'à notre suite.

Affalés au milieu des meubles Louis XVI, nous avons festoyé du contenu du minifrigo. Snickers, Milky Way, Butterfingers... nous n'avons eu pitié d'aucune barre chocolatée. La première tournée dévorée, nous nous sommes jetés sur les chips et les mélanges apéritifs sans même consulter la carte des prix, trop occupés à discuter de sujets tels que : « Pourquoi la chambre tourne-t-elle autour de nous ? Tournait-elle auparavant ? Qui appeler pour que ça s'arrête ? »

Jack et Vanessa sont sortis sur le balcon pour respirer un peu d'air frais et je me suis rendue aux toilettes. Parce que — comme si vous ne le saviez pas ! — notre hôtel était tellement classe qu'il y avait même le téléphone dans les toilettes ! J'y ai vu un signe de Dieu. Je devais appeler Douglas. Je savais que Vanessa me désapprouvait, mais Vanessa n'avait pas été célibataire depuis les années quatre-vingt ! Alors qu'est-ce qu'elle en savait ? Si j'avais organisé un référendum, Jack aurait voté lui aussi contre cet appel. Mais Jack était un homme, alors qu'en savait-il ? En plus, il devait être encore tout excité de l'histoire « main sur le genou/effleurage de l'épaule », donc peu objectif, n'est-ce pas ?

Assise sur le bord de la baignoire à remous en marbre crème, j'ai composé le numéro. Quand le téléphone a sonné, j'ai réalisé que j'avais oublié le décalage horaire. J'en étais

encore à calculer sur mes doigts l'heure qu'il était à New York quand le répondeur s'est déclenché. J'ai parlé après le bip.

— Douglas...

J'essayais de toutes mes forces de paraître sobre.

— C'est moi. Beaucoup de choses se sont passées, mais j'appelle pour te dire que je te pardonne. Je suis en Californie, pour le mariage de Ted, mais je te jure qu'à la minute où je serai de retour à New York...

— Allô ? a répondu la voix féminine ensommeillée qui venait de décrocher.

Oh mon Dieu ! Oh mon Dieu ! Au lieu de m'échiner à calculer l'heure de New York, j'aurais dû me souvenir que Beryl avait emménagé. Ce qui rendait mon plan consistant à appeler Douglas ivre au milieu de la nuit très, très stupide. Encore plus stupide que le prénom Beryl. D'accord, rien n'est plus stupide que le prénom Beryl, mais vous voyez ce que je veux dire.

Impossible de confondre cette voix avec une autre. Même à demi endormie, elle suintait la gaminerie du style : « Dis, papa, tu me l'achètes ? » Plus une touche grinçante. A une demi-octave près, seul les chiens auraient pu l'entendre.

Cette voix qui ne pouvait qu'appartenir à une femme nommée Beryl avait accentué ma nausée.

— Allô ? a repris la voix, plus réveillée et plus agacée.

J'ai raccroché. Où avais-je la tête ? Me couvrir de ridicule en pleine nuit allait-il m'aider à reconquérir Douglas ?

D'ailleurs, ai-je pensé à travers les brumes de l'alcool, il me suffisait d'attendre que Douglas trompe Beryl (ce qu'il ferait, c'était certain). Alors elle le quitterait et moi je réapparaîtrai pour récupérer mon mec et mon appartement. Ce plan ne comportait qu'un point faible.

A l'époque, je refusais de le voir, mais maintenant il me crevait les yeux : ce plan reposait sur le fait irréfutable que Douglas était, et serait toujours, infidèle.

La pièce tournait toujours autour de moi. J'ai repoussé l'élaboration de toute stratégie concernant mon avenir au moment où je serai redevenue sobre et sensée. Pour l'instant, c'était l'heure d'aller au lit.

Mais d'abord, j'ai traversé la superbe salle de bains incrustée de marbre et j'ai vomi.

15.

Mon rêve se déroulait pendant le mariage de Ted. J'étais en pleine conversation avec lui, mais tout en parlant, je perdais mes dents, une à une. J'espérais que personne ne le remarquerait, mais plus je parlais, plus mes dents se déchaussaient. Au moment de faire passer Jack pour Douglas, l'une d'elles a jailli de ma bouche et a frappé le plancher avec

un bruit sourd. Je me suis jetée à terre dans l'espoir de les ramasser, mais le bruit sourd persistait. Plus je m'efforçais de récolter mes dents, plus le bruit s'amplifiait. Je me suis réveillée, baignée d'une sueur froide.

Assise dans mon lit, j'ai remercié tout ce qu'il y avait de plus sacré sur terre que mes dents soient toujours dans ma bouche. Mais le bruit sourd n'avait pas cessé. Sourd et lointain. Comme un coup frappé à une porte. J'ai fini par comprendre qu'on toquait pour de bon à la porte de notre suite, et j'ai sauté hors du lit.

Dans le salon, je suis passée devant Jack et Vanessa, tous deux endormis en train de baver sur les coussins aux motifs inspirés du XVIIIe siècle, pour ouvrir la porte.

Les yeux embués de sommeil, je distinguais à peine l'homme qui se tenait sur le seuil, mais j'ai vite compris qu'il s'agissait d'un employé de l'aéroport venu livrer ma valise égarée. Je l'ai remercié et lui ai donné un pourboire puis, presque en dansant, j'ai posé mon bagage sur la table basse et l'ai ouvert.

Un bref instant, j'ai cru que j'étais encore ivre. Mais si je n'avais pas déjà dessoûlé, j'aurais repris mes esprits d'un seul coup. La valise ouverte, je contemplais un assortiment de jolis vêtements. De jolis vêtements masculins. Même en proie à une gueule de bois carabinée, j'étais certaine qu'ils ne m'appartenaient pas.

— C'est pour ça que les gens détestent L.A., ai-je déclaré à Vanessa et Jack, toujours profondément endormis. Les gens d'ici sont tellement superficiels. En voici la preuve vivante. Ils ont menti au sujet de mes bagages ! Cette employée frustrée de l'aéroport savait la vérité concernant l'épreuve qui m'attendait, mais elle a voulu me torturer, parce qu'elle était jalouse de ma somptueuse chevelure et mon superbe maquillage.

Vanessa et Jack faisaient toujours les morts.

J'ai sauté sur Vanessa pour la réveiller.

— Encore cinq minutes, maman, a-t-elle marmonné quand je l'ai secouée par les épaules.

— Tu te souviens, hier soir, quand tu as dit que ce serait la plaie de devoir courir partout dans L.A. pour chercher une nouvelle robe et de nouvelles chaussures ?

— Ne me dis pas que... ?

Elle avait raison. Autant ne pas le lui dire. Pour elle aussi, ce week-end tient lieu de minivacances, je ne voudrais pas la stresser. Alors je ne lui ai rien dit. De la valise contenant mes rêves brisés, j'ai sorti un caleçon de soie.

— Je suppose que cela ne t'appartient pas ?

Une demi-heure plus tard, nous arpentions les rues de L.A., écumant boutique après boutique, sans succès. De Melrose Avenue à Rodeo Drive, nous sommes entrées dans toutes les boutiques imaginables, à la recherche de la robe de soirée parfaite pour un grand mariage médiatique. La plupart des magasins n'avaient en stock que des tailles trente-huit. Non seulement j'étais fatiguée et énervée par cette course contre la montre, mais je commençais en plus à douter de moi et à me trouver grosse.

Selon mes estimations, nous avons écumé plus de vingt-cinq boutiques, sans avoir

déniché le moindre bout de chiffon convenable. La situation commençait à me paraître désespérée.

C'est alors que nous avons été touchées par la grâce. D'abord, nous avons cru à un mirage dû à la fatigue. Mais non, c'était bien réel. Le signe irréfutable de la présence d'une bonne étoile au-dessus de ma tête : Barneys New York! Qui tombait à pic et s'élevait juste devant nous, ici à Los Angeles !

Barneys New York — mon magasin préféré entre tous. Barneys était pour moi ce que Tiffany & Co est à Holly Golightly, l'héroïne de *Diamants sur canapé*. Quand je me trouvais à l'intérieur, rien de mal ne pouvait plus m'arriver. Sauf l'année dernière, lorsque j'avais demandé de l'aide au rayon déco pour choisir un cadeau pour l'anniversaire de mariage de mes parents. La vendeuse m'avait crié depuis l'autre bout du rayon (et un rayon de chez Barneys, c'est grand, je vous assure) : « Etes-vous l'une de nos futures mariées ? » Le monde avait semblé s'arrêter. Tout le monde me regardait, sur les charbons ardents, guettant ma réponse. Comme si ils appartenaient tous à un réseau d'espionnage organisé par ma grand-mère juive. (« Tu n'es pas encore mariée? Tu ne peux pas en choisir un et l'épouser? ») J'avais murmuré un « Non » timide, auquel la vendeuse avait répondu en lançant : « Dans ce cas, je ne peux rien pour vous. » Qu'est-ce que ça veut dire ? avais-je pensé. Vous n'aidez que les gens fiancés ? Pourquoi cette discrimination scandaleuse ! J'en appelle à la Ligue des droits de l'homme. Alertez Alan Dershowitz! La Cour suprême des Etats-Unis d'Amérique. J'exige qu'on inscrive dans la Constitution une nouvelle classe de la société à protéger de toute discrimination ! Même si elle voulait dire qu'elle ne gérait que les listes de mariage et ne pouvait pas s'occuper des clients des autres rayons, je suis persuadée qu'il s'agissait d'un cas digne d'être porté en justice.

Ce léger incident mis à part, Barneys restait mon magasin préféré. Qu'y puis-je ? Il en faut beaucoup pour me décourager.

Dans l'ascenseur, nous gloussions d'excitation comme des collégiennes.

Vanessa a consulté le répertoire des rayons de chaque étage.

— Tu crois que les robes se trouvent au même étage que dans le magasin de New York ?

— Plus important, ai-je lancé, où se trouvent les chaussures ?

Vanessa a appuyé sur le bouton du second étage.

— Tu fais toujours ça.

— Je fais quoi ? ai-je demandé en admirant mon reflet dans la paroi de l'ascenseur.

— Tu ne vois pas ce qui est important. Nous sommes ici pour une robe, pas pour des chaussures. Exactement comme tu continues de courir après Douglas, un homme qui t'a traitée de façon atroce, tandis que tu ignores Jack, un homme qui te traite comme une princesse.

— Je ne plais pas à Jack.

Je n'étais pas parvenue à me convaincre moi-même.

— Souviens-toi, nous avons essayé une fois, en Caroline du sud, et il a freiné des quatre fers.

— Ce n'est pas ainsi que je vois les choses. En plus, c'était il y a combien de temps ?

— Nous travaillons sur toutes les affaires ensemble. Tu veux me faire virer ou quoi ?

— Pour que tu cesses de travailler douze heures par jour, week-ends compris? Quelle idée?

— Même si je lui plaisais..., il est en pleine convalescence sentimentale.

J'ai commencé à fouiller dans les robes accrochées sur les portants.

— ... il vient à peine de rompre ses fiançailles.

— Il y a six mois, a dit Vanessa, examinant elle aussi les portants.

— Il n'a jamais fixé de date...

J'ai tâté une robe fourreau jaune pâle à col châle.

— ... Regarde celle-ci.

Elle s'est appuyée des deux mains sur le portant et ma fixée.

— Je parlais de lui laisser une chance et toi, tu parles déjà fiançailles.

— Ecoute, Jack est Jack. Maintenant sois sympa et cherche une robe.

J'ai sorti du portant un ravissant modèle de satin noir que je n'avais, de toute évidence, pas les moyens de m'offrir. Vanessa a fait non de la tête.

— Moi je trouve celle-ci très sexy...

Elle a plaqué contre elle une courte robe rouge.

— ... Un mec qui parcourt quatre mille kilomètres pour se couvrir de ridicule. Tout ça pour une fille.

— Ce n'est pas exactement ce qui se passe.

Je lui ai désigné une robe noir et blanc toute simple. Elle a fait non de la tête.

— Qu'est-ce qui se passe alors ?

Elle a posé la robe rouge et a guetté ma réponse.

— Brooke ? m'a interpellée une vendeuse, à pic.

Sauvée par le gong. Ou dans ce cas, par la vendeuse.

— C'est toi Brooke? Brooke Miller?

J'ai poliment répondu d'un sourire. Je n'avais aucune idée de l'identité de cette femme qui connaissait mon nom.

— Brooke, c'est bien toi ! Mon Dieu, c'est super de te rencontrer! S'est-elle écriée en sautant à mon cou.

J'ai jeté à Vanessa un regard égaré.

— Comment vas-tu?

— Très bien. Merci, ai-je répondu. Et *toi* ?

— Tu ne te souviens pas de moi, n'est-ce pas ?

— Mais si, ai-je protesté un peu trop vite.

La vendeuse s'est tournée vers Vanessa.

— Peut-on s'attendre à ce que la capitaine de la troupe de majorettes, l'éditrice de l'album de fin d'année, et caetera, se rappelle une pauvre fille comme moi ? En terminale, elle a été élue...

— Mais bien sûr! Le lycée de South Bay! C'est ça!

N'importe quoi pour qu'elle cesse de détailler mon glorieux passé.

— Tu as été majorette? a demandé Vanessa.

— Co-capitaine. Quant à l'album de fin d'année, je n'ai fait qu'un peu de mise en page.

— C'était quoi les *et caetera* ?

Tout cela l'amusait beaucoup.

— Voyons voir, a réfléchi la vendeuse, élue reine de la rentrée en première.

— Depuis je ne fais que descendre la pente..., ai-je déclaré, à l'intention de personne en particulier.

— Pendant les quatre années de lycée, nous avons suivi le même cours d'espagnol, a-t-elle expliqué à Vanessa. Tu n'as pas changé du tout ! Toujours les mêmes longs cheveux...

— Oui bien sûr! Espagnol!

Je savais que j'étais maintenant censée prouver que je l'avais reconnue, mais je n'avais toujours pas la moindre idée de qui elle était.

— Nina Mitchell ? a-t-elle dit, sur un ton plus interrogatif qu'affirmatif.

— Mais oui, bien sûr! me suis-je écriée. Nina!

Je me disais que si je répétais son nom avec assez d'enthousiasme, elle croirait que je l'avais reconnue, alors que je continuais de chercher à assembler les pièces du puzzle.

— Et évidemment, a-t-elle expliqué à Vanessa, elle est sortie durant des siècles avec le mec le plus séduisant du lycée!

— Intéressant! Bravo Brooke!

— Il n'avait rien de spécial, je t'assure.

J'ai regretté mes paroles à l'instant où elles ont franchi mes lèvres. Un millier de souvenirs, datant des années de collège et de lycée, ont surgi dans mon esprit. Comment avais-je pu dire ça de Danny? Je parlais à « Nina-Pinta-Santa-Maria », du nom des trois caravelles de Christophe Colomb — à la fille qui avait été complètement, follement, totalement amoureuse de lui depuis la minute où nous nous étions tous rencontrés, à l'âge de quatorze ans. Nina-Pinta-Santa-Maria : un surnom méchant, imaginé par Danny lui-même, qui faisait allusion à sa silhouette plutôt imposante. (Que dire ? Ce n'était pas le plus fin des garçons...) Quand j'y repensais, Nina n'était même pas si grosse que ça à l'époque. Elle n'était simplement pas aussi menue que le reste d'entre nous.

Les bagues dentaires avaient disparu, le tour de taille s'était affiné, le teint était éclairci et les cheveux décolorés en blond. Mais je savais qu'à l'intérieur d'elle-même, elle restait Nina-Pinta-Santa-Maria. Je le savais parce que moi, à l'intérieur, j'étais toujours la même fille qu'au lycée.

Je me suis souvenue que j'avais pitié d'elle. Elle avait toujours l'air si triste. Comme une gamine le nez collé à la vitrine du magasin de bonbons — qui reste dehors à regarder l'intérieur. En première, lors de la fête de la rentrée, Danny et moi avons été couronnés roi et reine. Je vivais les meilleurs moments de ma vie, tandis que Nina restait assise à une table dans un coin, toute seule. En la voyant ainsi, j'avais voulu lui faire plaisir et j'avais persuadé Danny, pourtant très réticent, de l'inviter à danser. J'avais cru faire une bonne action. Elle avait eu l'air tellement heureuse quand il s'était avancé vers elle. En hochant frénétiquement la tête pour répondre oui, son visage s'était éclairé de joie. Quand ils étaient entrés sur la piste de danse, tous les yeux s'étaient tournés vers eux et il l'avait attirée contre lui pour un slow. Au milieu de *Careless Whisper* Danny s'était penché vers elle. Tout en murmurant à son oreille pour distraire son attention, il avait relevé sa jupe, révélant à tous les lycéens réunis sa gigantesque culotte rose de grand-mère et son collant gainant. Un éclat de rire collectif avait jailli dans le gymnase. Il avait fallu un moment à Nina pour comprendre ce qui se passait. Elle avait rabattu sa jupe, tandis que je traversais le gymnase en courant, arrivant juste à temps pour m'entendre me dire, refoulant ses larmes : « Tu as gâché ma vie ! »

Heureusement, les pouvoirs paranormaux n'existent que dans les romans. Enfin, je crois.

Après cette histoire, sa mère était tellement furieuse qu'elle avait appelé la mienne. J'avais été privée de sorties pendant un mois. Alors que je n'y étais pour rien. Enfin, pas vraiment. Ma mère avait décrété : « Soit tu es irresponsable, soit tu es assez stupide pour sortir avec un garçon irresponsable. Dans les deux cas, tu devrais avoir honte de toi-même, et dans les deux cas, tu es privée de sorties. »

Déjà à l'époque, j'avais un goût très sûr en ce qui concernait les garçons.

— Durant les quatre années de lycée, j'étais vraiment amoureuse, enfin, follement amoureuse de Danny, a-t-elle avoué.

Dans l'album de fin d'année, Danny avait écrit que son but était de « quitter Long Island ou de mourir en essayant ». Ironie du sort, aujourd'hui, il vivait à Long Island avec sa femme et leurs quatre enfants. Et sa femme était très, très grosse. Alors que Nina était très, très menue. Devais-je le lui dire ?

— Je suis désolée. Il... il était un peu spécial. Vraiment spécial. Il t'aimait beaucoup, je m'en souviens.

— C'est ça, Brooke. J'aurais aimé que ce soit vrai. Mais j'étais une vraie catastrophe à l'époque. Enfin, c'est si bon de te revoir! En parlant de types séduisants, j'ai entendu dire que tu étais sortie avec Ted Bennington à l'école de droit ?

— Effectivement, oui.

— Il était spécial, lui aussi ?

J'ai ri en tournicotant une boucle de mes cheveux.

— Eh bien, c'est à cause de lui que nous sommes là ce week-end. Nous sommes venues assister à son mariage.

— Mon Dieu! S'est-elle exclamée, comme si le temps s'était arrêté. Vous assistez au mariage ? Je tuerais pour assister à ce mariage! Ça va être l'événement de l'année.

— Il n'y a pas de quoi en faire toute une histoire.

— Pas de quoi en faire une histoire ?

Elle s'est tournée vers Vanessa.

— Sais-tu s'il existe pour ta copine Brooke quelque chose qui vaille la peine qu'on en fasse une histoire? Tout Hollywood sera présent ! Le gratin ! Et Ava est, je ne sais pas moi, la plus belle créature de la planète. Elle est venue ici un jour, et c'est moi qui l'ai habillée. Elle est... la plus sympa des filles de la terre !

— C'est ce que j'ai entendu dire...

— Et elle est issue d'une famille royale ! Tu trouves ça assez spécial ?

— Tu ne vas pas le croire, Nina, mais nous sommes ici pour trouver une robe pour le mariage.

— Mais le mariage a lieu ce soir !

— N'insistez pas trop sur le sujet, a lancé Vanessa. Nous avons eu droit à l'épisode bagages perdus à l'aéroport et...

— N'en dites pas plus ! a coupé Nina. J'ai un million de robes en stock.

— Et nous, nous disposons d'environ une heure.

— Je reviens tout de suite.

Et Nina s'est précipitée pour me trouver une robe.

— Tu as un sacré fan-club, m'a soufflé Vanessa. Elle était comment à l'époque?

— Nous l'appelions Nina-Pinta-Santa-Maria.

— C'était censé signifier quoi ?

J'ai jeté un coup d'oeil par-dessus mon épaule afin de m'assurer qu'elle ne revenait pas.

— Qu'elle était large comme trois navires.

— Ça n'a aucun sens.

— Nous avions quatorze ans.

Jack est apparu avec un plateau chargé de cafés.

— J'ai pensé qu'un peu de café vous ferait plaisir. Pendant notre expédition shopping, il était parti faire une petite visite touristique de la ville. Un plan intitulé « Villas des stars » dépassait de sous son bras gauche.

— Tu es un amour! me suis-je exclamée.

Parce que j'avais de toute évidence besoin d'un café fort. Mais cela n'a pas empêché Vanessa de me décocher un regard entendu. Avec un sourcil haussé. Un regard signifiant « Jack est Jack, disais-tu ? »

— Platoniquement parlant, ai-je très vite ajouté.

Voilà qui devrait éclaircir le sujet une bonne fois pour toutes.

— Super, a dit Vanessa en riant de la tête que je faisais. Merci, chéri. Ne dis pas aux grands chefs que j'en ai bu. Ce n'est pas du Grains de santé.

— S'il te plaît, dis aux grands chefs que j'en ai bu, ai-je dit à Jack. Peut-être qu'on me retirerait de l'affaire.

— Possible. Il y a une chaise quelque part ?

Nous lui avons désigné les chaises, plus loin, près des cabines d'essayage. Il a croisé Nina qui revenait avec une robe.

— C'est la seule que tu auras besoin d'essayer, je te le promets. Brooke, c'est ton ami ?

— Jack ? Non ! Seigneur, non ! Enfin si, c'est un ami, bien sûr, il signifie beaucoup pour moi, mais non, nous ne sortons pas ensemble.

Je me suis empressée d'essayer la robe avant que les choses ne se compliquent avec Nina.

En sortant de la cabine, j'ai entendu Nina qui s'adressait à Jack.

D'une voix profonde et voluptueuse—qu'elle n'avait pas utilisée avec Vanessa et moi —, elle lui a demandé :

— Je peux vous aider ?

L'aider? Est-ce qu'il ressemblait à un homme qui s'habillait au rayon Femmes ?

— Non. Je me suis simplement assis pour attendre Brooke.

— Vous voulez que j'essaie un modèle, pour que vous vous fassiez une idée ?

L'aider, hein ?

— Hum, non, merci.

— Très bien.

J'ai enfilé la robe que Nina avait choisie pour moi. Un nuage d'organza rose pâle, semé

de délicats ruchés, avec des bretelles toutes fines et une traîne flottant à ma suite sur le sol.

Je me suis regardée et je suis immédiatement tombée amoureuse. De la robe, pas de mon reflet. La perfection. Elle avait vraiment bien choisi. Voilà le genre de détails qui prouvent que nous sommes tous devenus adultes, laissant le passé derrière nous. Nina était devenue adulte, mince et jolie. Et avait développé un œil incroyablement sûr pour les vêtements. Nous sommes maintenant tous amis. Je suis sortie de la cabine le sourire aux lèvres, imitant de mon mieux Audrey Hepburn.

— Alors? De quoi ai-je l'air?

— Superbe, chérie, a répondu Jack avec un accent écossais.

J'ai souri.

— On la prend, a dit Vanessa à Nina.

16.

Nous sommes rentrés à l'hôtel juste à temps pour trouver un ex-travesti très énervé, qui nous attendait à la réception. Sans le voir, on devinait qu'il était là. Sa seule présence emplissait le hall. Etalé sur un canapé, ses longues jambes croisées occupant un espace fou, il avait posé à côté de lui son énorme sac contenant les produits de beauté et de coiffure.

Il avait de l'allure. En tant qu'homme, je veux dire. La dernière fois que j'avais vu Damian, c'était à New York. Il était travesti en femme et chantait. Ne riez pas. Il avait incarné une Diana criante de vérité, et sa Barbra n'était pas mal non plus. Les traits de son visage recelaient quelque chose de très féminin. Avec une coiffure et un maquillage adéquats, vous auriez juré qu'il était dépourvu de pomme d'Adam.

Damian avait maintenant les cheveux courts, et portait un étroit pantalon noir, assorti d'une chemise noire moulant à la perfection sa mince silhouette d'un mètre quatre-vingt-treize. La chemise déboutonnée jusqu'au milieu du torse (imberbe, évidemment) et une ceinture Louis Vuitton piquetée de petits *LV* parachevaient le look. Il ressemblait à un acteur dans une pub pour un produit de luxe.

— Nous sommes en retard, a dit Vanessa. Damian a l'air en colère.

— Pas du tout. Nous sommes à l'heure.

— Rectification, est intervenu Jack. Nous aurions été à l'heure si nous n'avions pas pris le temps d'acheter des chaussures.

— On a toujours le temps pour des chaussures.

Mais que racontait Jack? Même si nous étions en retard pour le mariage de mon ex, de tels blasphèmes étaient inacceptables.

- Des chaussures avec lesquelles tu n'arrives pas à marcher, a insisté Jack.
- Qu'est-ce que ça vient faire là-dedans ? a demandé Vanessa.
- Je ne sais pas. Marcher, chaussures... Tu ne vois pas le rapport?
- Comme tu es naïf, ai-je dit.

A notre approche, Damian s'est lentement redressé du canapé et nous a fixés d'un air désapprobateur. Il s'est vraiment dressé. Il ne s'est pas levé, mis debout ou je ne sais quoi de ce genre. Non, Damian s'est délibérément dressé, tel Moïse ordonnant à la mer rouge de s'ouvrir.

- Courir comme ça, ce n'est pas très séduisant, a-t-il lancé.
- Dam, tu te souviens de Brooke et de Jack, a dit Vanessa, encore essoufflée de notre course folle depuis le taxi. Et j'espère pour toi que tu ne parlais pas de moi.

— Ravi de vous voir, les filles...

Il nous a examinées de haut en bas.

— ... Nous n'avons pas beaucoup de temps.

Et il s'est dirigé vers les ascenseurs. Sa taille donnait l'illusion qu'il bougeait au ralenti, glissant le long du couloir, tandis que nous le suivions péniblement.

Jack s'est agrippé à mon bras.

— Il a dit : « Ravi de vous voir, *les filles?* »

Je suis montée dans l'ascenseur en riant.

— On coupe tes cheveux aujourd'hui, Brooke ? a demandé Damian.

J'ai posé mes mains sur ma tête d'un un geste instinctif, comme une mère poule protégeant ses poussins.

— Non, je ne veux pas qu'on coupe mes cheveux.

— Damian..., a dit Vanessa avec un soupir.

— Brooke ne veut pas qu'on lui coupe les cheveux, a renchéri Jack, c'est son signe distinctif.

— Merci, Jack. Je les ai portés longs toute ma vie. En plus, Douglas adore mes cheveux.

J'ai cru entendre Jack murmurer : « Alors, coupez- moi tout ça » juste au moment où l'ascenseur s'arrêtait à notre étage.

Dès son entrée dans la suite, Damian est passé aux choses sérieuses.

— Commençons par le début. Enfilez les robes que vous porterez ce soir et montrez-moi de quoi vous êtes capables. J ai besoin de vous voir en tenue pour créer le concept de coiffure et de maquillage.

Il agitait les bras comme un illusionniste et a fait une pause théâtrale avant de

prononcer le mot « concept » — comme s'il attendait qu'un projecteur s'allume — en détachant exagérément chaque syllabe.

Je me suis précipitée dans ma chambre, tout excitée, quand le portable de Jack a sonné.

— Allô ? a-t-il répondu. Oh, bonjour... Non, je ne suis pas disponible aujourd'hui pour travailler sur cette affaire... Michael peut-être ?... Eh bien, je viendrais bien aujourd'hui, mais j'assiste à un mariage à Los Angeles... Oui, je sais que nous avons une antenne à Los Angeles... Oui, je comprends...

Il nous a fait signe de lui passer notre exemplaire de *USA Today* et s'est mis à en arracher les pages, approchant son portable du journal qu'il mettait en pièce.

— Ronnie, je t'entends de plus en plus mal... Je crois que je te perds... Oh, Michael peut s'en charger ? Super! Allô? Allô?

Sur ces mots, il a raccroché brutalement.

— Ah, la technologie ! Elle nous facilite infiniment la vie.

— C'est pourquoi j'adore être avocate, a dit Vanessa. De quelle affaire s'agissait-il ?

— Grains de santé. Je vais nous faire monter des en-cas de chez leur concurrent. Quelqu'un veut quelque chose ?

— Non merci, a répliqué Vanessa. Certains d'entre nous sont de loyaux employés.

— Tu a bu un café de chez ce concurrent il y a moins d'une heure.

— Personne n'a dit qu'il était facile d'être une loyale employée.

En sortant la robe de sa housse, j'ai retrouvé mes sensations de gamine déballant un jouet tout neuf. J'ai ouvert la housse de chez Barneys avec autant de précaution qu'une enfant ouvrant un cadeau de Noël (encore que, étant juive, je n'aie jamais vraiment fait cette expérience, mais je pouvais parfaitement me l'imaginer.) J'ai admiré la robe un moment. Aussi belle que la première fois où mes yeux se sont posés dessus dans le magasin. Je me suis glissée dedans et j'ai remonté la fermeture Eclair, émerveillée. J'ai exécuté une pirouette, puis je suis passée aux chaussures.

J'ai sorti les chaussures neuves de leur boîte pour les admirer avant de glisser mes pieds dedans. La vendeuse avait appelé la couleur *blush* et le modèle *beauty*. J'avais choisi des escarpins à talons de neuf centimètres, à bouts ouverts, ornés d'un énorme strass juste au-dessus de l'orteil. A eux seuls, ils constituaient une tenue de soirée.

J'étais sexy. Sensationnelle, élégante et raffinée. C'était le plus beau jour de ma vie. Je suis sortie de la chambre en me préparant à une pluie de compliments.

— Très drôle, ma fille ! a lancé Damian en m'accordant à peine un regard.

Pas la réaction que j attendais.

— Qu'est-ce qu'il y a de drôle ?

Damian s'était approché de la baie vitrée pour admirer la vue.

Je me suis alors adressée à Vanessa, manquant me prendre les pieds dans la traîne en pivotant.

— Qu'y a-t-il de drôle?

— Rien, ma grande. Mon cousin ici présent est juste un de ces snobs de Hollywood. Tu vois, c'est pour ça que je déteste Los Angeles.

— Ne dis pas « rien », ma fille, a lancé Damien.

— Pour l'amour du ciel ! Qu'est-ce qui est DROLE?

— Cette robe. Cette robe est drôle. C'est une copie de la robe portée par Ava à la remise des Golden Globe, l'année dernière.

— Cette robe a coûté plus cher que le loyer d'une personne normale, a fait remarquer Vanessa. Comment pourrait-elle être une copie ?

— Mon Dieu! ai-je soufflé.

Ma respiration s'était soudain accélérée.

— Et ce n'est même pas une bonne copie, a ajouté Damian.

— Dans ce cas, a dit Vanessa, peut-être que personne ne remarquera qu'il s'agit d'une copie.

— Oh, mon Dieu ! ai-je répété, agrippant mon ventre pour vérifier que je respirais encore.

— Ce n'est pas grave, a déclaré Vanessa d'un ton ferme. Brooke, tu vas porter ma robe et je porterai celle-ci.

— Pas possible avec ce fessier, a lancé Damian.

— Non, mais à qui crois-tu parler ? s'est rebiffée Vanessa.

— Je parlais d'elle, a dit Damian en me désignant.

— Oh, a dit Vanessa.

Oh mon Dieu !

Je me suis affalée sur le canapé, la tête entre les genoux, comme l'hôtesse vous conseille de le faire en avion en cas de crash.

C'était exactement comme dans le film *Rebecca*. Quand la vieille et méchante domestique conseille à la nouvelle épouse de s'habiller comme l'épouse défunte, pour assister à un bal où se rendent tous les amis de la première femme décédée. Tout le monde fixe la nouvelle épouse, estomaqué. Nina incarne la vieille et méchante domestique, Ava est la première épouse décédée et moi la nouvelle Mme Winter. Ou de Winter. Quel que soit le nom de cette femme.

Peut-être que si je m'étais rappelé le nom de Nina cet après-midi, cela ne serait pas arrivé ! Je ne suis vraiment pas une fille bien. Pas bien du tout, du tout...

— Tout le monde se tait ! a lancé Jack à l'autre bout de la pièce, prenant la situation en main.

Je l'avais déjà vu se comporter ainsi avec des adversaires coriaces, des témoins rétifs et des associés difficiles. Jack plaisantait beaucoup, mais quand il ne plaisantait plus, d'ordinaire, les gens l'écoutaient. Dans la pièce régnait désormais un silence religieux.

Nous nous sommes assis, attendant ce que Jack avait à dire.

— Damian, n'as-tu pas apporté des robes avec toi ? J'ai entendu Vanessa te demander d'apporter une ou deux robes supplémentaires au cas où nous reviendrions bredouilles de notre shopping.

— J'ai apporté une robe.

— Ça ira, a dit Vanessa. C'est une robe superbe.

— Nous ne l'avons pas encore vue, ai-je fait remarquer en levant la tête de mes genoux.

— C'est vrai. Montre-nous la robe.

— Euh, quelle est la taille de notre petite Ava ici présente ?

— Ne sois pas méchant avec elle. Elle traverse une crise très pénible... ma fille !

— Ne dis pas *ma fille* si tu ne sais pas le dire. Ça ne s'improvise pas.

— Voyons voir, ai-je réfléchi tout haut. D'habitude, je m'habille en quarante-deux, mais j'ai peu mangé ces dernières semaines, et avec la rupture, le stress, la peur de ne trouver personne pour m'accompagner au mariage... Je suppose que je fais un quarante maintenant.

— Ma fille, tu es à Los Angeles. J'ai un trente-huit.

— On le prend, a dit Vanessa.

Damian a pris son sac à malices et en a sorti une robe qu'il a — très délicatement — soulevée, comme s'il s'agissait d'un œuf de Fabergé.

Il s'agissait d'un modèle vintage de chez Halston.

Je n'en avais jamais vu auparavant. Une robe superbe. Le symbole même de ce qu'est, a été et sera toujours le glamour. Des kilomètres de tissu noir, léger comme un murmure, coupé à la perfection, évoquant une œuvre d'art davantage qu'une robe. Il a déposé la robe entre mes mains et j'ai rebroussé chemin vers la salle de bains, maniant moi aussi la robe avec délicatesse, comme s'il s'agissait d'un nouveau-né. En l'accrochant au dos de la porte, j'ai admirée la parfaite confection de ce modèle, indémodable au point d'être toujours actuel.

C'était une robe droite, tombant jusqu'au sol, fendue depuis la lisière du tissu en bas, jusqu'à l'endroit où était censé se situer le haut de mes cuisses (Et Vanessa qui croyait que personne ne verrait mon décolleté maillot fraîchement épilé à la cire). Une fente assortie ouvrait le haut de la robe. Je ne savais pas trop laquelle des deux me rendait le plus nerveuse. Au milieu, le tissu se réunissait en un nœud élégant — sa vue seule suffisait à me faire rentrer l'estomac.

Je l'ai enfilée. Enfin, j'ai essayé de l'enfiler. J'ai comprimé mes rondeurs au maximum, avant de sortir affronter le jugement sans pitié de Damian. Je débordais par tous les interstices de la robe. J'ai plaqué mes mains sur mes seins qui s'échappaient (mais pas de façon sexy). Damian m'a fait signe de les retirer. J'ai refusé d'un vigoureux signe de tête.

Ce petit pas de deux a duré un moment, jusqu'à ce que je cède, à regrets.

— Je ne peux pas porter ça.

— Objection, a lancé Jack, se retournant à l'autre bout de la pièce. Tu vas porter cette robe.

— Ne crains rien. Un tout petit bout de ceci et tu seras parée, a renchéri Damian.

Il brandissait un rouleau ressemblant vaguement à un rouleau de scotch.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? a demandé Vanessa.

— Tu ne vas quand même pas coller ça sur moi !

Je n'étais pas certaine à cent pour cent de ce dont il s'agissait. Mais une chose était sûre, on n'en trouverait jamais nulle trace près des parties les plus intimes de mon corps.

— C'est du scotch double-face, a répondu Damian, avec autant de naturel que s'il avait déclaré « une épingle à nourrice » ou tout autre article n'impliquant pas un matériau adhésif censé être collé sur les zones les plus sensibles de mon corps.

— Tu ne vas pas coller ça sur moi, ai-je répété, juste au cas où il n'aurait pas compris la première fois.

— Ne sois pas ridicule. Toutes les actrices le font.

— Tu trouves que je ressemble à une actrice ?

— Non. Tu ne ressembles pas à une actrice.

Comme si l'insulte n'était pas suffisante, il a glissé ses mains sous la robe pour en déplacer le contenu. Il était à deux doigts de toucher des endroits où Douglas n'est même pas autorisé à s'aventurer.

— Hé!

— Je t'en prie, ne sois pas si coincée, Brooke. Et toi, Jack ferme la bouche, ta mâchoire traîne sur le sol. Et tourne la tête.

— Je préfère continuer de regarder, juste au cas où il y ait un problème avec le scotch. Par exemple, s'il se décolle ou un truc de ce genre.

— Pas de danger, a lancé Damian.

Je suppose qu'on ne peut pas reprocher à un mec de tenter le coup.

— Bon, a repris Damian, avec le scotch, voilà à quoi ça va ressembler.

Même moi, j'ai été surprise. J'étais superbe. Enfin, si je peux me permettre de parler ainsi de moi-même. Ce que je me permets! Peut-être que je fais vraiment du trente-huit!

— Voilà, ça te donne une idée de ce à quoi tu vas ressembler quand je t'aurai scotchée dans la robe, a-t-il expliqué. Tous tes bourrelets sont éliminés.

Bourrelets ? Ce mec a dit « bourrelets » ? peut-être que je ne fais pas du trente-huit après tout.

— Dam ! s'est écriée Vanessa. Sois sympa avec elle. Elle est au bord de la crise de nerfs.

— Crise de nerfs, moi ? ai-je dit, tentant de rester aussi cool qu'il est possible de l'être avec les mains d'un ex-travesti gay sous sa robe.

— Ma fille, a-t-il rétorqué, je m'apprête à scotcher ta copine dans un modèle vintage de chez Halston. Je suis sympa.

— Argument accepté, ai-je dit.

Je jugeais préférable de ne pas contrarier l'homme qui pour l'instant avait mes seins en main, et qui tout à l'heure les scotcherait dans une robe.

— D'ailleurs...

Damian avait sorti ses mains de ma robe et la lissait maintenant sur moi.

— ... Je savais que si moi, je pouvais entrer dans cette robe, elle aussi.

— Il entre dans cette robe ? ai-je articulé silencieusement à l'intention de Vanessa.

Elle a haussé les épaules.

— Et maintenant, a-t-il demandé, qui est prête à se transformer en somptueuse créature ?

Vanessa et moi avons toutes deux levé la main.

Damian a raidi mes longs cheveux au séchoir, puis les a enroulés autour d'énormes rouleaux de la taille de melons, pour leur donner du corps et un peu de flou. Il a dit avoir choisi pour moi un style Rita Hayworth. Pour Vanessa, il penchait pour le genre Jackie Onassis. Il lui a posé des extensions et relevé ses boucles en une élégante torsade défiant la gravité. Il a même passé un peu de gel dans les cheveux hirsutes de Jack, lui donnant un look négligemment sophistiqué ravageur.

Puis il a fouillé dans son sac et est passé au maquillage. J'aurais dû suivre les opérations, mais je me suis contentée de m'asseoir et me laisser chouchouter. Il a commencé par vaporiser au pistolet fond de teint et blush sur mon visage. Oui, vaporiser au pistolet, le dernier cri dans l'univers du maquillage. Toutes les actrices le font (non, je ne suis pas retombée dans le piège et n'ai pas redemandé à Damian si je ressemblais à une actrice). Une sensation de vent frais a soufflé sur mon visage, m'aidant à me détendre pour le grand soir.

Pour les yeux, Damian a choisi pour moi un maquillage très Marilyn Monroe, faisant contraster une ombre à paupières blanche avec un eye-liner liquide noir. Pour Vanessa, il a opté pour un regard d'un vert forêt charbonneux qui faisait ressortir les éclats de couleur de ses yeux. Damian nous a posé des faux-cils — amoureuxment appliqués un à un — qui, sincèrement, auraient suffi à nous habiller. Je me suis furtivement inquiétée de la façon dont nous allions ôter la colle de nos paupières après le mariage, puis j'ai choisi de me concentrer sur la sensation d'être une déesse. Plantée devant le miroir, je me suis entraînée à cligner des yeux, m'imaginant préférer des répliques aussi irrésistibles que celles de Lauren Bacall à Bogart, du genre : « Vous savez sifflez, n'est-ce pas ? Il suffit de pincer les lèvres et souffler. »

Damian nous a dotée chacune d'un rouge à lèvres et de son gloss assorti, accessoire à conserver durant le mariage — un rouge à lèvres beige pâle avec un gloss transparent pour

moi, et un rose pastel avec un gloss rose pâle légèrement pailleté pour Vanessa.

L'oeuvre de Damian terminée, Vanessa et moi étions divines, yeux et lèvres maquillés avec une exquise douceur, afin de paraître à la fois sexy et innocentes.

Ensuite, bien sûr, il a fallu de nouveau recourir au scotch double-face. Dont les résultats commençaient à m'enthousiasmer.

Pomponnées, rayonnantes, au firmament, nous étions parées pour Hollywood.

17.

En montant les marches menant au Viceroy pour assister au mariage de mon ex, j'avais la sensation que rien ne pouvait aller de travers. Vous savez, ce sentiment que vous éprouvez quand chaque chose semble exactement à sa place ? Quand la conjonction astrale est parfaite ? C'est exactement ce que je ressentais. Je portais une robe vintage de chez Halston incroyablement sexy (deux tailles trop petite mais bon...), des escarpins à talons aiguilles flambant neufs (je parvenais presque à marcher avec) et j'étais escortée de mes deux meilleurs amis. Rien ne pouvait m'arriver.

Normalement. Mais mes pieds m'ont trahie. Ou plutôt mes talons aiguilles tout neufs hauts de neuf centimètres m'ont trahie, car dans ma hâte d'être à l'heure, j'ai trébuché sur les marches.

— Ça va, ai-je dit à Jack, qui m'avait secourue.

Toujours le parfait gentleman. Quand il m'a aidée à me redresser, je me suis tournée vers Vanessa et Jack.

— Je veux vous remercier, tous les deux, de vous être traînés jusqu'à Los Angeles, presque à la dernière minute.

— Tu sais que nous ferions n'importe quoi pour toi, a dit Vanessa. En plus, j'étais invitée, donc je serais venue de toute façon.

— C'est vrai. Alors surtout toi, Jack. Ta présence signifie vraiment beaucoup pour moi. Ainsi que ta complicité dans la fraude que nous allons perpétrer envers la communauté écossaise.

— Je ferais n'importe quoi pour toi, a-t-il dit en effleurant ma joue. Tu le sais.

Je le savais.

— O.K., alors essaie de ne pas oublier ton accent écossais. Ne ressors pas l'accent anglais, ni l'irlandais. Concentre-toi.

— Compris, a-t-il dit.

Avec un parfait accent écossais.

— Et ne laisse pas resurgir cet horrible accent australien. Parce que a) je te tue et b) tu ne le réussis pas très bien.

- Bien, a-t-il répondu, toujours dans son personnage, avec l'accent adéquat.
- Et dis plein de trucs écossais, comme je te l'ai appris.
- Putain!

J'ai souri, avec une fierté toute maternelle. J'ai failli dire : « Essaie de ressembler davantage à Douglas », mais je savais que cela le vexerait. J'ai préféré dire :

- Essaie d'être plus séduisant.

Vanessa en est restée bouche bée. Peut-être aurais-je dû m'en tenir au truc sur Douglas.

- Putain, Brooke ! a lancé Jack.
- Pardon. Je suis un peu nerveuse. Je voulais dire...
- Peut-être que ça va te calmer.

Il a sorti quelque chose de la poche intérieure de sa veste.

La fausse bague de fiançailles — je ne m'étais même pas rendu compte que je l'avais oubliée.

- Merci, ai-je dit en embrassant Jack sur la joue.

Nous avons gravi les dernières marches de ce fabuleux hôtel de Los Angeles. J'éprouvais la sensation d'être une star de cinéma. Peut-être parce que mon ex, Ted, était agent à Hollywood, et que la plupart de ses invités étaient des stars de cinéma. Mais je m'égare.

Sobrement décoré dans les tons blanc et beige, le bâtiment évoquait davantage un spa qu'un hôtel. Dès l'entrée, de superbes étoffes s'offraient à la vue et une musique apaisante vous enveloppait. J'ai même détecté un subtil arôme de vanille mélangé à des épices — le familier mêlé à l'exotique. Mais nous étions à L.A., inutile de résister. L'hôtel était d'une rare élégance, tout comme les invités. Chaque détail était d'un chic désespérant. Même les uniformes des chasseurs étaient glamour. Je me suis demandé à quoi ressemblaient les chambres.

Un bassin raffiné trônait au centre de l'entrée. Le doux bruit de l'eau coulant dans la petite fontaine produisait l'effet escompté — la paix et la sérénité m'ont envahie. Des pierres noires entouraient le bassin et en tapissaient l'intérieur, créant un contraste saisissant avec le blanc immaculé qui régnait par ailleurs. Le bureau de la réception se nichait dans un coin, tandis que de moelleux divans et de charmantes tables basses qui vous invitaient à prendre un verre occupaient le centre du hall.

Le lieu était magnifique, mes amis et moi étions magnifiques, et l'espace d'un instant, j'ai éprouvé la sensation que le monde était magnifique.

Au milieu de la foule des stars et des aspirants stars, j'ai repéré une haute silhouette qui semblait le centre de l'attention. Le soleil de Los Angeles avait éclairci ses cheveux blond foncé, mais avant même qu'il ne se retourne, j'ai su à son attitude qu'il s'agissait de Ted. Le dos droit, les épaules au garde-à-vous trahissaient le diplômé des grandes écoles privées qu'il était. Les invités affluaient de toutes parts pour l'embrasser. Les gens

faisaient la queue et certains manœuvraient pour se placer.

— Peut-être devrions-nous attendre le vin d'honneur pour le voir, ai-je dit à Vanessa et Jack. Pour l'instant, il a l'air trop occupé.

— Bonne idée, a approuvé Vanessa.

Nous tentions de nous frayer un chemin hors de la salle, quand Ted s'est retourné et a croisé mon regard. L'espace d'une seconde, je n'ai pas reconnu son visage. Puis je me suis rappelé que nous ne nous étions pas revus depuis la remise de nos diplômes de droit. J'ai été frappée de tristesse. Il était donc possible de ne pas reconnaître quelqu'un avec qui on avait passé trois ans de sa vie. Quelqu'un avec qui on avait partagé son lit. Il m'a interpellée depuis l'œil du cyclone des invités.

— Brooke?

— Ted!

Je me suis avancée vers lui et il s'est dégagé pour nous accueillir.

— Brooke, je ne t'ai pas reconnue tout de suite, a-t-il avoué en me souhaitant la bienvenue d'un baiser.

— Moi non plus.

— Vanessa, tu n'as pas changé du tout. Toujours aussi superbe. Quand déménages-tu à L.A. que je fasse de toi une star ?

Elle a pouffé. Moi, tout ce qui m'est venu à l'esprit, c'est : pourquoi ne veut-il pas faire une star de *moi* ? Il faudra que j'éclaircisse la question plus tard.

— Ted, je voudrais te présenter mon fiancé, Douglas.

Ted a serré la main de Jack/Douglas en souriant de ses dents étincelantes. J'avais oublié combien il était séduisant.

— Ah Douglas. Ravi de te rencontrer enfin. J'ai beaucoup entendu parler de toi.

— Salut mon pote !

L'accent australien de Jack faisait faire un retour triomphal à *Crocodile Dundee*.

Vous le croyez ?

Ted m'a regardée, déconcerté. Je lui ai adressé un sourire signifiant : « Je sais que tu crois que mon fiancé est écossais, mais je t'assure qu'il existe une explication parfaitement logique au fait qu'il parle comme un Australien. »

Vous voyez de quel regard je parle.

Plantée là, la bouche grande ouverte, horrifiée que Jack ait vendu la mèche avant même que le jeu n'ait vraiment commencé, je me suis demandé pour la toute première fois si le jeu en valait vraiment la chandelle.

— Chhhhhhh ! Aghhhhh ! Ahmm...

Jack s'est lancé dans ses exercices d'acteur, émettant des bruits de gorge étranges. Tandis qu'il gargouillait, Ted a cherché du regard d'autres invités, plus normaux, à saluer.

— O.K...

Jack avait retrouvé son accent écossais.

— ... je plaisantais, mon pote. Notre petite Brooke t'a-t-elle expliqué que je suis à moitié australien ? C'est un sacré plaisir de te rencontrer.

Il a serré la main de Ted avec énergie. J'ai souri. Je n'étais pas encore remise que Jack a lancé :

— Putain!

J'ai cherché du regard un précipice dans lequel me jeter.

— Félicitations, a repris Jack, son accent écossais maintenant sous contrôle, j'ai beaucoup entendu parler de toi.

— Et moi de toi.

Une serveuse approchait avec un plateau de flûtes de Champagne et chacun s'est empressé de saisir un verre.

— Ravi que tu aies pu venir.

— J'espère qu'il y a du *haggis* ici, a dit Jack. J'aimerais vraiment en manger.

— Peut-être au moment des cocktails, chéri, ai-je dit en avalant mon Champagne d'une seule gorgée.

— Ted, mon chéri...

A quelques pas de nous, se tenait la mère de Ted.

— ... Pourrais-tu s'il te plaît venir saluer les Henderson ?

Elle regardait droit à travers moi. Comme si elle ne voyait pas que je me trouvais debout devant elle, alors qu'il était évident que si. Ted a pris congé et j'ai entendu sa mère lui murmurer à l'oreille : « Qui a invité cette fille juive ? » Il est réconfortant de constater que certaines choses ne changeront jamais. Qui a dit qu'on ne pouvait jamais revivre son passé ?

— Ça s'est plutôt bien passé, a dit Jack en nous enlaçant, Vanessa et moi. Je ne sais pas si vous avez remarqué, mais à un moment, j'ai plus ou moins perdu l'accent.

— Non c'est vrai ? a dit Vanessa.

— Oui. Cette histoire me rend peut-être un peu nerveux. A un moment, j'ai parlé comme un Australien, mais je crois que personne ne l'a remarqué...

Il s'est tourné vers moi.

— ... Tu crois que Ted a remarqué ?

Ma mère ne cesse de me répéter qu'il faut prendre des précautions avec les hommes. Leurs ego fragiles nécessitent un soin constant. Je sais ce que ma mère aurait répondu

dans cette situation.

— Tu as parlé comme un supporter de rugby australien ! (Ce n'est pas ce que ma mère aurait dit.)

— Alors tu crois que Ted la remarqué ?

Que voulait-il savoir? Si Ted avait remarqué sa nervosité, ou son erreur d'accent ? Comme la réponse aux deux questions était oui, sans hésitation, je n'ai pas voulu enfoncer le clou. Vanessa m'a lancé un regard menaçant.

— Mais non, mon grand, ai-je dit en souriant.

Voilà ce qu'aurait dit ma mère. Vanessa m'a rendu mon sourire et a hoché la tête. (Les femmes mariées savent toujours quoi répondre dans ce genre de situation. Après la célébration du mariage, on doit leur remettre un guide sur le sujet.)

Après avoir piétiné une demi-heure en sirotant du Champagne (ou dans mon cas, en l'avalant cul sec), nous avons été introduits dans la grande salle de bal, transformée en un espace à la beauté irréelle. Impossible à l'œil non averti de deviner qu'une semaine auparavant, la même pièce avait abrité la convention annuelle de Donjons & Dragons. Jack le savait, parce que, à l'instar de mon père, il ressentait le besoin d'engager la conversation avec toute personne se tenant dans un rayon de trois mètres autour de lui. Le directeur de l'hôtel avait mentionné la convention quand Jack l'avait abordé d'un « Beau mariage jusqu'à maintenant, hein ? » (Il faut ajouter au crédit de Jack que mon père, lui, aurait ajouté : « Je me demande de combien cette petite sauterie les fait plonger ? »)

Les lys blancs et les roses innombrables, les bougies disposées partout où se posait le regard donnaient une sensation d'intimité, alors que la pièce était plus vaste qu'un bloc d'immeubles de Manhattan. Elle abritait plus de cinq cents invités, chacun occupant une des chaises parfaitement alignées le long de l'allée éclairée aux bougies. Les garçons d'honneur de Ted nous ont accompagnés jusqu'à nos places, en face d'un photographe renommé qui avait photographié toutes les célébrités imaginables, depuis Prince jusqu'au président Bush.

Le quartet à cordes a égrené ses premières notes et la procession nuptiale s'est mise en marche vers l'autel. Ted s'est avancé le premier, flanqué de ses parents. Un sourire démesuré aux lèvres, il ne cessait de s'arrêter afin de saluer des invités et leur serrer la main, à la façon du pape lui-même. Parvenu à la hauteur d'un important producteur d'Hollywood et de sa femme, âgée de vingt-quatre ans, il a marqué un bref temps d'arrêt. Je suis certaine de l'avoir vu conclure un contrat d'un serrement de mains. Étais-je la seule ? Où étais-je la seule à m'en étonner parce que c'était chose tout à fait normale lors d'un mariage hollywoodien ?

— S'il vient de conclure un contrat, j'espère au moins qu'il concerne la mariée, a dit Vanessa sans émoi, comme si le guide du savoir-vivre prévoyait le cas des contrats conclus lors de la marche vers l'autel le jour de son propre mariage.

Ensuite venaient les membres de la famille d'Ava, un par un, vêtus, du moins je le suppose, de leurs tenues royales traditionnelles. Nimbé d'un nuage de tissu rouge et or,

chacun descendait l'allée lentement, avec une expression pénétrée. Dès que l'un d'eux passait devant moi, je me jetais avec fébrilité sur mon programme, anxieuse de vérifier leur identité et leur position dans la hiérarchie royale.

Puis venaient les garçons et demoiselles d'honneur venus d'Hollywood. Chaque demoiselle d'honneur a paradé le long de l'allée dans sa robe de satin rouge et or, comme si elle arpentait un tapis rouge. Les garçons d'honneur, superbement vêtus de vestes de cérémonie blanches, posaient à l'intention des photographes. Vanessa m'a appris que les plus grands couturiers s'étaient battus pour dessiner les robes des demoiselles d'honneur. La rumeur courait que Karl Lagerfeld en était venu aux mains avec Ralph Lauren, mais je n'y crois pas une minute.

J'allais faire un commentaire vache soulignant que les Demoiselles d'honneur appartenant à la famille royale éclipsaient sans problème les éblouissantes demoiselles d'honneur actrices d'Hollywood, quand le quatuor a entamé une mélodie belle à pleurer. Tout le monde s'est levé et a tourné la tête vers Ava qui faisait son entrée au bras de son père, dans une délicate robe bustier mettant joliment en valeur sa menue silhouette.

J'ai tournicoté ma fausse bague de fiançailles autour de mon doigt, en me demandant si je marcherais jamais un jour vers l'autel.

- Cher bien-aimé, a commencé le prêtre.
- Pardon pour l'accent australien, a murmuré Jack en se penchant vers moi.
- Pas de problème, ai-je répondu sur le même ton.

J'étais trop occupée à me lamenter sur moi-même pour créer des problèmes à Jack.

— Mais je crois que j'ai bien rattrapé le coup, a-t-il repris, les yeux brillants comme ceux d'un petit garçon.

Je n'ai pas eu le cœur de le détromper.

- Il fait froid ici ou quoi ? a-t-il murmuré.
- Moi ça va, a répondu Vanessa.

— C'est parce que tu es jambes nues, lui ai-je expliqué, louchant sur ses jambes se couvrant de chair de poule.

Arrête de regarder les jambes de Jack! Arrête de regarder les jambes de Jack!

- Maintenant, tu comprends ce qu'endurent les filles, lui a murmuré Vanessa.
- Tu aurais dû mettre un collant sous ta jupe, ai-je ajouté.
- a) Il s'agit d'un kilt et b) ce n'est pas drôle.
- Si, a répliqué Vanessa.

Entraînée par le rire, elle parlait plus fort.

— a) C'était drôle et b) je me sens maintenant concernée en tant que femme. Si un homme, un seul, peut expérimenter ce que nous endurons l'espace d'une soirée, cela en vaut la peine.

Le couple assis devant nous s'est retourné. Nous avons tous trois regardé droit devant

nous, comme si nous n'avions pas ouvert la bouche.

— Tu devrais te méfier, ai-je murmuré à Jack. Gloria Steinem, assise là-bas, pourrait t'inscrire à une épilation du maillot.

Cette fois, je me suis laissé surprendre par la femme devant moi. Elle m'a gentiment fait signe de me taire. Mais sincèrement, pouvait-on attendre de moi que j'écoute tout ce bla-bla ? Le prêtre n'en finissait pas de détailler la vie d'Ava et ses accomplissements de martyre : Ava et les aveugles ; Ava et les sans-abri ; Ava et les enfants atteints d'un cancer. Une litanie sans fin. Pour résumer, Ava était une sainte et moi le diable. Bien sûr, il n'a pas dit ces mots exacts, mais c'était sous-jacent.

Vous connaissez cette spécialité cultivée par les religions? Vous culpabiliser? Un jour, j'ai demandé à une amie de me décrire une messe catholique. Elle m'a répondu qu'on pouvait la résumer d'une phrase type, sujet de tous les sermons : « Tu es mauvaise, essaie de t'améliorer. » Nous nous étions comprises parce que je lui avais expliqué que le rabbin nous gratifiait du même sermon. Ils doivent les trouver sur internet ou un truc comme ça. Du moins, je crois qu'il s'agit du même sermon, parce que, pour tout dire, je ne me rends à la synagogue que les jours les plus importants. Et je n'assiste même pas au service en entier.

Maintenant que j'y pense, les mormons, eux, ne fondent pas leur religion sur la culpabilité (j'imagine qu'avec toutes leurs épouses, ils n'ont pas le temps pour ce genre de truc). A seize ans, j'ai participé à un voyage organisé et passé une journée à Temple Square, à Salt Lake City, la capitale des mormons. Un missionnaire nommé Ted nous servait de guide. Il nous avait appris un tas de choses étonnantes concernant les mormons, comme le fait qu'ils avaient un prophète vivant. Vous le croyez ? Un vrai prophète, vivant, qui respire et tout. J'aurais cru que de nos jours, où règne le cynisme, personne ne vous prendrait au sérieux si vous déclariez être un prophète envoyé par Dieu. Eh bien, c'était faux. Comment décrochait-on ce job ? Et comment, concrètement, annonçait-t-on qu'on était le prophète vivant? Qui avait le culot de professer une opinion assez haute de lui-même, ou d'elle-même, pour être persuadé d'incarner un prophète? Maintenant que j'y réfléchis, la plupart de mes ex se prenaient pour Dieu. Leurs mères les prenaient pour Dieu aussi. Est-ce que ça compte?

Ted le missionnaire était à croquer—tout en blondeur et yeux bleus. J'étais tellement perdue dans sa contemplation que, quand il m'avait parlé de son amour pour Jésus-Christ et de son désir de le crier sur les toits, j'avais failli dire que j'irais le crier avec lui. J'espérais que mes cheveux bruns et mes yeux sombres ne me trahiraient pas. J'hésitais à lui apprendre que j'étais juive, de crainte qu'il ne se s'écrie : « Juive! Il y a une juive parmi nous et elle tente de me séduire ! » Mais non. Il avait conduit notre groupe à l'intérieur du centre d'information des visiteurs, où une immense statue de Jésus tenait lieu de décor central (quand je dis immense, je veux dire qu'à côté, la statue de David à Florence paraîtrait... petite). Ted s'était assis à mon côté, l'intensité lumineuse avait diminué et une présentation élaborée avait commencé. J'étais tellement excitée qu'il ait choisi de s'asseoir à côté de moi que j'avais à peine entendu Jésus parler, avec la voix des présidents américains de Disneyland. Quand les lumières se sont rallumées et que Ted s'est levé,

j'étais atrocement déçue. Il n'avait même pas essayé de me tenir la main, d'effleurer mon genou, ni aucun autre geste d'affection mormonesque complètement innocent. Il nous avait remerciés d'être venus, et enjoint de visiter les nombreuses expositions concernant la vie de Jésus que nous allions croiser sur notre chemin vers la sortie. Il avait pris soin de préciser que les toilettes se trouvaient entre la crucifixion et la résurrection.

— Ava, devenue actrice afin de surmonter sa profonde timidité, utilise maintenant la thérapie par l'art dramatique avec les enfants handicapés à l'hôpital du Mont Sinaï...

Ça suffit avec les qualités d'Ava! Je n'entends personne vanter les merveilleuses qualités de Ted. Peut-être parce que Ted ne ferait jamais rien sans compensation, financière ou autre. Mais jamais auparavant je n'avais autant entendu encenser quelqu'un à un mariage. Evidemment, jamais auparavant je n'avais assisté au mariage d'une femme frôlant ainsi la sainteté, mais tout de même. Moi par exemple, j'ai facturé plus de deux mille heures l'année dernière! Mais je doute sincèrement que le rabbin de mes parents en fasse état lors de mon mariage.

C'est pourquoi je préfère les mariages juifs. Vingt minutes. On entre, on sort. Et faites passer les saucisses de cocktail cachères !

— C'est pas vrai, ai-je pensé sans le dire.

Ou plutôt ai-je pensé sans vouloir le dire, mais l'ai dit quand même. Oups.

— En fait, c'est vrai, a murmuré Jack. Quand je l'ai vue à *Entertainment Tonight*, elle faisait visiter à Mary Hart ce refuge de sans-abri où elle...

— Tu es avocat dans un grand cabinet de Manhattan. Comment peux-tu être rentré chez toi tous les soirs à l'heure *d'Entertainment Tonight*?

— Je crois que la vraie question c'est : « Pourquoi regardes-tu *Entertainment Tonight* tous les soirs ? », a renchéri Vanessa.

— Qu'est-ce que vous avez contre *Entertainment Tonight*? J'ai été acteur, vous savez.

— Je vais m'exprimer différemment, a repris Vanessa. Tu es à un doigt de regarder la chaîne dédiée au public féminin.

Vanessa et moi avons pouffé de rire ensemble, tandis que le prêtre annonçait le moment d'embrasser la mariée.

Ted et Ava se sont embrassés et l'audience s'est levée pour les applaudir.

19

Le vin d'honneur était fabuleux. Maintenant, je comprends l'expression « au coude à coude. » Les plus grandes célébrités d'Hollywood emplissaient la salle, et moi, pauvre petite anonyme, j'étais au coude à coude avec elles. Au sens propre. Les frôlant avec élégance avant de lancer un « Bonjour! » affable. Ou plutôt les bousculant peu gracieusement avant de vérifier la position de mes seins et m'assurer qu'ils étaient toujours contenus dans ma robe. Mais vous voyez ce que je veux dire. Superbes actrices,

brillants metteurs en scène, riches producteurs, agents les plus connus et même quelques dieux du stade étaient venus assister au mariage de l'année. Et je doute sérieusement qu'ils aient été attirés par le bar à sushis. Même si c'est là que mon cavalier attitré squattait pour la soirée. J'étais certaine qu'il fallait davantage qu'un sushi au thon pour bouleverser la faune hollywoodienne.

En revanche, Vanessa et moi avions pris racine près du bar à caviar. Il était parfaitement situé, à la droite de la fontaine de vodka, mais à la gauche des portes des cuisines, ce qui nous permettait de ne manquer aucune brochette de crevettes, raviolis de légumes ou autre toast de saumon fumé au délicieux fumet.

J'ai abandonné Vanessa au bar à caviar en compagnie d'un joueur de football qui la confondait avec un célèbre top model, et j'ai rejoint Jack au buffet où l'on servait des côtes de bœuf. Il subissait un interrogatoire en règle de la part de vieux amis des parents d'Ava.

— De quelle partie de l'Ecosse êtes-vous originaire ? a demandé M. Martin à Jack.

— Qui ? Moi ? s'est enquis Jack avec un parfait accent écossais. Ah oui, de Perth. Perth. La belle Perth.

Il m'a regardée, guettant mon approbation. J'ai souri jusqu'aux oreilles, si heureuse que j'aurais pu l'embrasser sur-le-champ, ici et maintenant. Platoniquement parlant, bien sûr.

— Ah, oui, Perth ! Il paraît que c'est très beau, a renchéri Mme Martin.

— Très beau ! a répété Jack en avalant une gorgée.

— Nous en revenons tout juste ! a lancé M. Martin.

Jack a failli recracher sa gorgée de vodka par le nez.

— Vraiment ?

— Oui ! Nous sommes rentrés d'Ecosse la semaine dernière.

— Non ?

J'ai fait signe à la serveuse. Censé durer une heure, le vin d'honneur allait être très long.

— Si. Mais je crains que nous ne soyons pas allés jusqu'à Perth, a expliqué Mme Martin.

— Je crains que non, a confirmé M. Martin. Est-ce que Perth se trouve près d'Edimbourg ?

— Edimbourg. Edimbourg, euh... non ? a répondu Jack au hasard en se passant la main dans les cheveux.

Je devinais qu'il tentait de visualiser en esprit la carte extraite de www.visitezlecosse.com. Mais j'ignorais dans quelle mesure elle pouvait l'aider, puisqu'elle n'était pas à l'échelle. Je ne me suis pas immiscée dans la conversation. Plantée debout à côté de lui, je souriais comme une idiote. Je n'avais pas non plus étudié la situation des villes les unes par rapport aux autres. Je ne pouvais pas en vouloir à Jack de ne pas connaître la réponse.

— Euh, eh bien, Edimbourg se trouve là où Paris devrait se trouver. Comme je le dis

toujours.

Où était passée la serveuse chargée des cocktails ? Elle ne voyait pas qu'on mourait de soif dans le secteur?

— Oh.

— Vous avez déjà joué au golf à St Andrews ? a demandé M. Martin.

Jack a acquiescé et haussé les épaules d'un air entendu.

— Vous plaisantez, n'est-ce point là que je golfe toujours ?

— Quelle est votre région d'Ecosse préférée ? a demandé M. Martin.

— Eh bien, ce serait ma ville d'origine.

J'ai posé ma main sur son épaule pour lui manifester mon soutien. Il se remettait plutôt bien de l'incident d'Edimbourg.

— N'est-ce pas mignon ? s'est attendrie Mme Martin.

— Tout à fait. Mais allez, il doit exister d'autres endroits sur lesquels vous pourriez nous apprendre des choses. Parlez-nous d'endroits que les touristes ignorent.

— Euh, oui, bien sûr.

M. et Mme Martin le dévoraient des yeux, impatients.

— Eh bien, il y a Aberdeen, aussi connue comme la cité des fleurs, vous l'avez visitée ? C'est beau. Puis nous avons Stirling, la plus petite ville de toute l'Ecosse, très belle aussi. Puis, bien sûr, les célèbres lochs. Saviez-vous que le loch Ness n'est en fait que le deuxième plus grand loch, et non le plus grand ?

Il crachait les informations à toute vitesse, par salves, comme s'il participait à un jeu télévisé.

— Nous le savions! s'est exclamée Mme Martin, battant des mains d'excitation.

— Quoi d'autre échappe aux touristes ? a demandé M. Martin, un grand sourire aux lèvres.

— Quoi d'autre ? Saviez-vous que l'Ecosse est constituée de sept cent quatre-vingt-dix îles ?

— Oui, notre guide nous la dit. Quoi d'autre ?

— Saviez-vous que sir Arthur Conan Doyle, l'auteur de la série des *Sherlock Holmes*, était écossais ? A chaque menue information livrée, il ressemblait de plus en plus à un superchampion de quizz télévisé. — Oui, a dit Mme Martin, le regard avide de nouvelles miettes d'information.

— Oui bien sûr, quoi d'autre ? Quoi d'autre vraiment. C'est juste que, mince... Je suis désolé. J'ai peur de ne pas pouvoir en parler. C'est dans des moments comme celui-ci qu'on se souvient de sa famille, vous savez. Ma mère me manque tant, elle me manque terriblement!

Et il s'est mis à pleurer. J'ai écarquillé les yeux, horrifiée, mais M. et Mme Martin ont

eu l'air d'y croire. Jack doit être bon acteur.

— Portons un toast! s'est écrié M. Martin, prenant Jack par les épaules et l'entraînant vers le bar. Un toast à l'Ecosse !

— C'est ça! a approuvé Mme Martin. Portons un toast à l'Ecosse. Et à votre maman! Je suis certaine que vous lui manquez autant qu'elle vous manque!

M. Martin a passé un bras autour de Jack et Mme Martin m'a pris le mien. Ils nous ont accompagnés au bar, comme s'ils étaient chargés de nous chaperonner.

— Prenons une boisson écossaise traditionnelle, a dit M. Martin à Mme Martin.

— Douglas, que nous conseillez-vous ? a demandé Mme Martin quand nous avons rejoint Jack et M. Martin au bar.

— Une boisson écossaise traditionnelle ? Eh bien, bien sûr, ce serait... du scotch !

— Oui, du scotch ! s'est écriée Mme Martin. Bien sûr ! Barman, quatre scotches *on the rocks*, s'il vous plaît!

Nous nous sommes alignés au bar tandis que le barman préparait nos boissons.

— L'eau de la vie, a dit Jack en s'emparant de son verre.

— A l'Ecosse! a crié M. Martin.

— A votre maman ! a lancé Mme Martin en faisant tinter son verre contre celui de Jack.

— Que Dieu sauve la reine! a dit Jack, avalant son scotch d'un trait.

Ne sachant que faire d'autre, j'ai avalé le mien d'un trait aussi. Le liquide m'a brûlé la gorge, mais je me suis efforcée de conserver un calme apparent, comme si j'avalais du scotch d'un trait tous les jours, en compagnie de mon séduisant fiancé écossais.

— Maintenant, si vous voulez bien m'excuser, bonnes gens, je devrais consacrer un peu de temps à ma fiancée.

— Oui, bien sûr. Heureuse fille.

Jack a pris congé et, tel le gentleman qu'il prétendait être, m'a offert son bras.

— On s'en est tirés de justesse, lui ai-je murmuré tandis qu'un serveur s'approchait.

— Cher compatriote ! s'est exclamé le serveur avec un accent que je ne parvenais pas bien à situer.

— Pardon ? a demandé Jack avec son accent américain.

— Je ne rencontre pas beaucoup d'Ecossais, ici à Hollywood. C'est un vrai plaisir pour moi !

Jack hochait la tête, faisant de son mieux pour rester muet, de crainte qu'un véritable Ecossais ne démasque son faux accent.

— Tu rencontres beaucoup d'Ecossais à New York ? lui a demandé le serveur.

Jack a acquiescé de nouveau et a répondu comme ci, comme ça d'un geste de la main.

— D'après ce que j'ai entendu, tu vis à New York, c'est bien ça? a-t-il poursuivi en

fixant le kilt de Jack.

Jack a approuvé d'un vigoureux signe de tête. J'ai interrompu la conversation.

— Je pourrais récupérer mon fiancé, s'il vous plaît?

Je trouvais préférable d'éloigner le faux Ecossais du vrai.

— Bien sûr, a dit le serveur. Très bien. On se verra plus tard.

Jack et moi avons tous deux hoché la tête en souriant et nous sommes sortis.

— Merci. Merci. Merci, m'a dit Jack une fois en sécurité, hors de portée de l'Ecossais.

— Mon Dieu! Il fallait que je te libère de ce mec. Il est écossais.

— J'en suis conscient.

— Mais toi tu ne l'es pas, ai-je murmuré.

— Ça aussi, je l'ai noté.

— Tu fais seulement semblant de l'être.

— D'accord Brooke, où veux-tu en venir?

— Je voulais juste t'éloigner de lui. Tu ne peux pas te permettre de parler en sa présence.

— C'est pourquoi je hochais la tête au lieu de parler.

— Bonne initiative, ai-je déclaré, tendant les pouces pour souligner mes paroles.

— Alors, quel est ton plan ? a-t-il murmuré, repoussant les mèches rebelles de ses yeux.

— Mon plan ?

Il n'a pas vu avec quelle virtuosité je venais de le débarrasser de ce véritable Ecossais ? Que peut-on décemment attendre de plus de quelqu'un ?

— Oui, ton plan. Je ne peux pas passer le reste de la soirée à hocher la tête, et tu ne peux pas nous excuser chaque fois qu'il passe.

— C'était ça, mon plan.

— Oh. D'accord alors.

— Je n'imaginai pas que les invités seraient aussi cultivés et auraient autant voyagé. Je croyais les Américains ignorants des autres cultures.

— Je crois qu'il est clair que toi et moi sommes les seuls Américains ignorants des autres cultures.

— Exact. Bon, je crois qu'il serait plus sage de laisser tomber le truc du titre de noblesse. Si nous peinons à maîtriser le b-a-ba de l'identité écossaise, nous ne supporterons pas la pression de l'imposture aristocratique.

— Je suis d'accord. Tu sais où se trouve Edimbourg par rapport à Perth ?

Je l'ai regardé, le regard vide.

— Alors dans ce cas, as-tu apporté le mémo ? a-t-il demandé, provoquant un nouveau

regard hébété de ma part.

Mon mémo comptait quinze pages. Il croyait vraiment qu'il tenait dans ma pochette de soirée, qui peinait déjà à contenir mon rouge à lèvres et mon gloss ?

— Combien de temps es-tu sorti avec ce fichu mec pour ne pas avoir idée d'où il vient ?

— Je sais d'où il vient. Il est de Perth.

— Oui, ça, j'avais compris.

— Désolée de ne pas avoir consacré plus de temps à étudier la géographie pendant cette liaison !

— Je suis simplement étonné que tu en saches si peu à propos de la ville lieu d'origine de ce mec.

— D'où était Penny? ai-je demandé.

— Penny?

— Oui. Tu te souviens d'elle ? La fille avec qui tu sortais l'été où je t'ai rencontré ?

Il ne pouvait pas avoir oublié Penny. Aucun homme ne pourrait oublier cette déesse aux jambes longues et aux lèvres pulpeuses. Même moi, je ne pouvais oublier Penny. Elle ne voulait parler que de sa prétendue passion pour le sport et de son aversion pour le shopping. Comme si elle allait me faire avaler ça. Je rêve ! Ce truc « J'adore le sport », c'est moi qui l'ai inventé! Ceci dit, je n'étais pas jalouse d'elle.

— Oui, je me souviens d'elle. Cleveland.

— Cleveland, Ohio ?

— Oui, a répondu Jack, comme si je lui avais demandé si la capitale des Etats-Unis était Washington ou toute autre évidence pour un grand avocat comme lui.

— Cleveland, hein ? Et c'est à combien de kilomètres de Columbus, Ohio ?

Je ne vous ai pas dit qu'il était parfois agaçant de n'avoir que des amis avocats ? Mais avec Jack, mon esprit aiguisé comme un rasoir et mon étonnant sens de l'ironie restaient sans effet.

— Nous trouvons-nous en ce moment-même à un mariage, en train de prétendre que tu es originaire de l'Ohio?

— « Aberdeen est là où Paris devrait se trouver », ai-je dit les dents serrées. Aberdeen !

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Tu as dit « Edimbourg ». Mais la citation, c'est Aberdeen ! « Aberdeen se trouve là où devrait se trouver Paris ! » Je t'ai dit d'étudier tes fiches !

Jack m'a regardée et a éclaté de rire. Alors j'ai ri moi aussi.

— Je n'ai pas attribué la citation à Stevenson, alors peut-être les Martin vont-ils simplement en déduire que j'ai un faible pour Edimbourg. D'ailleurs, comment as-tu compris que j'avais besoin de secours ?

— Tu te tortillais dans ta jupe.

Il m'a décoché un drôle de regard.

— Encore plus qu'avant.

— Tu sais, c'était bien plus facile hier soir avec les filles.

Une voix a retenti à quelques centimètres de nous.

— Brooke, ma chérie!

La voix se rapprochait et j'avais la sensation d'entendre la bande originale des *Dents de la mer*.

— Bonjour, Brooke.

— Bonjour, tante Baba.

J'arborais mon sourire de convenance type Country Club, réservé à mes adversaires les plus coriaces et aux membres de la famille de Ted. Il s'agissait de la tante et de l'oncle de Ted. Engoncée dans une robe de bal dont la circonférence en remontrerait à n'importe quelle débutante des Etats du Sud et attifée de perles de la taille de balles de golf, la tante de Ted ressemblait en tout point à un baba. Avec ses cheveux blonds en forme de casque de football, tellement apprêtés qu'il était difficile de distinguer le visage qui se cachait dessous, elle était parfaitement assortie à l'oncle de Ted, avec ses fausses dents et ses joues congestionnées par les Martini avalés avant de venir à la réception. Je disais toujours à Ted en plaisantant que si on l'avait surnommée « tante Baba », c'était parce que « Tatie Danielle » était déjà pris.

Sa robe occupait un tel volume que j'ai eu peine à me pencher pour mimer un baiser sur ses joues. Oncle John, manifestement enivré depuis les séances photo qui avaient eu lieu plus tôt dans l'après-midi, avait déjà froissé sa veste de dîner blanche et empesée, et semblait sur le point de piquer un somme.

— John, tu te souviens de Brooke, n'est-ce pas ? Elle sortait avec Ted à l'école de droit. Elle parlait très fort, comme s'il était sourd.

— La fille juive?

Pensait-il que je ne pouvais pas l'entendre ou, comme sa soeur, la mère de Ted, s'en fichait-il royalement ?

— Shalom, ai-je dit, ce qui a fait rire Jack.

— Ah oui, Brenda! s'est exclamé oncle John. C'était vous la rigolote, c'est ça ? Vous étiez très rigolote, non ? La nouvelle n'est pas rigolote. Très jolie. Mais pas rigolote.

— Brooke, chéri, a rectifié sa femme. C'est Brooke.

— Quoi?

J'étais certaine qu'il allait m'appeler Brenda le reste de la soirée.

— Tante Baba et oncle John, permettez-moi de vous présenter mon fiancé, Douglas.

— Ravi de vous rencontrer, a dit oncle John dans un hoquet.

— Fiancé ? Vous n'êtes pas mariés ? a-t-elle dit en louchant sur mes mains.

Son regard avait immédiatement fixé ma main gauche et s'était brièvement arrêté sur ma fausse bague de fiançailles. Dieu merci, sa robe occupait un tel espace au sol qu'elle ne pouvait pas s'approcher assez près pour comprendre que la bague était fausse. Elle a hoché la tête.

— Très bien, a-t-elle dit, joignant les mains pour prouver son intérêt. Ce doit être un jour très difficile pour toi. Sans vouloir vous froisser, a-t-elle ajouté en s'adressant à Jack.

Puis elle s'est retournée vers moi pour demander :

— Il parle anglais ?

— Vous ne m'avez pas froissé, a dit Jack.

— Vous savez, Baba, ai-je expliqué, Ted et moi sommes restés bons amis.

— Ted t'a demandé de le suivre en Californie, tu as refusé. Il a demandé à Ava et regarde maintenant...

Elle a agité la main vers la foule des invités, avant de s'emparer de la mienne.

— Mais c'est bien que tu ne sois pas amère.

— Amère ? a demandé Jack entre ses dents. Non. Assez dingue pour demander à son meilleur ami de se déguiser en Ecossais et se faire passer pour son petit ami ? Oui.

— Vous disiez, mon cher ? a demandé tante Baba.

— Il disait combien il était heureux pour eux.

— C'est gentil. A mon époque, on ne restait pas amis avec nos ex-soupirants. Je ne me suis réjouie sincèrement pour aucun d'eux.

— Eh bien, nous, nous sommes restés amis. J'ai même aidé Ted à obtenir son premier job ici, comme avocat dans le milieu du cinéma. Il a travaillé pour un ami de mon père.

— Ces sacrés juifs dirigent Hollywood, est intervenu oncle John. Mais je n'ai pas besoin de vous le dire.

— Effectivement, ai-je répondu, je souhaiterais que vous vous en absteniez.

Et j'étais certaine que la moitié des invités le souhaitaient également.

— Vous êtes écossais ? a demandé oncle John à Jack.

Jack a baissé le regard sur son kilt. Mais oncle John n'a rien dit, se contentant de fixer Jack en attendant sa réponse.

— Oui.

— Alors parlez-moi de votre tartan.

— Eh bien... il est bleu.

— Les Ecossais sont toujours fiers de leurs tartans. La tradition familiale, tout ça... Dans mon job, je traite avec un tas d'Ecossais.

— Quel genre de job ? a demandé Jack.

— Parlez-moi du vôtre, a dit oncle John.

— Moi ? Eh bien, je suis avocat.

— Parlez-moi de votre kilt, voyons, pas de votre job.

— Eh bien, il y a aussi un peu de rouge.

— Dans le temps j'avais un collègue écossais, s'est lancé oncle John. Un jour je lui ai posé une question sur son kilt et il m'en a parlé pendant près d'une demi-heure! Alors ne soyez pas timide. Vous pouvez m'en parler pendant des heures.

— Tout a commencé il y a des siècles, quand ma famille...

— Voulez-vous nous excuser? ai-je coupé. Je viens d'apercevoir de vieux amis que je dois absolument aller saluer.

Nous nous sommes éloignés, mais j'ai eu le temps d'entendre oncle John dire à tante Baba :

— Ces Ecossais ont vraiment la langue bien pendue.

Le vin d'honneur s'est achevé dans une relative tranquillité. De temps en temps, quelqu'un nous interceptait et entamait un échange délicieux, du style :

Invité : Vous êtes écossais ?

Jack : Comment avez-vous deviné ?

Invité : Vous connaissez Evan Mc Cullough ?

Jack : Il est de Perth, n'est-ce pas ?

Invité : Non, d'Ecosse.

Jack : C'est un grand pays, vous savez.

Invité : O.K. Mais vous devriez faire sa connaissance. C'est un charmant garçon.

Jack : c'est vrai.

Avant d'avoir le temps de nous en rendre compte, il était l'heure de passer dans la pièce principale pour la réception proprement dite. Et nous n'avions même pas eu le temps de tester le buffet de pommes de terre.

20.

— Mon Dieu!

En entrant dans la salle de la réception, j'ai étouffé un hoquet, incrédule. Le lieu était d'une beauté à couper le souffle. Un chef-d'œuvre ! Une salle de banquet lugubre avait de nouveau été métamorphosée. Comme la pièce précédente, celle-ci regorgeait de fleurs odorantes, d'étoffes luxueuses et de bougies, partout où le regard se posait. A la fois imposante et chaleureuse, elle respirait le raffinement et la préciosité.

Une mezzanine courait tout autour de la pièce, surplombant les murs hauts de deux étages. Des bougies en bordaient les balustrades. Au centre de chaque table, sur un plateau surélevé, flottait un splendide arrangement floral. Les candélabres de verre, au garde-à-vous, comme les gardes de Buckingham Palace, étaient couverts d'une profusion

de roses ivoire et de lys, et cernés de hautes et majestueuses chandelles. J'étais prête à jurer que la cire des chandelles n'oserait pas couler. Un luxueux tissu de satin drapait somptueusement les chaises, formant un nœud autour du dossier.

La piste de danse avait été peinte en blanc, avec les initiales de Ted et d'Ava élégamment dessinées en son centre. Je n'avais jamais rien vu de tel de toute ma vie. J'ai même cru voir voler une colombe ou deux dans la pièce.

— Vous croyez que le paradis ressemble à cela? a demandé Jack.

— Je l'espère, a répondu Vanessa.

Elle avançait avec nonchalance, effleurant une chaise de la main.

— Parle comme un Australien juste une fois, et tu sauras à quoi ressemble le paradis, ai-je dit à Jack d'un air menaçant.

Tandis que nous cherchions la table n° 11, un invité a interpellé Jack.

— Alors, que pensez-vous de la situation politique en Ecosse ?

Jack et moi avons échangé un regard de stupeur. Mon Dieu! Un homme enfile un kilt et soudain, tout le monde s'attend à ce qu'il soit expert en tout ce qui concerne l'Ecosse...

— D'après vous, a répondu Jack, que doit-on en penser ?

L'homme lui a rendu son hochement de tête d'un air entendu.

— Mesdames et messieurs, s'est époumoné le leader de l'orchestre.

Sa voix était à mi-chemin entre celles de Frank Sinatra et de Tony Bennett.

— ... Applaudissez bien fort M. et Mme Ted Bennington !

Ava et Ted sont entrés d'un pas léger, tout sourires.

Le musicien a laissé place à la chanteuse, vêtue d'une robe de cocktail argentée brodée de sequins. L'orchestre a commencé à jouer *At Last* et la chanteuse a entonné les paroles, imitant de son mieux Billie Holiday.

— *At Last*, enfin, a-t-elle susurré lentement, chantant la fin de ses jours solitaires.

Une chanson de plus à rayer de ma liste de celles qui me plairaient pour la première danse de mon propre mariage. A chaque mariage, j'en raye une de plus. (Sauf celui où les mariés ont ouvert le bal sur *November Rain* des Guns N'Roses. Je crois que l'heureux couple n'avait pas compris qu'il s'agissait d'une chanson triste.) A ce rythme, si je ne me marie pas bientôt, mon promis et moi ouvrirons le bal au son de *The Pina Colada Song*.

Ted et Ava ont dansé seuls la moitié de la chanson, puis l'animateur de l'orchestre est revenu au micro pour inviter l'assistance à les rejoindre sur la piste. Je n'ai pas esquissé un geste. C'est un pacte tacite entre filles célibataires : ne jamais, sous aucun prétexte, laisser votre meilleure amie célibataire assise seule durant l'ouverture du bal. Même si vous avez un cavalier, vous restez assise à côté d'elle. Vanessa est mariée, je sais, mais je crois qu'aujourd'hui, la règle s'applique à elle aussi.

— Qu'est-ce que tu attends ? a lancé Vanessa à Jack. Invite-la à danser!

Jack et moi l'avons regardée.

— Je vais très bien. Allez-y!

Je suppose que lorsqu'on est mariée, on se moque de rester assise seule une danse ou deux. Parce qu'on sait qu'on dispose d'un partenaire à vie, même s'il est absent sur le moment.

— Milady? a demandé Jack avec son accent écossais.

Il m'a pris la main et y a déposé un doux baiser. Mais j'ai gâché l'instant.

— Pourquoi avec moi ton accent est-il parfait, alors qu'avec n'importe qui d'autre il vire à l'australien ?

— Tais-toi et danse, a-t-il rétorqué en m'entraînant sur la piste.

Il m'a fait virevolter et je suis retombée dans ses bras. Il s'est alors mis à danser avec moi avec quelque chose ressemblant à de la détermination.

— Cette pièce est vraiment magnifique, a-t-il commenté en regardant autour de lui.

— Tu crois que Vanessa va bien ?

Je l'ai subtilement forcé à pivoter afin de surveiller Vanessa, assise à notre table, par-dessus son épaule.

— Elle va bien, m'a-t-il glissé à l'oreille.

— Je m'en veux de la laisser seule ainsi. Je ne voudrais pas qu'elle se sente abandonnée, tu comprends ? Ce n'est vraiment pas de chance que Marcus travaille ce week-end, tu ne trouves pas ?

— Au moins, elle a pu venir, a dit Jack, sur le ton d'un homme qui a souvent dû annuler ses propres projets de week-end.

— C'est vrai, ai-je répondu, me rappelant moi-même quelques week-ends annulés.

La chanson n'était pas terminée. Jack m'a attirée contre lui.

— Tu crois que ton mariage ressemblera à quoi?

J'ai ri.

— Tu veux dire : si je me marie un jour ?

— Si tu te maries un jour.

M'empêchant de m'apitoyer sur mon sort, il m'a fait tournoyer. La piste commençait à se remplir.

— Je ne sais pas trop. Je n'y ai jamais vraiment réfléchi.

— Comment ça, tu n'y as jamais vraiment réfléchi ? Je croyais que tu voulais épouser Douglas ?

— Je le voulais, enfin, je le veux. Mais je n'ai jamais réfléchi à notre mariage.

— Je croyais que toutes les petites filles rêvaient du jour de la cérémonie ?

Il m'a fait basculer profondément en arrière. Mon visage contre le sien, seul son bras passé autour la taille m'empêchait de tomber.

— Pas moi, ai-je dit tandis qu'il me relevait. Je n'en ai jamais rêvé. Enfin, j'ai souvent

rêvé du marié, mais pas du mariage en lui-même.

— Alors à quoi ressemblerait le marié ? a-t-il demandé, m'attirant contre lui pour une pirouette.

— Oh, je ne sais pas... Intelligent, drôle, sympa, portant des pantalons... le truc habituel.

— Et Douglas était tout ça?

Il m'a de nouveau attirée contre lui.

— Comme tu le sais, ce type n'est pas fan des pantalons.

— Sérieusement. Pour le reste. Il était gentil? Drôle?

— Non. Il n'était rien de tout ça.

C'était la première fois que je m'en rendais compte.

— Oh.

Il m'a regardée comme s'il voulait en dire davantage. J'ai soutenu son regard mais aucun de nous deux n'a dit un mot.

La chanteuse a murmuré des paroles qui évoquaient le paradis. J'éprouvais la sensation de m'y trouver.

J'étais sûre que Jack allait se pencher et m'embrasser, mais quand la chanson s'est achevée, nous avons applaudi l'orchestre, et nous nous sommes écartés l'un de l'autre.

— Je vais me chercher un verre. Tu veux quelque chose ?

— Non merci.

Je pensais avoir bu suffisamment de Champagne — j'étais pompette et troublée par ce qui venait de se passer. Ou ne venait *pas* de se passer.

— ... Je vais rejoindre Vanessa.

J'ai regagné notre table d'un pas hésitant.

— Je ne voulais pas te laisser toute seule, ai-je dit à Vanessa en m'asseyant à ses côtés.

— Je voulais que tu danses. Tu as eu l'air d'aimer ça. Non ?

— Non quoi ?

J'ai déchiqueté un morceau de pain et avalé une gorgée d'eau.

— Tu as aimé danser avec Jack?

— Je ne sais pas. Je me serais certainement plus amusée assise toute seule ici si j'avais, comme toi, quelqu'un dans ma vie. Et pas juste quelqu'un pour danser une danse.

— Oh, a dit Vanessa.

— Tu as tant de chance d'être mariée. Si j'avais épousé Douglas, rien de tout cela ne serait arrivé. Tout serait parfait et ma vie plus simple.

— Ce n'est pas parce que tu es mariée que ta vie devient plus simple, Brooke.

— Facile à dire pour toi! Tu es mariée depuis une éternité. Tu ne sais pas combien

c'est dur d'être célibataire.

— Tu ne sais pas combien c'est dur d'être mariée, a-t-elle tranquillement répondu.

— Chaque invitation à un mariage est une torture. Soit tu es invitée seule — et tu te retrouves en pénitence à la table pitoyable des célibataires —, soit tu reçois une invitation pour deux — et trouver quelqu'un pour t'accompagner vire au cauchemar. J'aurais dû épouser Douglas.

— Il ne te l'a pas demandé, a dit Vanessa en me regardant.

— Alors j'aurais dû épouser Ted. Ou au moins partir vivre à L.A. avec lui.

— Mais tout n'était pas parfait avec Ted.

— Alors j'aurais dû épouser Danny, le type avec qui je sortais au lycée. Comme tu ne le connais pas, tu ne peux rien critiquer chez lui, hein ?

J'ai avalé une bonne gorgée de Champagne.

— Tu crois que si tu avais épousé Danny, tu serais heureuse? a-t-elle demandé, les yeux toujours fixés sur moi.

— Bon, pas forcément en étant mariée avec Danny, mais juste mariée en général. J'aurais dû me marier, point. Si j'étais déjà mariée, ma vie serait plus facile.

Vanessa a fondu en larmes.

— Je suis désolée, Brooke. Tu veux bien m'excuser un moment ? J'ai besoin d'aller aux toilettes.

Et elle a jailli de son siège.

Médusée, je l'ai suivie dans les toilettes. L'ironie de la situation m'a frappée. Nous assistions au mariage de *mon* ex, mais pour une raison inconnue, c'était Vanessa qui pleurait. J'ai fait irruption dans les toilettes mais elle n'était nulle part en vue. Me rappelant ma manie de me cacher dans les toilettes pour éviter mes petites pestes de camarades lors d'un camp d'ados estival, j'ai vérifié chaque box. Parvenue à celui qui laissait entrevoir des sandales dorées à talons aiguilles de chez Manolo Blahnik à six cent cinquante dollars, j'ai frappé.

— Laisse-moi.

— Non.

— S'il te plaît, Brooke. J'ai besoin d'être seule.

— Je me demande si ton problème n'est pas justement d'être seule, ai-je dit en poussant doucement la porte. Pourquoi pleures-tu ?

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Si tu ne sors pas, c'est moi qui vais entrer.

— Ecarte-toi de la porte, Brooke.

— D'accord. Mais je t'attends.

Une minute plus tard, elle est sortie, traînant des pieds comme s'ils portaient tout le poids du monde. Depuis huit ans que je la connaissais, je n'avais jamais vu Vanessa

s'écrouler ainsi. Elle était toujours la fille solide et forte, envers et contre tout. Et aujourd'hui, elle se tenait face à moi, vêtue de sa plus belle robe de soirée, de grosses larmes roulant sur ses joues maquillées à la perfection.

— Vanessa, ai-je dit, en l'attirant contre moi.

Elle s'est dégagée et est allée s'asseoir devant le miroir.

— Je ne sais pas ce qui me prend.

Elle a soigneusement écrasé une larme au coin de son œil. Je me suis assise à côté d'elle. Elle a continué de pleurer, tout en retouchant son maquillage, le visage étrangement calme, essuyant chaque larme avant qu'elle ne roule sur sa joue.

Je ne savais pas quoi dire. La voir pleurer ainsi, et prétendre quelle ne pleurait pas, me donnait envie de pleurer moi aussi.

— Chérie, qu'est-ce qui se passe?

— Rien.

— Vanessa...

Je lui ai tendu un Kleenex.

— Les mariages m'émeuvent, c'est tout, a-t-elle dit en sortant son poudrier gravé Tiffany & Co pour se poudrer le nez.

— Etre émue à un mariage consiste à écraser une larme de joie avec un mouchoir. Tu en es à une demi-boîte.

— C'est moche à ce point? a demandé Vanessa, vérifiant son reflet dans le miroir.

— C'est pas mal. Mais tu ne pourras jamais être moche pour de bon. Quel est le problème ?

— Non, cette journée t'appartient, Brooke. C'est ta soirée. Je vais très bien.

— En fait, cette soirée appartient à Ava, pas à moi. Et tu es ma meilleure amie. Même s'il s'agissait de mon propre mariage, je voudrais que tu me dises ce qui cloche.

— Vraiment?

— Vraiment. Tu es ma meilleure amie au monde. Tu le sais. Tu peux tout me dire, ai-je dit en lui tendant un autre Kleenex.

— Marcus ne travaille pas ce week-end.

— Non?

— Non. J'ai demandé une séparation provisoire, a-t-elle dit doucement, concentrant son regard sur son Kleenex.

Il était maculé de son mascara parfaitement appliqué.

— Quoi?

Je rien croyais pas mes oreilles. Vanessa et Marcus étaient censés incarner le couple parfait. La belle avocate et le séduisant médecin se mariaient et avaient beaucoup d'enfants. Je me suis emparée d'une serviette monogrammée et j'ai entrepris de la

déchirer en deux.

— Ça fait longtemps que c'est dans l'air. Environ un an. Il a eu une aventure et nous ne nous en sommes pas remis.

— Je n'en avais aucune idée.

Ce qui me stupéfiait. Je peinais à garder pour moi qu'on m'avait servi au restaurant un poulet parmesan particulièrement mauvais, alors un événement qui affecterait aussi profondément ma vie que la rupture de mon mariage...

— Je suis tellement désolée.

— Je devrais plutôt dire que moi, je ne m'en suis pas remise.

C'était bien de Vanessa de tenter d'analyser pourquoi elle était bouleversée que son mari l'ait trompée.

— Je suis tellement désolée, ai-je répété, tout lui tendant un autre mouchoir.

Je ne trouvais rien d'autre à dire.

— Je ne peux pas croire que tu aies gardé tout ça pour toi.

— Je n'aime pas parler de ce genre de choses. J'ai cru que tout irait bien.

Ses pleurs ont repris. Elle a baissé la tête, ses épaules tremblaient. Je l'ai serrée dans mes bras. Pas comme on le fait d'habitude, quand on s'attrape mutuellement l'épaule entre femmes pour se tapoter délicatement le dos. Je l'ai serrée pour de bon. Comme quand on vous serre très fort au point de vous couper la respiration. Je l'ai attrapée et l'ai pressée contre moi en l'empêchant de s'écarter. Elle s'appuyait sur moi de tout le poids de son corps et j'entendais presque battre son cœur. Je refusais de la lâcher avant d'avoir trouvé le moyen d'atténuer sa peine.

— Ça va aller, ai-je murmuré dans le creux de son oreille. Ça va aller. Je suis là. Demande-moi ce que tu veux. Si tu veux parler, parlons. Si tu préfères pleurer, pleurons. Tu sais que je suis très douée pour pleurer.

Elle s'est arrachée à moi avec un rire.

— Voilà ce que je te propose. On se concentre sur moi pour l'instant, et au dessert, on pleure sur ta vie qui tombe en lambeaux.

— Marché conclu.

— D'ailleurs, c'est pour ça que je pensais que c'était une bonne idée de venir. Afin de mettre un peu d'espace entre Marcus et moi pour réfléchir.

— Et?

J'avais remarqué qu'elle avait peu téléphoné à Marcus, mais sur le coup, j'avais cru que c'était parce qu'il était de garde.

— Et je suis plus perdue que jamais.

J'ai acquiescé.

— Tu serais capable de pardonner? m'a-t-elle demandé.

Sincèrement, je n'en avais aucune idée. C'est ce que je lui ai dit.

— Si tu en avais eu l'opportunité, aurais-tu pardonné à Douglas ?

— Probablement. Mais je parie qu'il aurait recommencé. Avec le recul, je pense qu'il est simplement du type infidèle, tu comprends ?

Vanessa a acquiescé. Mais je savais qu'elle ne comprenait pas. Elle n'aurait jamais été assez stupide pour rester aussi longtemps avec un type qui n'en valait pas la peine. Pour rester avec quelqu'un qui la tromperait, et attendre bêtement que cela arrive. Pour penser qu'elle ne méritait pas mieux et être incapable de s'offrir le luxe d'être surprise lorsque cela se produisait.

— Bon, je vais te dire la vérité. Quand Douglas m'a appris qu'il me trompait, j'ai éprouvé de la colère, du chagrin, tout ce que tu peux imaginer. Mais son comportement ne m'a pas surprise. Et ça, ce n'est pas normal.

Non ce n'était pas normal. C'était seulement maintenant que je le réalisais.

— Alors qu'en ce qui concerne Marcus, ai-je repris, je suis très surprise. Cela ne lui ressemble pas. On a l'impression qu'il a agi sur un coup de tête, et non qu'il s'agit de son comportement normal. Un peu comme un petit garçon qui fait l'intéressant. Sans vouloir lui chercher d'excuses.

— Je sais que tu ne lui cherches pas d'excuses. Et je suis plutôt d'accord avec toi. C'est pourquoi c'est si difficile. Je ne peux pas tirer un trait, mais il ma blessée si profondément. Oublier est trop difficile. En plus, je ne parviens pas à décider si je veux oublier. Voilà où j'en suis. N'en parle pas à Jack, d'accord ?

— Pas de problème. Où est Jack, d'ailleurs ?

— Jack? Je croyais que le nom de ton petit ami était Douglas ? s'est écriée Ava.

Elle venait d'émerger d'un box voisin, l'apparence très peu nuptiale. D'une main, elle rajustait sa robe et de l'autre, elle tenait un verre de Martini et une cigarette. Elle titubait un peu et j'ai pensé qu'il ne devait pas s'agir de son premier verre de la soirée. Une mariée qui tient un verre et une cigarette, quelle classe ! Elle aurait frappé encore plus fort si elle avait brandi une bouteille de bière plutôt qu'un Martini.

— Douglas ! Il s'appelle Douglas ! Mais parfois j'aime bien l'appeler Jack.

— Oh.

Elle n'a pas eu l'air surprise.

Ou elle était trop soûle pour être surprise.

— Vanessa, je suis tellement désolée que ton mari n'ait pas pu venir.

Vanessa n'a rien dit. Elle devait essayer de déterminer si Ava avait entendu notre conversation. Je n'en savais rien, mais d'où je me trouvais, je sentais une forte odeur d'alcool dans son haleine.

— Te voilà!

Une blonde minuscule, habillée d'une banale robe bustier noir, a pénétré en criant dans les toilettes. Elle a tour à tour ébouriffé, puis rabattu la robe d'Ava, avant d'appliquer le même traitement à ses cheveux.

— Je t'ai cherchée partout!

Elle nous regardait en riant avec nervosité.

— ... Ces mariées, c'est pas vrai, a-t-elle ajouté, toujours avec un rire anxieux. Vous les quittez des yeux dix pauvres petites minutes et regardez ce qui arrive!

Ses efforts pour se comporter comme si tout était normal me rappelaient l'été où mes parents avaient failli divorcer. Plus ma mère me répétait que tout allait très bien, plus je me préparais à passer les week-ends chez papa et les semaines chez maman.

Ava s'est arrachée à l'emprise de la blonde et a aspiré une longue bouffée de sa cigarette, comme une accro à l'héroïne prenant sa dose. Les cendres menaçaient sa robe. La blonde minuscule a tendu ses mains pour les rattraper.

— Oh, mon Dieu ! a lâché la blonde, paniquée, Bev va me tuer!

Beverly Lawrence — le nom expliquait tout. Je commençais à plaindre cette pauvre petite qui était manifestement l'une de ses employées. Beverly Lawrence, c'était le top des relations publiques d'Hollywood. Elle est aussi célèbre et puissante que ses clients habitués des tapis rouges. Elle avait même donné un cours à l'université de Californie. Le comportement sans pitié de Beverly envers ses employés appartenait à la légende. La rumeur disait que la dernière assistante qui l'avait laissée tomber n'avait même pas réussi à trouver un job de vendeuse (ciel !).

— Ava souffre d'une grande timidité, la foule déclenche chez elle des attaques de panique, a repris la petite blonde. S'il vous plaît, ne dites à personne que vous l'avez vue dans cet état. Cela nuirait vraiment à son image auprès des jeunes.

Les yeux suppliants, elle soutenait Ava de son mieux.

— Nos lèvres sont scellées, ai-je dit.

La blonde a vaporisé de l'eau d'Evian sur le visage d'Ava. Effet concluant, car Ava a réussi à sortir des toilettes presque toute seule.

— Eh bien, a dit Vanessa tandis que les deux autres s'éloignaient, l'empereur ne porte pas de vêtements.

— Ava est une impératrice, ai-je corrigé en retouchant le rouge à lèvres que Damian m'avait donné.

— Je parlais du conte pour enfants, *Les Habits neufs de l'empereur*.

— Tu sais, je n'ai jamais bien compris cette histoire. Qu'est-ce que c'est que ce conte pour enfants qui a pour héros un type qui se balade tout nu ?

— Je crains que tu n'aies pas saisi le propos de l'histoire, Brooke.

21.

Peut-être Vanessa avait-elle raison. Peut-être que rien n'était jamais parfait. Les apparences étaient trompeuses. Les relations amoureuses n'étaient jamais parfaites,

c'était une certitude.

Douglas n'était pas parfait. Tout devait être fait à sa manière, ou alors être hors du commun, et même ça, à la fin, ne lui suffisait plus. Alors pourquoi continuais-je de lui courir après ? Pourquoi tant de temps passé à tenter de le reconquérir ?

Ted n'était certainement pas parfait. Il était si occupé à tenter de m'éclipser qu'il n'avait jamais vraiment pris le temps d'apprendre à me connaître.

Quant à Danny, sa conception d'une soirée sympa à la maison consistait à torturer de petits animaux. Sans parler du gigantesque problème que constituait sa mère. Le simple fait d'y penser me donnait un mal de crâne carabiné.

Alors, j'imagine qu'un mariage ne peut pas être parfait. Le mariage n'est rien de plus qu'une liaison géante, alors comment pourrait-il être parfait ?

Dès que j'ai rejoint la table, Jack s'est emparé de ma main et m'a entraînée sur la piste. Nous avons dansé, dangereusement proches l'un de l'autre. Je respirais son après-rasage dont le parfum m'enivrait. Je ne me suis pas écartée. L'orchestre jouait une vieille chanson que Jack fredonnait à mon oreille. Les bras autour de son cou, je jouais avec la bague de fiançailles en toc autour de mon doigt.

Cette fois, j'étais déterminée à m'abandonner à la magie de l'instant. Les couples dansaient autour de nous sur la piste comme des petites toupies alignées à la perfection, pirouettant sans jamais se heurter l'une à l'autre. Les hommes, tous élégants en smoking noir ou veste de costume blanche, les femmes, vibrant dans leurs élégantes robes de couleurs rouge, rose, jaune et or. En tourbillonnant, j'ai capté le doux parfum des lys et des roses.

Le moment était parfait. Peut-être que Jack l'était un peu, lui aussi.

— Je suis tellement bien avec toi, ai-je murmuré à son oreille.

— Ça signifie que j'ai réussi à être plus séduisant ?

— Ouille, ai-je dit, prise de court. Depuis combien de temps attends-tu de me jeter ça à la figure ?

— Longtemps, a-t-il répondu avec un petit sourire.

J'ai pris une voix sexy.

— Ah oui ?

— Oui, la majeure partie de la réception, je dirais.

Il m'a pincé à la taille et j'ai gloussé comme une gamine.

— ... Et ne crois pas que ce soit facile à glisser dans la conversation.

— D'accord, je te demande pardon. Tu es très séduisant.

— Est-ce le moment où tu ajoutes « platoniquement parlant » ?

J'en suis restée bouche bée.

— Celle-la, j'essaie de la placer depuis Barneys.

J'ai ri.

— Qu'y a-t-il de si drôle ?

— Rien. Je n'ai pas l'habitude qu'un homme écoute mes paroles avec autant d'attention, c'est tout.

— J'écoute chacune de tes paroles.

D'un doigt, il m'a obligée à tourner le visage vers lui. Nous étions de nouveau très proches l'un de l'autre.

— C'est vrai, n'est-ce pas ? lui ai-je demandé tandis qu'il se penchait sur moi.

Il a fait oui de la tête, très lentement, et s'est penché encore un petit peu plus. Incroyable. Nous allions nous embrasser. J'allais embrasser Jack. Ou Jack allait m'embrasser! De toute façon, cela allait se produire, maintenant... nous allions nous embrasser!

J'ai fermé les yeux et levé mon visage vers le sien, mais une voix familière m'a brutalement rappelée à la réalité.

— Vous permettez que je vous interrompe? a demandé Mme Martin.

Nos deux visages se sont détournés en même temps pour la regarder.

— Douglas, mon cher, croyez-vous que votre fiancée se formaliserait si je vous empruntais pour une danse ?

Si je me formaliserais? Oui, et comment! Ça ne se voyait pas que je me formalisais ? Elle n'avait pas vu que nous étions juste sur le point de nous embrasser ? D'accord, elle croit que nous sommes fiancés et nous adonnons sans cesse à ce genre d'activités (on pourrait l'espérer!), mais le fait demeure que nous ne sommes pas fiancés et n'avons pas l'habitude de nous embrasser! Je me formalise sacrément !

— Bien sûr que non! s'est exclamé Jack avec un parfait accent écossais. Merci beaucoup de la proposition ! Brooke, tu te souviens de Mme Martin, n'est-ce pas ? Nous l'avons rencontrée au vin d'honneur.

— Je m'en souviens très bien.

— Si je puis me permettre, Brooke, un fiancé comme celui-ci, ne le laissez pas partir!

— Absolument, a approuvé Jack.

Il m'a lancé un regard par-dessus l'épaule, tout en prenant Mme Martin par la main pour l'entraîner sur la piste de danse.

— Et cet accent, vous n'aimez pas ? a-t-elle ajouté dans un murmure.

— Qui ne l'aimerait pas ? ai-je répondu sur le même ton.

M. Martin m'a pris par la main et m'a traînée sur la piste.

— Alors charmants jeunes gens, comment vous êtes vous rencontrés ?

Ses mains étaient rêches au toucher, comme celles de quelqu'un qui avait travaillé dur toute sa vie, mais ses ongles étaient manucurés avec soin, comme ceux d'une femme se rendant à déjeuner.

— Nous travaillons dans le même cabinet d'avocats.

— Des amours de bureau ? a lancé Mme Martin par-dessus son épaule, faisant tournoyer Jack pour mieux me voir.

— Oh là là ! Notre fille ne cesse de nous dire que de nos jours, ça ne se fait plus de sortir avec un collègue. Que c'est en quelque sorte tabou.

— C'est drôle que vous en parliez, Mme Martin, a dit Jack reprenant la conduite de la danse. C'est la raison pour laquelle Brooke et moi ne sommes pas sortis ensemble au début.

— Non ? a-t-elle demandé, intriguée.

— Notre entreprise a établi un règlement stupide au sujet des relations entre collègues, a continué Jack.

— Quand on y réfléchit, ça se comprend, suis-je intervenue. De toute façon, les rumeurs de bureau viendraient à bout de n'importe quelle liaison. Et si la liaison ne dure pas, vous continuez de vous retrouver tous les jours en présence de l'autre.

Mme Martin a hoché la tête en signe d'assentiment, comme si elle avait déjà entendu le même raisonnement de la bouche de sa fille.

— ... Sans compter qu'il est déjà assez difficile pour une femme d'être prise au sérieux.

Mme Martin continuait de hocher la tête.

— Oui, mon petit, je comprends votre point de vue, mais pour rencontrer le grand amour, ça en vaut la peine, non ?

J'ai regardé Jack qui me regardait. J'ai cherché une réponse, mais je ne pouvais pas m'empêcher de penser que j'étais d'accord. J'avais perdu tant de temps à me morfondre pour ce goujat de Douglas, alors que j'avais cet homme merveilleux sous le nez. Mais qu'est-ce que j'avais dans le crâne ?

— Avec tout le respect que je vous dois, Brooke, a dit M. Martin, j'ai toujours pensé qu'être collègues était une très mauvaise raison de ne pas sortir avec quelqu'un.

J'ai regardé Jack, si mignon avec son kilt, et j'ai souri. Il souriait, lui aussi. Peu importaient mes délires passés. J'avais recouvré mes esprits. J'allais me lancer à la poursuite de ce que je désirais — de ce que je méritais — et rien ne se mettrait en travers de mon chemin.

— Je commence à penser la même chose, monsieur Martin.

— Vous commencez à le penser ? Vous l'avez pensé, vous voulez dire ! Vous êtes déjà fiancés !

M. et Mme Martin ont éclaté de rire.

— Oui, c'est ce que j'ai pensé, ai-je rectifié en riant avec eux. Je voulais dire que je ne pourrais pas être davantage d'accord avec vous.

Jack et moi avons chacun plongé nos regards l'un dans l'autre. La chanson achevée, nous avons applaudi l'orchestre. Ils ont entamé un nouveau morceau et Mme Martin s'est emparée du bras de Jack pour une nouvelle danse.

— Douglas, lui a-t-elle demandé, pourriez-vous me faire une démonstration de danse

écossaise traditionnelle ?

— Oui, j'en serai ravi, un de ces jours!

— Rien ne vaut l'instant présent, Douglas. Montrez-moi quelques pas.

Elle a saisi les bras de Jack et a entrepris de les agiter en tous sens, comme si ils allaient se lancer tout seuls dans un genre de *breakdance*. Par-dessus l'épaule de M. Martin, j'ai adressé à Jack un sourire encourageant. Après tout, c'était un garçon intelligent. Il était capable d'improviser.

Il a entamé un genre de salsa. Salsa? Peut-être qu'il n'était pas capable d'improviser. Que fait ce garçon quand il doit se rendre au tribunal ? Dieu merci, les avocats spécialisés en contentieux des grands cabinets sont rarement amenés à se rendre au tribunal, sinon Jack aurait vraiment un problème. (Jack : Objection Votre Honneur. Le juge : Rejetée. Jack : *Por qué* Votre Honneur ? Le juge : Asseyez-vous avant que je ne vous inculpe d'outrage à la cour.)

— Non! Une danse écossaise, bêta! Vous autres Ecossais avez bien des danses traditionnelles ? a-t-elle dit en riant.

J'avais déjà entendu ce rire. Je savais qu'intérieurement elle pensait : « ces fous d'Ecossais ».

— Ah. Mais je suis gêné d'avouer que je ne connais pas très bien nos danses traditionnelles.

Jack a sorti un mouchoir de sa poche et s'en est tapoté le front.

— Inutile de jouer les timides avec moi! a-t-elle insisté.

— Je crains de ne pas être capable de les enseigner correctement, c'est tout. Les danses écossaises sont très compliquées, voyez-vous.

— Mais je suis bonne danseuse! Mettez-moi à l'épreuve!

Je réfléchissais à un plan pour nous sortir de là. Peut-être était-ce le bon moment de feindre la maladie ? Ou prétendre que je venais d'apercevoir à l'autre bout de la pièce des invités que nous devons aller saluer ? Les Martin allaient-ils me croire si j'assurais que nous venions d'apercevoir Matt Damon et qu'en tant qu'anciens camarades de lycée, nous devons absolument le saluer? Ou Mme Martin savait-elle que Matt Damon était légèrement plus âgé que moi ? Oh mon Dieu, était-ce vraiment Matt Damon ?

Ou devais-je tout laisser tomber, prendre Jack par le bras et rentrer à New York en courant ? Sur le coup, cela ne me paraissait pas une si mauvaise idée. Enfin, après avoir salué Matt Damon.

Quoi? Je ne voudrais pas être impolie.

— Je ne voudrais pas massacrer la chorégraphie, continuait Jack.

— Ce n'est pas comme si quelqu'un allait remarquer les erreurs, a-t-elle dit en riant.

J'ai eu l'impression de voir des ampoules lumineuses s'allumer dans le crâne de Jack. J'ai cherché du regard la sortie de secours. Nous étions dans un cas d'urgence.

Jack a souri.

Pitié, non. S'il vous plaît, non.

— Très juste, madame Martin.

Pour l'amour de Dieu, non ! Je croyais bien lui avoir dit que je visais le style « ex-petite amie tranquille et sans problème », pas du tout le style « ex-petite amie voyante et vulgaire avec le canon en jupe ». Cela devait certainement exclure que ledit canon en jupe entame une danse écossaise ridicule, non ?

— Allez-y, l'a encouragé Mme Martin. Montrez-moi de quoi vous êtes capable.

Et il l'a fait. Il lui a montré très exactement de quoi il était capable. Et ce n'était pas joli à voir. Enfin, c'était une question de point de vue.

Jack s'est lancé dans une danse écossaise. C'est-à-dire son interprétation d'une danse écossaise. Un mélange effarant de la *hora* qu'on danse dans les mariages juifs et de danse irlandaise. Il a commencé très lentement, primesautier, inventant les pas au fur et à mesure. Je me suis demandé si Mme Martin s'en rendait compte.

— C'est ça, Douglas ! a-t-elle crié. Faites honneur à votre maman ! (Elle ne devait pas s'en rendre compte.)

Il a continué de danser et certains des invités ont commencé à l'observer. Puis, M. et Mme Martin s'y sont mis aussi. Moi, j'ai refusé de m'en mêler. J'ai reculé hors de la piste à pas lents et me suis frayé un chemin jusqu'à notre table. Le temps que je m'éclipse de la scène du crime, davantage d'invités applaudissaient Jack, imitant chacun de ses pas.

— C'est curieux, je n'avais jamais vu cette danse, m'a dit le serveur écossais au bord de la piste.

Seigneur. Nous étions cuits. Finis. Il allait raconter à tout le monde que Jack/Douglas n'était pas écossais ! Tout le monde allait savoir que j'avais obligé mon meilleur ami à se déguiser en Ecossais — la nationalité de mon ex — pour se rendre au mariage d'un autre de mes ex. Le fait que Jack et moi ayons failli nous embrasser sur la piste et que j'aie finalement retrouvé mon bon sens n'aura plus d'importance ! Humiliée, je ne pourrais plus jamais me promener à visage découvert dans les rues de Los Angeles ! Nulle part sur la côte Ouest, même. Qui aurait cru qu'après avoir si soigneusement tout mis au point, tout planifié, je me ferais avoir par le serveur écossais ? Que les dieux de la coïncidence soient damnés ! Que les grandes salles de banquets et leur manie d'engager des Européens à tout-va soient damnées. Zut ! Zut ! Zut !

— Il doit être de Perth, a conclu le serveur avant de s'éloigner en haussant les épaules.

Zut alors.

J'ai levé les yeux. Lancé à plein régime, Jack continuait d'interpréter sa version d'une danse traditionnelle écossaise, et les trois quarts des occupants de la piste de danse l'accompagnaient. Ceux qui étaient trop timides pour se lancer dans la danse restaient sur le bord de la piste et tapaient dans leurs mains.

— C'est censé être une danse traditionnelle écossaise ? m'a demandé Vanessa en chipotant son petit pain.

On nous apportait nos salades.

— Je ne sais pas, je n'ose pas regarder.

Dos à la piste, j'ai avalé une lampée d'un verre de vin blanc posé sur notre table, espérant qu'il appartenait à quelqu'un de notre connaissance, encore qu'à ce moment-là, je m'en fichais plus ou moins.

— D'ailleurs, les Ecossais ont-ils une danse traditionnelle écossaise ? m'a demandé Vanessa.

— Comment diable le saurais-je ? Il devient évident que je n'ai pas effectué les recherches nécessaires. On croit qu'avec un mémo doté d'onglets de couleur, les fiches cartonnées assorties, une ville d'origine et un kilt on est paré. Mais c'est faux.

— Oui, je crois que c'est censé être une danse écossaise, continuait Vanessa, fascinée par les événements qui se déroulaient sur la piste, incapable de détourner le regard. Sauf que cela ressemble à la *hora*, mâtinée d'un spectacle irlandais.

Elle fixait la piste avec intensité, la tête penchée sur la droite, méditant sur le spectacle qui s'offrait à sa vue.

— Je te préviens que s'il se met à soulever les gens assis dans leur chaise, je sors, ai-je dit en fermant les yeux.

— Oh, mon Dieu! Ne te retourne pas.

Vanessa avait relevé brutalement la tête. Zut! Jack avait-il déjà soulevé quelqu'un de sa chaise ?

— Quoi?

J'ai esquissé un geste pour me retourner.

Vanessa ma attrapée par le bras.

— Ne te retourne pas. Il faut d'abord que je réfléchisse une seconde, établir un plan, a dit Vanessa, soudain très sérieuse.

— Mais de quoi parles-tu ? Que fait Jack ?

— Il ne s'agit pas de Jack.

— Alors que se passe-t-il de si important ?

— Ce n'est pas Jack. C'est Douglas.

— Quoi?

Je me suis levée et retournée très lentement. C'était bien lui, marchant dans notre direction, léger et sans souci — le goujat des goujats, le roi des salauds —, Douglas. Qui se dirigeait vers nous, comme au ralenti. Je suis retombée assise, assommée. Comme lorsque vous comprenez que vous allez avoir un accident de voiture, mais qu'il est trop tard pour agir et que vous ne pouvez que vous préparer. Il ne vous reste plus qu'à prier de ne pas être trop gravement blessée.

Je l'ai regardé approcher de plus en plus près, absolument superbe, comme toujours — James Bond, mais en plus séduisant. Les yeux éclairés de ce regard diabolique, la bouche tordue dans un petit sourire à la David Addison, le visage arborant une barbe naissante. A

ses côtés, on devait probablement respirer un parfum étourdissant.

Je n'ai pas pu m'empêcher de noter qu'il était vêtu de façon impeccable des pieds à la tête. Pas surprenant — il avait toujours porté des costumes taillés sur mesure —, mais sa tenue de ce soir présentait un élément inattendu.

Un pantalon.

— Ce type porte un smoking? ai-je demandé à Vanessa.

Reste cool. Reste calme, me suis-je dit. Ce n'est pas un problème. Il n'y a là rien que tu ne puisses gérer. Ce n'est pas si important. Tu te trouves simplement au mariage de ton ex, avec ton faux fiancé, occupée à conserver ta dignité un tant soit peu intacte. Du gâteau. Rien ne peut t'arrêter. Ni perdre tes bagages. Ni tomber sur ta Nemesis du lycée. Ni Vanessa en pleine dépression dans les toilettes. Ni même un serveur écossais. Alors le vrai Douglas qui débarque ? Je vous en prie !

— Mesdames, a dit Douglas, d'une voix super- sexy.

Il s'est penché pour nous faire un baise-main.

Là-dessus, je me suis évanouie.

22.

Le goujat réapparaît toujours, c'est une règle universelle. Je ne sais pas pourquoi, c'est juste comme ça. Lisez n'importe quel roman de Jane Austen et vous comprendrez ce que je veux dire. Je devrais le savoir. J'ai lu beaucoup de romans de Jane Austen. Dans ce cas, pourquoi d'après vous ai-je été si surprise quand mon propre goujat a réapparu ?

J'ai rouvert les yeux quelques minutes plus tard dans une chambre minuscule, avec le murmure d'une petite cascade en bruit de fond. Le visage de Jack penché sur le mien, l'air très inquiet, a été ma première vision. Il trempait une serviette en papier dans de l'eau glacée et m'en humectait le front. On m'avait étendue sur une bergère tendue d'un tissu de velours.

— Mon Dieu, Jack! J'ai fait un horrible cauchemar, ai-je dit en regardant le plafond.

Un motif compliqué, d'un bleu profond, y était peint à la main.

— Nous étions au mariage de Ted, et Douglas faisait irruption à l'improviste. Pas toi — le vrai Douglas ! Je tombais dans les pommes et je crois que la mère de Ted disait : « Qui a amené cette fille juive ? »

Silencieux, Jack a continué de me tapoter le front. J'ai baissé les yeux et mon regard est tombé sur son kilt.

— Aïe, ce n'était pas un rêve.

— Ce n'était pas un rêve.

J'ai regardé autour de moi. Nous étions dans la suite nuptiale, faiblement éclairée. La seule source de lumière provenait des lampes autour du miroir de la coiffeuse. Jack avait

tiré une des chaises pour s'asseoir près de moi.

Un plat de feuilletés aux saucisses et de sushis, entamé par Ted et Ava, était disposé sur la table. À côté, une bouteille de Veuve Clicquot était renversée dans un seau à glace. J'ai eu la vision de Ted portant des sushis au thon à la bouche d'Ava, tandis qu'elle ingurgitait le Champagne par coupes entières, sous prétexte d'attaque de panique, Jack a de nouveau trempé la serviette dans le seau à glace et l'a reposée avec douceur sur mon front.

— Ce n'était pas un rêve ? Tu veux dire, nous sommes vraiment au mariage de Ted ?

— Et lui aussi.

Douglas est ici. J'y suis aussi. Et Jack aussi, habillé comme Douglas. Qui est ici ! Et je viens de m'évanouir et de me donner en spectacle au mariage de mon ex. Pourquoi, oh pourquoi, quand je me suis évanouie, ne me suis-je pas tout bonnement ouvert le crâne et ne suis-je pas morte, comme toute personne normale ? La vie est parfois tellement injuste.

— Je suis horriblement gênée. Je ne vais jamais pouvoir retourner là-bas. Partons. Non, nous ne pouvons pas partir. Qu'allons-nous dire ?

— C'est déjà réglé. Vanessa a assuré, je dois dire, a dit Jack en pouffant.

— Heureusement que Vanessa et toi existez. Que leur a-t-elle dit ? Elle a tout avoué ? Révélé la vérité à tout le monde ?

Oui, c'est ça. Vanessa a tout confessé. Au point où nous en sommes, ce serait le plus simple, non ? Ce serait un soulagement de cesser ce petit jeu ridicule. On ne pouvait pas dire que je conservais ma dignité — un tant soit peu ou non —, mais les gens qui comptaient vraiment pour moi et qui n'avaient pas désavoué mon comportement ridicule semblaient m'aimer quand même. (Je crois.)

— Non ! Tu es devenue folle ? Elle a dit à tout le monde que Douglas était Marcus.

Dieu merci, elle avait menti. Dieu merci, mon amie Vanessa était une menteuse d'enfer. Dieu merci, elle les avait regardés droit dans les yeux et leur avait sorti un bon gros mensonge.

— Donc, maintenant tu fais semblant d'être Douglas et Douglas fait semblant d'être Marcus ?

— C'est à peu près ça, a-t-il dit en trempant de nouveau la serviette dans le seau à glace. J'ai hâte de voir Douglas imiter l'accent américain.

— En fait, il imite très bien l'accent américain. Il m'imitait tout le temps. Me parodiait, en fait, quand ça l'agaçait, ai-je expliqué à Jack qui revenait vers le divan avec la serviette. Enfin, c'était tordant.

— J'imagine.

J'ai réalisé que ce n'était pas si tordant. Douglas m'imitait souvent — il appelait ça « la voix » — quand nous sortions avec ses amis européens. Douglas m'accusait de parler « américain », pas anglais, et ses amis européens piquaient des fous rires en l'entendant se moquer de moi. Lui aussi riait aux larmes, maintenant que j'y pense.

Ses amis prétendaient être incapables de comprendre mon accent « américain ». Une excuse en fait pour discuter entre eux en m'ignorant totalement. Ce en quoi Douglas excellait.

- Vanessa et toi êtes vraiment des anges. J'ai de la chance de vous avoir.
- Tu sais que je ferais n'importe quoi pour toi.
- C'est trop mignon. Tu ferais vraiment n'importe quoi?

Il n'a pas répondu, mais a baissé un regard explicite sur son kilt et ses jambes nues. Façon de confirmer que, oui, il ferait n'importe quoi pour moi. J'ai souri. Je n'avais jamais rencontré quelqu'un qui ferait n'importe quoi pour moi.

- C'est vrai, ai-je dit en me surélevant sur les coudes.
- C'est vrai, a-t-il dit en se penchant.
- C'est vrai.

Il n'y avait personne pour nous interrompre. Il m'a embrassée. Cela valait la peine d'avoir attendu. Délicat et doux au début — comme si j'étais une délicate pièce de cristal que Jack craignait de briser —, son baiser est devenu plus passionné, exigeant, comme s'il avait attendu toute sa vie de m'embrasser.

Ses lèvres douces avaient un goût de scotch et de sucre. J'ai posé la main sur sa joue, chaude au toucher. Quand j'ai rouvert les paupières, il me regardait droit dans les yeux. D'un regard que je ne lui connaissais pas. Sérieux, intense, brûlant... incandescent. J'ai fondu. Nous nous sommes embrassés sans retenue pendant je ne sais combien de temps, jusqu'à ce que l'un de nous se rende compte que passer le mariage de votre ex à embrasser quelqu'un dans la suite nuptiale n'était peut-être pas bien élevé. Ce doit être Jack qui l'a compris le premier, parce que moi, je ne voyais pas où était le problème.

Je me suis levée, j'ai lissé ma robe et me suis dirigée vers la coiffeuse. Je ne pouvais pas m'empêcher de glousser en le guettant du coin de l'œil, toujours assis dans le canapé. En retouchant mon rouge à lèvres, j'ai vu que Jack me fixait. Il ressemblait à un acteur de vieux films, une réincarnation de Cary Grant ou de Humphrey Bogart, faisant passer dans son regard intense toute la puissance de ses sentiments. Sauf que je ne connais pas de films avec Cary Grant ou Humphrey Bogart en jupe. Mais vous voyez où je voulais en venir.

— Prêt pour quelques nouveaux mensonges et escroqueries ? ai-je demandé en me détournant du miroir.

J'espérais moi aussi ressembler à une star de cinéma d'antan. Je visais Audrey Hepburn, mais je ne crois pas qu'Audrey ait jamais porté une robe aussi révélatrice que mon modèle de chez Halston.

- C'est parti ! a-t-il répondu en me tendant son bras.
- Oh, c'était très réussi, ai-je dit, m'émerveillant de son accent, qui commençait à être au point. Tu deviens vraiment bon. Reconnais que ça te plaît d'imiter cet accent.

Jack a souri et j'ai souhaité que le temps se fige. C'était le stade délicieux, dans une

histoire d'amour, où tout semble possible. J'aurais voulu prendre une photo de nous, ici et maintenant — Jack qui me regardait avec adoration, souriant comme un homme qui sait comment obtenir ce qu'il désire, et moi qui le contemplait comme s'il était mon héros. J'étais si heureuse. D'un bonheur inaltérable. Mais les instants de ce genre ne durent jamais, n'est-ce pas ?

Nous n'aurions jamais dû quitter la suite nuptiale.

Nous en sommes sortis en nous tenant par la main. A peine à l'extérieur, Douglas a surgi et m'a saisie, comme un homme des cavernes.

— Hé mec, tu permets que je te l'emprunte? a-t-il demandé avec son accent américain.

Sans attendre la réponse, il a attrapé mon bras pour me traîner hors de la piste. J'étais étonnée qu'il ne m'ait pas assommée avec une pierre avant de me tirer par les cheveux. Il me serrait si fort que j'ai craint que ma peau ne garde une marque. Jack a fait mine de nous suivre, mais j'ai levé un doigt pour lui faire signe je serai de retour dans une minute. Il a reculé de mauvaise grâce. Pourvu qu'il ait compris que ce court moment allait me servir à me débarrasser de Douglas, afin de pouvoir revenir à lui.

— Zut, tu peux me dire ce qui se passe ? a demandé Douglas.

— Tu as dû comprendre.

J'avais plaqué un sourire sur mon visage pour que quiconque nous regardant pense observer deux invités normaux, en train de danser et entretenir une agréable conversation. Pas un goujat infidèle et son ex dans une joute verbale décidément plus que *déplaisante*.

— Apparemment, tu as perdu l'esprit.

— Ce n'est pas moi qui ait pris l'avion jusqu'à L.A. in extremis.

— J'étais invité à ce mariage!

— J'ai cru qu'après avoir couché avec une autre fille, t'être fiancé à ladite fille, et m'avoir fichue dehors, tu avais compris que tu étais *désinvité*.

— J'ai voulu te surprendre par ce geste romantique.

Il a plongé ses yeux dans les miens. Des yeux intenses. Des yeux qui disaient : « Crois-tu que je te mentirais ? » Croyait-il qu'après ce qui s'était passé, j'allais succomber à un simple regard ?

— Tu as en partie réussi. Je suis surprise, c'est certain.

— Tu n'es pas heureuse de me voir ?

Je lui ai répondu avec un sourire.

— Disons que te revoir me donne une chance de te dire que je ne veux plus jamais t'adresser la parole.

Depuis l'autre côté de la piste, M. et Mme Martin pouvaient me voir. Je ne voulais pas leur donner de raison de s'inquiéter. Mme Martin m'a fait signe et j'ai répondu à son signe de la main en souriant.

— Brooke, ce n'est pas possible. Tu n'es pas un tout petit peu heureuse de me voir ?

De plus en plus désespéré, il levait maintenant vers moi des yeux de chien triste. A une époque, ce regard provoquait des ravages chez moi. Je le croyais sincère et lui pardonnais n'importe quoi. Maintenant, je voyais ce regard pour ce qu'il était — de la manipulation, un moyen de garder son emprise sur moi. La vitesse à laquelle Douglas avait cessé d'avoir un effet sur moi me surprenait. On aurait dit que je pouvais éteindre et rallumer, un peu comme une chaîne de télé quand le film est mauvais.

- Tu portes un pantalon.
- Je croyais que c'était ce que tu voulais.
- Oui. C'est ce que je voulais.
- Alors mieux vaut tard que jamais.

— Ecoute, s'il ne s'agissait que d'un problème de pantalon, je serais très touchée, mais ce n'est pas le cas.

- Nous avons rompu.

Pourquoi m'informait-il de ce fait plus qu'évident?

Il croyait que je n'avais pas remarqué notre rupture ? Que je vivais dans l'illusion que les couples se jetaient mutuellement hors de leur appartement et se fiançaient à d'autres ? Croyait-il que les filles qui n'avaient pas rompu avec leur mec s'amusaient à embrasser leur meilleur ami au mariage de leur ex ? Les gens nous accusaient-ils de sortir encore ensemble ? C'était pourquoi il se sentait obligé de me rappeler que nous avons rompu ?

- J'en suis douloureusement consciente.
- Je ne parle pas de nous. Je veux dire...

Bégaiement. Méthode de manipulation n° 732 dans le manuel du pauvre petit garçon. Ça fait la paire avec le regard. J'ai été vilain. Si vilain que je ne peux même plus articuler. Hugh Grant — piqué avec une prostituée — interviewé dans l'émission de Jay Leno. J'en ai assez dit.

- Quoi?

Il s'est remis à bégayer et à battre de ses longs cils. Vanessa et Jack se rapprochaient de nous en dansant.

- On peut vous interrompre ? a demandé Vanessa. J'aimerais danser avec mon mari. Elle a accentué le mot mari au cas où d'autres invités écouterait.
- Bien sûr ! me suis-je écriée avant que Douglas ne puisse protester.
- Ça va? m'a demandé Jack dès que je me suis retrouvée dans ses bras rassurants.
- Oui, ça va. Maintenant que je suis avec toi.
- Qu'est-ce qui se passe ? m'a-t-il murmuré en m'attirant contre lui. Que fait-il ici ?
- Je n'en ai aucune idée.

J'ai profité de l'occasion pour approcher mon visage du sien et sentir mon propre parfum sur son cou. Le souvenir de la suite nuptiale m'a arraché un sourire.

- Tu savais qu'il allait venir?

Je n'ai pas eu le temps de répondre (ma réponse aurait en gros consisté en un « je ne savais pas ce que faisait Douglas quand je vivais avec lui, alors je n'ai aucune idée ce qu'il fait maintenant » plein d'esprit). Je n'ai pas compris comment, nous avons de nouveau changé de partenaire, et je me suis retrouvée face à Douglas.

— Chérie.

Douglas m'appelait toujours *chérie*. Avant, j'aimais le son de ce mot avec son accent.

— Ne m'appelle pas ainsi, ai-je dit en cherchant Jack et Vanessa du regard.

Jack m'observait par-dessus l'épaule de Vanessa. Je lui ai souri.

— Nous avons annulé le mariage. Brooke, chérie. J'ai commis une grosse erreur. Je ne peux qu'espérer qu'il n'est pas trop tard pour la réparer.

Pas trop tard pour la réparer ? Il était déjà trop tard quand nous étions encore ensemble. Seulement, je ne le savais pas. L'empereur était nu alors que je le croyais vêtu d'un costume italien taillé sur mesure.

Jack avait raison — je devais m'attacher davantage à l'essence des choses, pas seulement à leur apparence.

Peu importait l'apparence de Douglas, ce n'était qu'un menteur, infidèle chronique. J'étais bien trop gentille pour lui. Jack, lui, était un être merveilleux. Et par le plus grand des hasards, il possédait également un physique merveilleux. Non que j'attache une importance quelconque à des détails aussi superficiels.

Quand Douglas, debout devant moi, a simulé les larmes et confessé son prétendu amour, j'ai compris que cette relation n'avait jamais existé pour de bon. Je l'avais créée de toutes pièces et avais choisi de vivre dans l'illusion. Après deux années de vie commune, je comprenais que j'avais vécu des relations plus profondes avec certaines de mes paires de chaussures.

— Je t'aime. Je ne sais pas où j'avais la tête. Je n'ai jamais désiré te faire du mal. Epouse-moi. Reprenons là où nous en étions restés.

Il a tenté de m'embrasser, afin de me prouver, j'imagine, la profondeur de son amour.

J'en croyais à peine mes oreilles. Douglas me revenait. Et, bouquet final, me demandait de l'épouser! Tout ce que j'avais voulu depuis le début. Sauf que je ne le voulais plus.

— Zut ! Tu as perdu la tête ou quoi ?

Il s'est écarté, son visage reflétait sa stupeur devant une femme lui répondant d'un non sans équivoque.

— Chérie, je t'aime. Tu n'as pas entendu ce que je t'ai dit?

— Si, mais c'est que...

Je n'ai pas pu achever. Il a pris mon visage dans ses mains et a écrasé ses lèvres sur les miennes. De toutes ses forces.

Au lieu d'écouter ma réponse, il s'est contenté de m'embrasser. Il devait être persuadé qu'un baiser de lui tenait lieu de réponse. Mais non. Il m'a embrassée en me maintenant contre lui et j'ai dû lutter pour me libérer de son étreinte.

Ses mains enserraient mon visage et je ne parvenais pas à m'écarter. Ma seule pensée était que Jack allait m'aider à m'arracher à cette prise. Mais quand j'ai ouvert les yeux, tout ce que j'ai pu voir du coin de l'œil, c'est Jack quittant en trombe la piste de danse.

Après ce qui ma semblé durer une éternité, j'ai repoussé Douglas et ses lèvres de goujat, et je l'ai frappé dans la poitrine. De toutes mes forces.

La chanteuse a achevé sa chanson et la foule des danseurs a applaudi. Douglas et moi sommes restés immobiles, comme des étrangers au milieu des joyeux invités, seuls à ne pas applaudir. Nous nous faisons face, mais nous n'avons pas échangé un mot. L'animateur du groupe a invité la foule à s'asseoir et à savourer le plat principal.

Douglas a pivoté, pris Vanessa par le bras — elle se tenait derrière nous, les yeux écarquillés après avoir été témoin de notre baiser — et s'est frayé un chemin avec elle jusqu'à notre table. J'ai tenté de trouver Jack, mais il avait disparu de la piste de danse et de notre table. Quand la piste s'est vidée, je l'ai aperçu au bar, à l'autre bout de la pièce.

Je l'y ai rejoint. Il était entouré de ce qu'on ne peut décrire que comme une meute de jeunes femmes. De jeunes femmes célibataires. Clientes de Ted ou amies d'Ava? Il était clair qu'elles appartenaient toutes au milieu du cinéma.

Je dénotais complètement, un peu comme un homme dans un magasin de lingerie, vu que j'étais la seule munie de mes seins, lèvres et nez d'origine. (D'accord, peut-être mon nez n'est-il pas d'origine, mais les seins et les lèvres étaient intacts.) Je me suis demandé si Jack avait prétendu être producteur. Je savais que Ted utilisait cette astuce dans les fêtes à son arrivée à L.A.

Une rousse d'un mètre quatre-vingts était drapée autour de Jack, comme s'il s'agissait du sultan de Brunei. Cela n'avait pas l'air de le déranger du tout. J'avais l'impression d'avoir vu cette fille dans un épisode de *La loi et l'ordre*.

— Regrettez-vous parfois d'avoir abandonné la carrière d'acteur ? a demandé une grande blonde d'un air pénétré.

J'ai joué des coudes pour m'immiscer dans le cercle.

— Cela vous ennuerait que je récupère mon cavalier ? ai-je demandé en riant.

La rousse n'a pas bougé. Jack non plus.

— Jack?

— Je t'ai vue, a-t-il dit.

Et il s'est penché sur son verre. La rousse n'a pas bougé un cil. Elle restait enroulée autour de Jack et soutenait mon regard.

— Jack, ai-je repris avec obstination, nos plats sont servis.

— Je t'ai vue avec Douglas, a-t-il répété, d'une voix plus forte et plus agressive.

La meute de femmes m'a fusillée du regard. Je ne savais pas si c'était parce qu'il leur avait parlé de Douglas et moi, ou simplement parce qu'elles l'avaient vu en premier.

— Je t'avais entendu la première fois, ai-je murmuré, essayant de le prendre par le bras.

La rousse l'enveloppait toujours de ses tentacules. J'ai fait tourner ma fausse bague de fiançailles autour de mon doigt.

— Je t'ai *vue* avec lui, a-t-il répété, se tournant face à moi pour me regarder droit dans les yeux.

Ses yeux bleus paraissaient plus sombres que jamais. La voix de Jack résonnait de plus en plus fort et la rousse s'est écartée. Jack a quitté son cercle d'admiratrices pour me faire face.

— Pourrions-nous parler de ça plus tard ? ai-je murmuré, désignant les gens autour de nous.

— Je t'ai vue l'embrasser, Brooke, alors épargne-toi la peine de me raconter des histoires.

Il ne cherchait même plus à imiter l'accent écossais, alors qu'un tas d'invités nous entouraient.

— Cesse de raconter des histoires.

Je lui ai saisi le bras et l'ai entraîné hors de la salle de réception. Ses pieds paraissaient coller au sol, de sorte qu'il était difficile de le faire bouger.

Dans le couloir, il continuait de rabâcher.

— C'est ce que tu voulais. C'est ce que tu voulais depuis le début. Pourquoi ne fonces-tu pas ? Pourquoi ne te précipites pas pour le récupérer ?

— Ce n'est pas ce que je veux!

Les larmes me montaient aux yeux.

— Foutaises!

J'étais si choquée qu'il ait crié ainsi après moi que j'ai eu un sursaut de recul.

— Bien sûr que si, c'est ce que tu veux. Tu as passé le week-end à réfléchir, à élaborer des plans pour reconquérir Douglas. Maintenant, il est là. Vas-y, vas le retrouver. Vous vous méritez l'un l'autre.

— Je ne veux pas de lui, ai-je supplié, les yeux pleins de larmes. C'est toi que je veux. Je veux rester avec toi.

— J'ai été idiot de le croire. En fait, tu ne veux de moi que quand je me déguise et me fait passer pour Douglas. Un vrai truc de malade, non ?

— C'est faux.

Les larmes qui coulaient sur mon visage me gênaient pour parler.

— J'ai été fou de toi, et depuis si longtemps, Brooke. Je me demande où j'avais la tête. Mais c'est terminé, maintenant. Tu devrais être heureuse, les deux hommes de ta vie sont présents et se comportent tous deux comme de parfaits imbéciles.

— Ce n'est pas du tout ce que je veux. C'est toi que je veux. Je te veux!

— Dis-le à quelqu'un que ça intéresse, a-t-il rétorqué en sortant en trombe.

— Où vas-tu ? ai-je crié.

Un torrent de larmes a coulé sur mes joues, sans que je puisse l'arrêter.

— Je vais dîner, a-t-il déclaré en ouvrant la porte menant dans la salle de la réception.

Le son de l'orchestre est parvenu jusqu'à moi, puis la porte a claqué à grand bruit, avant de me laisser seule dans le silence.

Debout dans le couloir, j'ai cherché à comprendre ce qui venait de se passer. Comment Jack pouvait-il deviner ce que je désirais quand je le savais à peine moi-même ?

Douglas ? Je ne voulais pas de Douglas. Je n'en voulais plus. Plus depuis qu'il m'était apparu tel qu'il était vraiment.

Et me marier. Je désire me marier. C'est ce que me propose Douglas. Mais quel genre de mariage peut-on espérer avec un homme en qui on ne peut pas avoir confiance ?

Je peux avoir confiance en Jack. Mais comment Jack a-t-il pu me dire des horreurs pareilles ? Nous voir nous embrasser, Douglas et moi, a dû le blesser profondément. Serait-il possible que j'ai si longtemps sous-estimé les sentiments qu'il me portait ? Pourquoi pas ? J'avais bien sous-estimé les sentiments que je lui portais, moi.

La porte s'est rouverte et j'ai essuyé les larmes sur ma joue. La musique de la fête s'est échappée jusqu'à moi. L'orchestre jouait *Célébration*. Jack me revenait. Je savais qu'il ne pouvait rester fâché contre moi, exactement comme je ne pouvais rester fâchée contre lui.

Il allait revenir, j'allais lui expliquer ce que je ressentais et tout irait bien. La porte s'est ouverte lentement et j'ai souri.

— Brooke ?

— Je suis là.

— Brooke ça va ? Ma mère m'a dit que tu t'étais évanouie.

C'était Ted. Tout d'un coup, mon sourire semblait forcé, et les larmes menaçaient de couler de nouveau.

— Ça va.

Il s'est approché et m'a serrée dans ses bras. Plus il était gentil avec moi, plus il me donnait envie de pleurer. Pourquoi, quand on est triste, la moindre preuve de sympathie suffit-elle à décupler vos larmes ?

— Je voulais juste m'assurer que tu allais bien.

— Merci.

Je forçais mes lèvres à continuer de sourire.

— Tu n'as pas l'air bien. Que se passe-t-il ?

— Rien, Ted. Ce n'est rien. C'est un beau mariage. Merci beaucoup de m'avoir invitée.

Faisant mine de retoucher mon maquillage, j'ai effacé une larme fugitive.

— Tout le plaisir est pour moi, bébé. Tu es certaine que tu vas bien ?

— Certaine.

— Bien. Parce qu'il faut vraiment que j'aïlle parler à ce type qui vient juste de me proposer un contrat.

Il m'a embrassé sur la joue et s'est échappé en direction des toilettes des hommes.

De retour dans la salle de réception, j'ai retrouvé notre table. Douglas, Vanessa et Jack étaient assis les uns à côté des autres, avec un siège vide au milieu. J'ai inspiré à fond et me suis assise entre Jack et Douglas. Jack refusait de croiser mon regard, alors que Douglas ne me quittait pas des yeux.

— Alors, nous a demandé la voisine de Jack, depuis combien de temps êtes-vous fiancés ?

— Pas très longtemps, ai-je répondu.

A quelle vitesse pouvais-je avaler mon poulet et faire en sorte de me retrouver seule avec Jack ?

— Oh vraiment ? a demandé Douglas.

— Oui, a dit Jack, c'est même pratiquement comme si nous n'étions pas fiancés du tout.

Douglas s'est mis à ricaner.

— Je m'appelle Jenna, s'est présentée la femme en nous serrant la main. J'ai grandi avec Ava. Comment connaissez-vous l'heureux couple ?

Jack s'est tourné vers moi.

— Brooke couchait avec le marié.

Au moins, il me regardait dans les yeux.

— Ted et moi sortions ensemble à l'école de droit..., ai-je vite renchéri, avec un rire forcé.

J'ai désigné Jack d'un geste.

— J'ai pratiquement dû le traîner ici.

J'espérais que nous ressemblions à un gentil petit couple en train de se chamailler, et pas à un couple sur le point de s'entretuer.

— Mon mari se comporte parfois ainsi lui aussi, m'a dit Jenna avec un sourire. C'est pour quand le grand jour ?

— Nous n'avons pas encore décidé de la date.

— Ah non ? est intervenu Douglas. Moi qui croyais que tu avais déjà tout prévu, Brooke. Ou du moins tout concocté à ta façon.

J'ai ri et Jenna s'est jointe à moi. Avec un rire nerveux.

— Mais nous savons que nous voulons quelque chose de modeste, n'est-ce pas, chérie ? a dit Jack en m'enlaçant et me serrant un petit peu trop fort. Après ce week-end, Brooke prévoit de compter quelques amis en moins. N'est-ce pas, chérie ?

J'ai ri vraiment fort, comme pour dire « Mon faux fiancé n'est-il pas trop drôle ? » J'espérais qu'elle rirait, juste par politesse, sans essayer de comprendre pourquoi Jack était aussi méchant avec moi. Elle n'a pas ri.

— L'important, c'est la relation dans le couple, a lancé Vanessa, volant à mon secours depuis l'autre bout de la table. Si l'amour existe, il remplira la pièce, peu importe que ce soit un mariage modeste, formel ou décontracté. C'est le couple qui compte.

— Evidemment, ai-je répondu à Vanessa en posant ma main sur les siennes.

Jenna a hoché la tête de concert.

— Tout réside dans la confiance, je crois, a dit Jack. Si la confiance n'existe pas, la relation n'existe pas. C'est que manquent les fondations sur lesquelles bâtir quelque chose de solide.

— Vous avez tellement raison, a approuvé Jenna en hochant la tête.

— Et bien moi je crois que l'important c'est la passion, a dit Douglas, l'excitation et le feu qui alimentent l'amour.

— Ça ne m'étonne pas de toi, a dit Jack.

Jenna a regardé Jack, désarçonnée. Jack et Douglas avaient retrouvé leurs accents respectifs et semblaient sur le point de bondir par-dessus la table, se jeter à la gorge l'un de l'autre.

— L'important c'est l'amour, ai-je dit, intervenant avant que les choses ne dégénèrent. Cela commence par l'amitié, qui se transforme en autre chose. Même si ça prend plus longtemps que cela ne le devrait, l'important est de finir par comprendre qui est la personne qu'il vous faut, et ne se préoccuper que du futur, même si le passé paraît confus. Il faut pardonner les erreurs et aller de l'avant. Comme une équipe. Si deux personnes sont amoureuses, tout est possible et tout trouvera sa place.

J'ai essayé de lire dans le regard de Jack, savoir si je l'avais touché.

— Et parfois, on comprend simplement qu'on s'est trompé dès le départ et qu'il faut reprendre ses billes, a tranché Jack.

Jenna a plongé le nez dans son poulet.

Avant que je n'aie pu répondre, nous avons été interrompus par l'animateur qui a annoncé le début des discours, tandis que la mère de Ted saisissait le micro.

Jack s'est remis à éviter mon regard. Les yeux de Douglas me brûlaient la peau.

— Merci, a dit la mère de Ted, la voix un peu hésitante.

On dirait qu'elle aussi avait dû soigner une petite attaque de panique.

— Et merci à tous d'être ici, afin de partager ce moment très, très spécial avec nous. Comme la plupart d'entre vous le savent, mon fils, Ted, est la lumière de ma vie. Je suis si fière de l'homme qu'il est devenu, de ce qu'il a accompli. Je t'aime, mon bébé, a-t-elle dit en posant sa main sur le visage de Ted.

Ted lui a rendu son sourire.

— C'est tellement merveilleux d'être ici ce soir pour célébrer le mariage de mon fils, Ted, avec Ava. Vous savez, jusqu'à ce qu'il nous présente Ava, je ne savais même pas qu'il aimait les Orientales.

Ted s'est pris la tête entre les mains et Ava, debout, a souri stoïquement, un peu comme les quatre nominées sourient à la caméra quand on annonce le nom de celle qui remporte l'oscar.

— ... Ni les filles qui travaillent, a continué la mère de Ted.

Le père de Ted a murmuré quelque chose à la mère de Ted.

— ... Je veux dire, des filles qui ont un métier. Une carrière. Je ne savais pas que Ted aimait les filles qui poursuivaient une carrière. Mais au moins, nous savons que ce n'est pas à son argent qu'elle en veut!

— Passe au toast, maman! a dit Ted.

— Ah oui. Le toast. Levons tous nos verres pour porter un toast. Un toast... au mélange de deux cultures. L'Orient rencontre l'Occident ! Félicitations, Ted et Ava. Ou *kung-hsi*, comme on dirait, Ava, dans ton pays.

— Et tu croyais qu'elle était simplement antisémite, m'a glissé Vanessa, tout en applaudissant avec la foule.

— Ava n'est pas née à New York? a demandé Jack à Vanessa, refusant toujours de me parler.

J'ai répondu tout de même.

— Si, et elle y a grandi.

— Si vous voulez mon avis, elle est tout simplement comme quelqu'un de ma connaissance : intolérante envers les autres cultures, a dit Douglas.

— Pour l'amour du ciel, tu parles encore de cette saleté de jupe ?

— C'est un kilt, a dit Douglas, les dents serrées.

— Tu pourrais te contenter de te taire ?

Jenna s'est retournée, faisant semblant de ne pas entendre.

— Pourrais-tu s'il te plaît prendre l'accent américain ? a murmuré Vanessa à Douglas. Tout le monde nous regarde.

— Laissez tomber, a dit Jack. Laissez tomber, Brooke et Douglas, ça suffit. Qui voulez-vous tromper ? Vous vous convenez à la perfection. Vous êtes tous deux des idiots superficiels et insensibles, et aucun de vous deux ne semble très difficile, en particulier quand il s'agit d'embrasser quelqu'un, a-t-il dit avant de quitter brusquement la table.

— Et voilà, c'est ma chérie à moi, a dit Douglas, se glissant à mes côtés pour m'enlacer.

— Je ne suis pas ta chérie! ai-je lancé en me dégageant d'un coup d'épaule. Je crois que je ne l'ai jamais vraiment été.

— Zut, Brooke, qu'est-ce que ça veut dire ?

Le regard menaçant — ce regard que j'avais passé nos deux années de vie commune à

tenter d'éviter — était de retour. Seulement, cette fois, je m'en moquais. Je n'ai pas reculé.

— Comme tu étais avec une autre, je ne peux pas être ta chérie. Ou alors cela ferait de moi, au mieux, l'une de tes chéries.

— Chérie, ne sois pas ridicule. Tu es ma chérie. Tu l'as toujours été, tu le seras toujours.

— Plus maintenant.

— Faisons cela dans les règles, a dit Douglas sans se démonter.

Il s'est levé de table et est tombé un genou à terre.

— Brooke Miller, devant Dieu et devant tous ces gens, veux-tu m'épouser ?

Il a sorti un écrin de sa poche.

— Tu veux bien te lever ? ai-je dit en agrippant sa veste de smoking pour le ramener au niveau de la table.

J'étais embarrassée qu'il se donne en spectacle, mais comme la plupart des invités avaient regagné la piste de danse, personne n'a haussé un sourcil devant sa démonstration. Il s'est rassis en riant, sans quitter une seconde mon visage des yeux.

— Alors ? a-t-il demandé en poussant la petite boîte vers moi et en soulevant une flûte de champagne.

C'était une toute petite boîte carrée — difficile de croire que quelque chose d'aussi important qu'une bague de fiançailles puisse tenir entre ses parois étroites. Un moment, je me suis demandé s'il s'agissait de la même bague qu'il avait offerte à Beryl, puis je me suis rendu compte que cela n'avait pas d'importance. Le diamant taillé était monté sur un élégant anneau de platine. Au premier coup d'œil, il paraissait énorme, superbe, étincelant de mille feux. Mais en le regardant de plus près, j'ai compris qu'il en imposait uniquement parce qu'il était large, mais avec très peu d'épaisseur.

— Je ne sais quoi dire, ai-je dit en reposant la bague dans son écrin.

— Je t'ai demandé de m'épouser. Ce n'est pas ce que tu voulais ?

J'ai fixé la piste de danse.

— Brooke, je te parle.

— Non, ai-je répondu en détournant la tête.

— Non, tu ne veux pas m'épouser, ou non ce n'est pas ce que tu voulais ?

— Les deux. Ni l'un ni l'autre.

Je l'ai regardé droit dans les yeux.

— Comment est-ce possible ? Tu veux vraiment ficher tout ça en l'air ? Tout ce qu'il y a eu entre nous ?

Pourquoi cela ne posait-il aucun problème quand c'était lui qui fichait tout en l'air ? Quand c'était lui, je devais me contenter d'accepter les choses, alors que quand c'était moi, cela requérait des explications en règle.

— Tu te souviens, ce dimanche soir où nous avons dîné dans ce petit restaurant du

Lower East Side, et où nous avons dansé sur les tables jusqu'à 4 heures du matin? Comment s'appelait ce restaurant?

Il a parcouru du doigt l'intérieur de mon bras.

— Tu te souviens, cette fois où j'ai dû me faire arracher une dent de sagesse en urgence, mais où tu n'as pas annulé ton dîner prévu le soir même pour t'occuper de moi ? ai-je répliqué.

Il a avalé une gorgée de son Champagne.

— Je préfère me souvenir de cette fois où tu étais épuisée par ton travail et où je t'ai fait la surprise de t'inviter une semaine aux îles Caïmans.

Il a entortillé une boucle de mes cheveux autour de son doigt.

— ... Tu te souviens de notre petit bungalow sur la plage?

— Tu te souviens quand le grand-père de Vanessa est mort et que tu n'as pas voulu m'accompagner à la veillée, parce que tu n'aimes pas la mort, m'as-tu dit?

Il a posé son verre sur la table.

— Pourquoi fais-tu ça? a-t-il demandé calmement en baissant le regard.

— Ce n'est pas la bonne question. La bonne question est : pourquoi ai-je attendu si longtemps avant de le faire?

— Chérie...

— Il n'y a pas de chérie. Ça ne marche plus avec moi. Tu en as demandé une autre en mariage, Douglas.

— Mais je te l'ai dit. C'est terminé, maintenant, a-t-il affirmé comme s'il s'agissait de la chose la plus naturelle du monde.

— Nous aussi, c'est terminé, Douglas, ai-je répondu tout aussi calmement.

24.

Douglas ne s'attendait pas à ce que je réponde non à sa demande en mariage. Quand je me suis levée et suis sortie de la grande salle de bal, il était toujours assis à table, la bouche ouverte. En faisant ma sortie, un peu théâtrale, ouvrant les portes de toute mes forces (plutôt réduites, avec mes talons de neuf centimètres qui commençaient à me faire atrocement souffrir), je marchais la tête un peu plus haute. Arrivée dans le couloir, je n'ai plus su où aller. Alors je me suis réfugiée dans mon quartier général officieux de la soirée — les toilettes pour dames. J'ai pris place face à la coiffeuse et me suis regardée dans la glace.

Pendant une seconde, je ne me suis pas reconnue. Qui étais-je? Qu'est-ce que j'étais en train de faire? Comment avais-je pu provoquer un tel gâchis ? Prenant soin de ne pas déranger l'œuvre de Damian, j'ai pris une serviette, l'ai trempée dans l'eau froide et m'en suis humecté le cou et les poignets.

— Nous passons un temps fou dans les toilettes, a remarqué Vanessa. J'ai l'impression d'avoir de nouveau treize ans et d'assister à une bar mitzvah.

Je lui ai adressé un regard étonné.

— Quoi? a-t-elle protesté. J'ai été élevée dans le New Jersey.

— Alors nous devrions allumer une bougie du souvenir pour Ted et Ava, ai-je proposé, me demandant si cette tradition propre à Long Island existait dans le New Jersey.

A l'époque, lors des fêtes données pour les diplômés ou les bar mitzvahs de nos amis, nous passions des heures à brûler des bougies du souvenir en leur honneur. Il s'agissait d'une étrange concoction d'allumettes à leurs initiales, serviettes en papier, etc., sur laquelle nous versions ensuite de la cire fondue, le tout dans un verre à vin piqué au traiteur. Cet objet d'art aux formes étranges était dédié à l'invité d'honneur, mais la mère, en général, le flanquait à la poubelle avant même de le rapporter à la maison.

— Ah oui, a dit Vanessa, la sacro-sainte bougie du souvenir. Je ne crois pas que ce soit une bonne idée d'approcher quoi que ce soit de ce genre de la mariée. A l'heure qu'il est, je dirais qu'elle est hautement inflammable.

Elle a sorti son rouge à lèvres et son brillant à lèvres et retouché ses lèvres.

— Oui. Ça ferait mauvais effet de mettre le feu à la mariée le jour de son mariage.

Nous avons éclaté de rire ensemble.

— Après ta sortie, Douglas a carrément pris la fuite. Je crois qu'il est parti.

— Bien, ai-je dit en me massant délicatement les tempes.

— Très bien.

Elle a fait la moue pour appliquer correctement son brillant à lèvres.

— ... mais je ne sais pas du tout comment je vais expliquer sa soudaine disparition, après son apparition tout aussi inattendue...

— Il adore le poulet ? ai-je proposé.

Croyez-le ou non, j'essayais vraiment d'aider mon amie.

— Mais il suit un régime et n'a pas pu rester pour le dessert, a-t-elle terminé en tripotant ses faux cils.

Je lui ai touché le bras pour l'empêcher de saccager l'œuvre de Damian. Elle s'est assise sur un banc près de moi.

— Suis-je une idiote ?

— Oui, a répondu Vanessa.

Sans hésitation, je précise. Je me suis interrogée. Une véritable amie aurait-elle marqué une pause, ou une véritable amie dit-elle les choses telles qu'elles sont? Je ne connais pas beaucoup de personnes qui parlent avec franchise. C'est peut-être ce qui fait que les vrais amis sont si rares.

— Tu es censée répondre : « Non, Brooke, bien sûr que non, tu n'es pas une idiote. »

— Mais tu es une idiote, a dit Vanessa.

Elle n'a pas reculé d'un pouce, hein ? Soit Vanessa est vraiment, *vraiment* une bonne amie, soit une fille vraiment pas sympa.

— Vanessa, qu'en penses-tu réellement ?

— Brooke, il y a ici un mec qui est fou de toi. Qui l'est depuis le jour où il t'a rencontrée, et il n'a pas hésité à se ridiculiser pour tes beaux yeux. Et tu te sens obligée de me demander si tu es une idiote ?

Elle avait raison. Je m'étais comportée comme une idiote. Jack était réellement amoureux fou de moi. Qui pouvait ne pas s'en rendre compte ? Et moi, j'étais follement amoureuse de lui. Pourquoi ne m'en étais-je pas rendu compte ? Je me suis regardée dans le miroir et j'ai inspiré à fond. J'ai mis un peu de brillant à lèvres. (Quoi ? dans ces grands moments de la vie, il faut être à son avantage !) J'allais sortir de la salle de bains d'un pas décidé et professer mon amour à Jack. Une fois les choses mises au point, tout rentrerait dans l'ordre.

Me voyant me lever et marcher d'un pas décidé, Vanessa me crierait : « Bravo, Paula ! », comme le crie la meilleure amie de Debra Winger à la fin d'*Officier et gentleman* quand Debra récupère son mec. Encore que Vanessa n'est pas le genre de fille à crier comme ça. Et comme je ne m'appelle pas Paula, ce serait étrange qu'elle crie ces paroles. Mais vous saisissez l'idée générale. Peut-être que lorsque je vais proclamer à Jack mon amour pour lui, il va me soulever, comme Richard Gere soulève Debra Winger, et m'emporter loin de ce mariage sordide, comme Richard emporte Debra loin de cette usine sordide. Même si Jack était du genre très mince, et moi du genre, eh bien, moins mince. Mais peut-être que m'entendre proclamer mon amour pour lui allait le doter d'une force surhumaine ! Et on ne pouvait qualifier ce mariage cinq étoiles de sordide. Mais ne serait-ce tout de même pas superromantique qu'il me soulève et m'emporte vers le coucher de soleil ?

— Tu as raison, Vanessa. Je vais expliquer à Jack ce que je ressens pour lui.

Au moment où elle aurait dû s'exclamer : « Bravo, Paula ! » ou dans le cas présent « Bravo, Brooke ! », elle a dit :

— Impossible, Brooke, il est déjà parti.

— Oh.

Je me suis figée sur place. La porte des toilettes pour dames s'est ouverte à la volée et a failli me frapper.

J'ai rebroussé chemin.

— Tant pis, a dit Vanessa. Eclatons-nous quand même. La nuit peut être sauvée. Retourne à la fête et danse jusqu'à en avoir mal aux pieds.

— J'ai déjà mal aux pieds.

Je me suis affalée sur le tabouret près du sien.

— Alors dansons jusqu'à ce que nos pieds soient encore plus douloureux...

J'ai ôté mes chaussures et entrepris de masser mes pieds.

— ... buvons trop et faisons la fête.

— J'ai trop bu hier soir. Et je crois que j'ai déjà trop bu ce soir aussi.

— Aide-moi un peu, Brooke, a-t-elle insisté en me prenant le bras. Boudier au mariage de ton ex est interdit.

— N'est-ce pourtant pas l'occasion idéale de boudier?

— Allons-y.

Elle m'a pratiquement poussée par la porte.

De retour à la fête, nous avons foncé au bar pour commander deux coupes de Champagne. Apparemment, nous étions les deux seules femmes non accompagnées du secteur, aussi nous sommes-nous donné un mal de chien pour paraître très occupées.

Nous avons dansé un morceau ou deux. Au début, j'étais distraite, incapable de penser à autre chose qu'à Jack et la façon dont il avait quitté la réception. Mais quelque part au milieu de *Dancing in September*, j'ai commencé à me mettre dans l'ambiance.

Vanessa et moi étions à peine lancées que l'orchestre a entamé un slow. De peur de ressembler à ces vieilles dames qui dansent ensemble, nous avons quitté la piste. Je déteste les slows lors des mariages. Ils ralentissent l'action, juste quand ça commence à bouger. Et me rappellent que je suis seule. Au moment où je crois assumer mon célibat, un slow vient à point nommé me rappeler que je n'assume rien du tout. Lorsque je serai mariée, j'en viendrais peut-être à apprécier ces intermèdes romantiques, mais pour l'instant, ils étaient une vraie torture.

— Et maintenant, a claironné l'animateur, asseyez-vous s'il vous plaît, Ted et Ava vont découper le gâteau!

L'assemblée s'est levée d'un même mouvement et s'est réunie autour de la piste pour observer Ted et Ava. Le gâteau était magnifique — plusieurs étages d'un blanc pur, couverts de roses et de perles en sucre. J'ai regardé Vanessa et me suis demandé si elle songeait à son propre gâteau de mariage.

Ted et Ava ont plongé ensemble un grand couteau en argent massif dans le gâteau, le regard rivé l'un à l'autre. Ted a glissé une bouchée dans la bouche d'Ava, avec précaution, comme s'il initiait un bébé à l'alimentation solide. Elle mastiquait encore qu'il s'est penché pour lui donner un petit baiser. Ils ont ri ensemble, avant de se tourner vers le photographe pour l'intermède Kodak. Dans la foule, j'ai reconnu la blonde travaillant pour Beverley qui guettait la mariée, un peu comme l'assistant scientologue de Katie Holmes, omniprésent dès qu'elle apparaît en public.

— Tu crois que leur couple va durer ? a demandé Vanessa.

Elle m'avait prise de court.

— Je...

— Je sais. Quelle horrible question alors que le couple en est à couper son gâteau. Mais tu le crois ?

— Oui. Je crois que oui. Mais je crois toujours ça aux mariages.

— Moi aussi.

Ava a pris la fourchette pour donner la becquée à Ted. J' ai aperçu la blonde de Beverly qui suivait les opérations avec une expression de panique. Moi aussi, j'étais curieuse d'observer le comportement d'Ava. Elle a glissé la fourchette entre les lèvres de Ted, laissant une miette au coin de sa lèvre supérieure. La foule a ri et applaudi, et Ted a posé pour une photo avant de s'essuyer la bouche.

L'orchestre a joué une chanson de mariage traditionnelle, et les serveurs ont commencé à servir le gâteau. L'un d'eux s'est approché de nous mais Vanessa a refusé d'un signe de tête poli. Je l'ai regardé s'éloigner à regret.

— Ce n'est pas censé porter malchance de ne pas manger une bouchée du gâteau de mariage ?

— Non, a rectifié Vanessa. C'est seulement censé porter chance si on en mange.

— Je crois que nous devrions tout de même goûter ce gâteau.

— Je n'ai pas faim.

— Laisse-moi manger de ce foutu gâteau ! me suis-je écriée.

Un serveur passait. J'ai souri en lui adressant un signe de tête, pas du tout comme si je venais de jurer à cause d'une pâtisserie. J'ai pris une part à partager avec Vanessa.

— Pas pour moi, a dit Vanessa quand je lui ai tendu une fourchette.

Je l'ai ignorée.

— Je crois qu'une seule bouchée suffit à porter bonheur.

— J'ai besoin d'une bonne dose de porte-bonheur, ai-je expliqué en dévorant ma part.

— Moi aussi. Garde-moi un morceau.

Et elle s'est mise à piocher dans le gâteau. Quelques secondes plus tard, nous en étions à notre deuxième part décorée d'une rose en sucre (symbole, à coup sûr d'encore plus de chance), que nous avons partagée en deux. J'ai mangé ma part avec les doigts tandis que Vanessa dégustait soigneusement la sienne à l'aide de sa fourchette.

Puis nous avons refait le tour de la fête, depuis le bar jusqu'aux toilettes, louvoyant entre les tables occupées par les visages les plus célèbres de l'assemblée. (Je savais bien qu'il s'agissait de Matt Damon!) Avant de nous retrouver à notre table, seules. Jenna dansait avec son mari et les autres convives s'étaient éparpillés. J'ai compris que c'était peut-être le premier mariage de sa vie auquel Vanessa assistait seule. Elle se tortillait sur son siège, semblant ne pas savoir comment se comporter. Elle tripotait un petit pain.

— Personne ne va nous inviter à danser? m'a-t-elle demandé, parcourant la fête d'un regard plein d'espoir.

— Je n'ai pas l'impression qu'il y ait le moindre mec célibataire ici.

Sans le dire, j'ai pensé : « Et même s'il y en avait, il est à parier qu'ils seraient trop peu sûrs d'eux-mêmes/ immatures/arrogants/mal élevés pour nous inviter. »

— Bon, a dit Vanessa. Je suppose que nous allons rester seules.

— Bienvenue dans le monde des filles célibataires.

25.

De la table où j'étais assise, je le voyais. Il était de l'autre côté de la piste de danse. Jack. Il était resté. Jack n'avait finalement pas quitté le mariage — je savais qu'il ne m'abandonnerait pas. J'ai souri toute seule. Il dansait, et quand la foule s'est un peu éclaircie, j'ai vu que la rousse tentait une fois de plus d'enrouler ses tentacules autour de lui.

Sans réfléchir, j'ai foncé sur la piste, me suis jetée au cou de Jack et l'ai embrassé. La rousse a fait un bond en arrière et le reste de la foule s'est estompée, tandis que notre baiser se prolongeait longtemps, longtemps, longtemps...

— Est-ce que ça veut dire que tu me trouves ridiculement séduisant?

— Ridicule, en tout cas.

— Dansons, a-t-il dit en me prenant la main.

Il m'a fait tourner légèrement et je suis revenue entre ses bras, naturellement, comme si cela avait toujours été ma place.

— Disons que l'homme qui porte une jupe pour me plaire occupe une place particulière dans mon cœur.

— C'est mes jambes, hein ? J'ai des superjambes, c'est ça? Je savais qu'elles te feraient craquer.

— Tu as raison, je ne peux pas résister.

Il m'a embrassée.

— Mais tu ne m'obligeras plus à me déguiser ainsi, n'est-ce pas ? Ce n'est pas un jeu fétichiste bizarre ?

— Seigneur non, ai-je dit, frissonnant à cette pensée.

Je ne ferais plus jamais un truc aussi fou de ma vie. J'avais compris la leçon. A partir de maintenant, je serais honnête et tenterais de me comporter normalement, comme la superavocate équilibrée que j'étais.

— Flûte.

— Ne t'inquiète pas. Je connais d'autres trucs pour te forcer à me montrer tes jambes.

— Vilaine, vilaine fille, a-t-il dit en picorant mes lèvres d'un nouveau baiser.

Il m'a fait tourner sur moi-même et je suis de nouveau tombée dans ses bras.

— Alors c'est le moment où nous devons avouer la vérité à tout le monde ? lui ai-je demandé.

Probablement.

Avouer que nous avons perpétré cette fraude envers la communauté écossaise, mais que nous regrettons beaucoup. Et là, on s'embrasserait tous ou un truc de ce genre ?

Probablement.

- Mais nous n'allons pas le faire, n'est-ce pas ?
- Sûrement pas.
- Dieu merci ! Tu vois, c'est pour ça que je hais Los Angeles.
- Ouais, tous ces gens sont si superficiels.

Nous nous sommes embrassés. Un baiser parfait.

Absolument parfait. Qui a duré longtemps, longtemps, longtemps. Nous nous fichions des personnes présentes, d'où nous étions...

- Brooke, a dit Jack.
- Oui, ai-je répondu, les yeux toujours fermés.
- Tu l'as ?
- Si j'ai quoi ?
- La recherche initiale concernant les probabilités de confusion.

J'ai ouvert les yeux. Je n'étais plus au mariage du tout — je rêvais éveillée. Un rêve absolument délicieux, mais un rêve tout de même. Je voulais revenir au rêve éveillé où j'étais toujours au mariage, en train d'embrasser Jack. Il m'avait pardonné d'avoir embrassé Douglas et tout s'était arrangé. Au lieu de ça, je me trouvais dans une salle de conférences à New York, en pleine réunion d'élaboration de la stratégie à adopter pour l'affaire Grains de santé. Assis en face de moi, Jack ruminait sa haine en silence.

Je me suis redressée sur ma chaise, espérant donner l'impression d'avoir suivi la réunion avec attention, et non de rêver éveillée de Jack et moi en train de s'embrasser.

— Bien sûr que j'ai cette recherche, ai-je répondu, pleinement consciente que Jack savait très bien que c'était faux.

Il s'agissait de la documentation dont un associé avait voulu me charger avant notre départ pour la Californie, le week-end précédent. Jack savait parfaitement que je n'avais effectué aucune recherche durant le week-end et que, prise par mes autres dossiers, je n'avais même pas jeté un coup d'œil sur celui de Grains de santé depuis mon retour. Nous étions jeudi. Une minute, j'ai craint que Jack ne me dénonce.

— Brooke pourrait aussi bien se charger des recherches complémentaires, a proposé Jack aux associés. Pour lundi, Brooke ?

Lundi ? Il venait juste de me donner du boulot pour ce week-end ? Jack m'avait condamnée à passer le week-end au bureau. Et il n'avait même pas fait semblant du contraire en fixant la remise à mardi. Il était plus en colère que je ne le pensais.

— Aucun problème. Nous nous rendons bien ensemble chez le client demain ?

— Tu emmènes Brooke avec toi chez Grains de santé ? a demandé l'un des associés à Jack.

— J'emmènerai plutôt Tina demain. Brooke restera ici pour débrouiller le dossier. D'accord, Brooke ?

— Bien sûr.

Incroyable ! Il allait emmener Tina Epstein, une collaboratrice de première année, chez le client, et me laisser ici à faire des recherches — tout le week-end, s'il vous plaît — recherches dont la collaboratrice de première année aurait facilement pu se charger. Et aurait probablement dû. Je facturais un tarif bien plus élevé qu'une première année.

J'ai quitté la réunion dans un brouillard et j'ai regagné mon bureau sous pilote automatique. Je n'accompagnerais pas Jack le lendemain. Incroyable. Je comptais sur ce tête-à-tête pour m'expliquer avec lui. Une heure de route aller-retour était tout ce dont j'avais besoin pour m'excuser et lui faire admettre qu'il était amoureux fou de moi. J'avais même prévu une adorable petite tenue pour l'événement.

Dans mon bureau, je me suis affalée sur ma chaise. Comment reconquérir Jack s'il refusait de me parler? Depuis que nous étions rentrés, il n'avait pas retourné mes coups de fil, ni mes e-mails, et mon unique espoir de me trouver seule avec lui était lié à notre collaboration.

Le téléphone a sonné et j'ai vérifié l'identificateur d'appels. Jack. Jack m'appelait! Il avait dû se forcer à garder une attitude professionnelle durant la réunion, afin que personne ne se fasse virer. S'il avait dit aux associés que nous nous rendions chez Grains de santé ensemble demain, ils auraient remarqué que ce type était totalement, complètement, follement amoureux de moi. Il avait joué la comédie, j'aurais dû le comprendre ! Jack était réellement un bon acteur!

— Tu es dans ton bureau ?

— Absolument.

— Je passe tout de suite.

Evidemment qu'il passait! Jack m'aimait toujours. Peu importe que je doive travailler tout le week-end ou que cela m'ennuie de ne pas aller chez le client. J'avais obtenu ce que je désirais vraiment — Jack. Bon, pour dire la vérité, je me serais passée de travailler tout le week-end, mais...

Je me suis préparée pour la grande réconciliation. J'ai fouillé dans mon sac à la recherche de rouge à lèvres et de pastilles pour l'haleine. Les réconciliations, c'était ce qu'il y avait de mieux. C'était si bon que ça valait presque la peine de se disputer. Jack allait entrer dans mon bureau et m'attirer dans ses bras en disant : « J'ai été fou de te laisser partir, même pour une minute », et m'enlacer avec fougue là, sur mon bureau. Cette seule pensée a suffi à me faire rougir et élargir mon sourire.

Ensuite, j'ai paniqué. Je me suis jetée sur mon poudrier et mon fard à joues, et ai même dénoué mes cheveux de leur chignon, renversant la tête pour les secouer vigoureusement.

Je perquisitionnais mes tiroirs à la recherche de parfum quand il a frappé à la porte.

— Entrez, ai-je dit, aussi nonchalamment que possible.

J'ai agité les bras au-dessus de ma tête pour dissiper le nuage de laque et de poudre.

— Je suis tellement heureuse que tu sois là, ai-je dit en me levant et me plaçant dans l'angle idéal pour qu'il m'attire contre lui et m'enlace.

— Tu as oublié ton bloc à la réunion, a-t-il dit en me le tendant.

— Oh.

Je me suis emparée du bloc et l'ai posé à l'envers, espérant que Jack n'avait pas remarqué la première page où j'avais gribouillé *Jack Jack, Jack* avec des petits coeurs tout autour.

— Jack, il faudrait qu'on parle.

— Parler ? Je crois que nous n'avons rien à nous dire.

Il a tourné les talons et est sorti avant même que je puisse ouvrir la bouche.

26.

Quand je suis rentrée chez Vanessa ce soir-là, je l'ai trouvée assise dans le canapé, les yeux rivés à l'écran télé, zappant d'une chaîne à l'autre. L'appart recelait une odeur de plats cuisinés mexicains. Je voyais bien qu'elle avait pleuré.

— Mauvaise journée ? ai-je demandé.

Elle a fait oui de la tête.

J'ai posé mon sac et me suis approchée du canapé.

— Tu veux en parler ?

— Je ne crois pas être prête à en parler.

— D'accord. Quand tu le seras, dis-le moi.

Elle a hoché la tête et a continué de zapper. J'ai ramassé mon sac et j'ai gagné la chambre d'amis — ma chambre, ces dernières semaines — où je me suis débarrassée de mes affaires et j'ai ôté mes chaussures. A demi déshabillée, j'ai plongé dans le placard à la recherche d'un caleçon. J'y ai découvert une pile de photos dans leurs cadres, qui n'y étaient pas le matin même. Après avoir fait appel à toute ma volonté pour ne pas les regarder (effet nul), j'ai compris qu'il s'agissait de photos de Vanessa et Marcus.

J'ai soulevé la première — un cadre en argent de chez Tiffany contenant leur photo de mariage. Je l'ai effleurée du doigt et les larmes me sont montées aux yeux. Si je ressentais tant de tristesse, je n'osais imaginer combien cela devait être dur pour Vanessa.

— Tu as déjà dîné ? a demandé Vanessa depuis le salon.

J'ai sursauté comme une gamine prise la main dans la boîte à bonbons et j'ai failli laisser tomber le cadre.

— Il reste des tortillas au poulet si tu veux.

— Merci.

J'ai effectué une sortie express du placard et j'ai enfilé mon caleçon aussi vite que

possible, me prenant les pieds dans mon pantalon de tailleur en l'ôtant. J'ai regagné le salon au pas de course, pour rattraper le temps perdu à fouiller dans la chambre d'amis de Vanessa.

— Je n'ai pas vraiment faim, ai-je déclaré.

J'ai posé un coussin contre Vanessa, affalée sur le divan et j'y ai posé ma tête. Elle a continué de zapper.

— Il reste des pizzas allégées surgelées.

Je me suis levée pour aller ouvrir le congélateur. J'ai remarqué que Vanessa avait jeté la boîte de glace Rocky Road, encore présente le matin même. La glace préférée de Marcus.

— Marcus a déménagé ses affaires ?

Les yeux de Vanessa sont restés rivés à l'écran de télévision.

— Oui. Mais c'est étrange. Il n'a jamais été très présent, alors l'endroit ne paraît pas plus vide.

— Comment te sens-tu ? ai-je demandé en sortant une pizza congelée de son carton et en allumant le four.

— Triste, surtout.

— Triste parce que c'est triste, ou triste parce que tu regrettes d'avoir rompu ?

— Quelle importance ?

— Il n'est jamais trop tard pour changer les choses, quand on regrette.

— Tu le crois vraiment ?

Elle s'est tournée pour me regarder.

Je lui ai répondu très vite. Inutile d'y réfléchir — je le croyais vraiment.

Que ce serait-il passé si, quand Jack m'avait demandé lequel de nous deux devait donner sa démission, j'avais étudié l'idée plus d'une journée? Si je ne l'avais pas immédiatement repoussée ? Si je ne l'avais pas repoussé, lui?

Pourquoi avais-je fait une chose pareille? Pour un job que je n'aimais pas vraiment ? On ne quitte pas son job pour un baiser, mais si j'avais pris Jack au sérieux à l'époque, je n'aurais pas gâché ces dernières années. Jack ne se serait jamais fiancé, je n'aurais jamais rencontré Douglas. Jack et moi serions ensemble. Comme je l'avais dit à Vanessa, on ne peut pas changer le passé, mais il n'est jamais trop tard pour changer l'avenir.

Ces paroles sont revenues me hanter le matin suivant.

— Tu ne peux pas changer le passé, mais tu peux changer ton avenir, a-t-elle fredonné au-dessus de mon lit à 6 heures du matin.

— Encore cinq minutes, maman, ai-je gémi, tentant de glisser ma tête sous un oreiller.

— Pas question ! a crié Vanessa.

Elle a retiré l'oreiller qui recouvrait ma tête.

— ... tu as dit qu'aujourd'hui, tu entamais une nouvelle page de ta vie !

— Je parlais plus pour toi que pour moi, ai-je dit, les yeux obstinément fermés. Je voulais dire que tu allais entamer une nouvelle page de ta vie aujourd'hui.

— Et tous ces changements dont tu as parlé ? m'a rappelé Vanessa en ouvrant les stores de bois. Tu as dit que tu allais t'entraîner avec moi pour le prochain marathon ?

Je me souvenais vaguement lui avoir proposé la nuit précédente de m'entraîner avec elle pour le marathon de New York. Mais c'était au moment où je tentais de la convaincre de me laisser manger la pâte à cookie crue à même le tube (elle semblait nourrir une inquiétude idiote concernant les œufs crus), et j'aurais vraiment dit n'importe quoi pour obtenir ma dose.

— Engagement arraché sous la contrainte..., ai-je déclaré en ouvrant lentement les yeux.

Il était si tôt qu'il ne faisait pas plus clair, une fois les stores ouverts.

— ... Non recevable.

— Je t'obligerai à le tenir.

Elle a arraché la couverture de mon lit et la traînée avec elle hors de la chambre.

— ... Lève-toi. On part dans un quart d'heure.

Une demi-heure plus tard, nous étions dehors — Vanessa avec un look d'enfer en caleçon moulant et sweat ajusté aux couleurs d'Howard University, et moi avec l'air de sortir du lit, en pantalon de yoga que j'utilisais pour traîner à la maison, assorti de mon pull à capuche de la veille, que j'avais ramassé par terre ce matin.

— Je me sens déjà mieux, a dit Vanessa, courant sur place en attendant de traverser la Cinquième Avenue, et d'entrer dans le parc par l'entrée de la 72e Rue. Pas toi?

J'aimerais être l'une de ces personnes capables de tenir des propos du style : « Une fois que je suis lancée, je tiens une superforme ! » J'aimerais, vraiment. Mais je n'en fais pas partie. Une fois que je suis lancée, je ne tiens pas une superforme. Je me sens encore plus mal. La triste réalité est qu'après avoir joggé de la Troisième Avenue à Central Park, j'étais déjà épuisée.

— S'attend-on à ce que je fournisse une entière journée de travail après ça? ai-je demandé Vanessa.

Elle a fait semblant de ne pas m'entendre et a continué à courir, saluant les joggeurs que nous croisions, d'un genre de signe de reconnaissance ultrasecret. Le parc abritait une culture parallèle, celle des joggeurs, une culture à laquelle appartenait de toute évidence Vanessa.

Ces personnes paraissaient vraiment aimer se lever à l'aube.

Pas ma culture.

— Tu veux parler ? a-t-elle demandé en jetant un bref regard dans ma direction.

— Non, ai-je répondu (en soufflant et haletant). Et toi ?

— Courir m'éclaircit les idées. Ça m'aide à réfléchir.

— Pourquoi une douche ne te fait-elle pas le même effet, comme aux gens normaux?

Ça t'épargnerait la transpiration.

— Je pense aussi dans la douche.

— Alors qu'as-tu pensé ?

— Cela peut paraître fou, mais j'ai honte de l'échec de mon mariage.

— Ça ne me paraît pas fou, ai-je dit, soufflant et haletant encore plus. C'est totalement naturel. Tu sais, pendant un temps, tu n'es pas obligée d'en parler. Ça te regarde. Tout le monde au bureau n'a pas à connaître le moindre détail de nos vies. Tu peux prendre le temps de t'y habituer d'abord.

— Tu dois avoir raison.

— Et avant d'avoir eu le temps de faire le point, tu seras retombée sur tes pieds. Tu auras trouvé un mec encore mieux.

— L'idée d'être célibataire à Manhattan me terrifie. Et s'il n'y avait plus d'hommes disponibles ?

— Il y a plein d'hommes disponibles, ai-je protesté en riant, bien qu'exactement la même pensée m'ait traversé l'esprit plus d'une fois. Mais prends ton temps. Il n'y a rien de mal à rester seule un moment.

— Je ne sais pas être seule.

— Enfin, pas totalement seule. Il te reste tes amis. On peut sortir dîner très souvent, aller au cinéma, faire du shopping...

Elle a étouffé un rire.

— C'est déjà ce que nous faisons.

— Je sais. Je voulais dire que tu ne seras pas seule, seule. Si tu le souhaites, tu peux t'autoriser à rester célibataire un moment, sans chercher un nouveau mec.

— Je ne sais pas faire ça.

— Ce n'est pas grave. Je te montrerai.

Vanessa a souri et je lui ai rendu son sourire. Je savais qu'elle s'en sortirait très bien. Il fallait simplement qu'elle s'en rende compte, elle aussi.

Elle nous a entraînées le long de Writer's Walk, une jolie allée bordée d'arbres où s'alignaient d'énormes sculptures de poètes et écrivains célèbres. J'ai inspiré une profonde bouffée d'air frais et décidé que, moi aussi, je m'en sortirais très bien.

— Vanessa! a appelé une voix devant nous.

— Hé ! a répondu Vanessa à la joggeuse qui se rapprochait.

Elle m'a présentée à l'une de ses amies de son club de joggers. Une femme elle aussi vêtue d'un caleçon moulant et d'un sweat cintré qui lui allaient à la perfection. J'ai souri et tenté de ne pas paraître complètement déconnectée pendant quelles se serraient la

main en joggant sur place et parlaient du prochain marathon de New York. Moi, j'ai cessé de courir, m'interrogeant sur l'heure à laquelle les vendeurs de hot dogs allaient installer leurs stands. Je sais, je sais, un hot dog si tôt le matin était totalement déplacé, mais je me disais qu'un bretzel salé chaud ne pouvait faire de mal. Nécessité purement médicale. Quoi? Une femme doit faire attention à l'hypoglycémie, non ?

— Brooke, tu devrais continuer de courir sur place, m'a dit Vanessa, toujours plongée dans sa conversation concernant le marathon.

J'ai fait semblant de ne pas entendre et j'ai rajusté ma queue-de-cheval.

Quelques minutes plus tard, nous joggions de nouveau dans le parc, Vanessa continuant de saluer des joggeurs au hasard, et moi essayant de me comporter comme si je n'étais pas aux portes de la mort. Je commençais à attraper le coup. Quand nous avons commencé à ralentir, j'étais fière d'avoir tenu tout ce temps sans mourir. Vanessa a ralenti le rythme pour passer à une vitesse de « décompression » et j'ai commencé à fantasmer à propos de la douche chaude que j'allais prendre de retour à l'appartement. Il était encore un peu loin, mais j'apercevais déjà le feu de la 72e Rue, qui m'attirait comme une sirène appelant un marin fatigué un jour de mer agitée. Il se rapprochait de plus en plus. J'ai esquissé un sourire. J'apercevais même les vendeurs installant leurs stands pour la journée. Je me suis demandé si Vanessa avait emporté un peu d'argent liquide et si elle m'offrirait un bretzel en guise de récompense. J'entendais la circulation rugir le long de la Cinquième Avenue et je me suis mentalement tapé dans le dos pour me féliciter.

Peut-être serait-ce mon nouveau moi. Un moi plus sain, plus positif, un moi qui se lèverait tôt, irait courir et saluerait les autres joggeurs. Un moi motivé qui affronterait les défis bille en tête, et repousserait tous les obstacles sur son chemin. Le genre de femme qui éviterait de se liquéfier à la seule idée de se rendre au mariage de son ex. Qui s'y rendrait la tête haute, avec un petit ami réel et non un faux Ecossais, et se comporterait comme la superavocate, normale et équilibrée qu'elle était, au lieu de se brouiller avec le faux petit ami-faux Ecossais dont elle venait de comprendre qu'elle était amoureuse.

Voilà ce que signifiait entamer une nouvelle page de mon existence ! Je me suis tournée vers Vanessa pour lui parler de ma révélation, mais j'ai perdu l'équilibre. Quelque chose sous mon pied m'a propulsée sur le côté. J'ai entendu Vanessa crier quelque chose au sujet d'un hot dog, ce qui m'a franchement étonnée, puis je suis tombée.

Mon corps a touché le sol avec un choc sourd, comme un sac de pommes de terre. J'ai tenté d'amortir ma chute avec mes mains.

— Brooke!

Vanessa s'est agenouillée à mes côtés et un petit groupe s'est rassemblé autour de nous. La douleur qui vrillait ma cheville s'étendait. J'ai serré ma cheville et appuyé ma tête contre mon genou.

— Votre amie va bien ? a demandé un étranger à Vanessa.

— Elle a glissé sur ce hot dog, a expliqué Vanessa.

J'ai levé les yeux vers le hot dog coupable qui s'éloignait en roulant, tandis que Vanessa

criait au vendeur que nous étions avocates et qu'elle allait le poursuivre en justice. Je savais que les hot dog n'étaient pas bons pour la santé, mais là... c'était ridicule.

— Je crois qu'il faut que j'aille à l'hôpital, ai-je dit à Vanessa qui m'aidait à me remettre sur mes pieds.

Ou plutôt sur mon pied. J'ai passé un bras autour de ses épaules et j'ai sautillé avec elle jusqu'au trottoir.

— On prend le numéro de patente de ce vendeur? m'a demandé Vanessa.

— J'ai trop mal pour réfléchir aux poursuites possibles.

— Je t'emmène directement à l'hôpital Mount Sinai, a-t-elle dit quand un taxi s'est arrêté.

— Mount Sinai ? C'est à trente blocs. Allons à Lenox Hill, c'est à cinq blocs.

— Nous ne pouvons pas aller à Lenox Hill, a dit Vanessa en ouvrant la porte du taxi et en m'aidant à y monter. L'hôpital Mount Sinai, s'il vous plaît, a-t-elle lancé au chauffeur.

Il a noté notre destination pendant que nous nous installions, profitant du feu rouge.

— Elle voulait dire Lenox Hill, monsieur, ai-je dit en regardant Vanessa. Je souffre...

Il m'a fusillée du regard dans le rétroviseur et a effacé notre première destination pour gribouiller la nouvelle.

— Marcus travaille à Lenox Hill, a expliqué Vanessa en baissant les yeux.

— Nous ne le verrons pas, ai-je dit, toujours agrippée à ma cheville. C'est un grand hôpital. Si tu veux, tu te contentes de me déposer et tu rentres chez toi. Tu fais ralentir le taxi à un petit cinq à l'heure et tu me jettes par la portière. Lenox Hill, monsieur.

— C'est un très petit hôpital et je ne peux pas te laisser seule. Elle voulait dire Mount Sinai, monsieur. Pardon pour le malentendu.

— Marcus travaille en chirurgie, ai-je plaidé. Nous allons aux urgences. Je ne veux pas me montrer égoïste, vraiment non, mais je ne me sens pas capable de tenir le coup jusqu'à la 100e Rue. Monsieur, Lenox Hill.

— Et si tu as besoin d'un chirurgien ? a demandé Vanessa. Mount Sinai, s'il vous plaît.

— Si j'ai besoin d'un chirurgien ? Je vais avoir besoin d'un chirurgien ?

Les larmes commençaient à couler sur mes joues.

— ... Je n'ai pas besoin de chirurgien. J'ai besoin d'un chirurgien ?

— Mesdames, a interrompu le chauffeur, où allons- nous?

Le signal piéton était passé au rouge et je pouvais prédire que le feu allait passer au vert.

— Lenox Hill !

— Elle veut dire Mount Sinai.

— Pas du tout! Vanessa, pour l'amour du ciel! Lenox Hill !

Le taxi a démarré en trombe et pris un virage serré sur la 72e Rue, tandis que Vanessa

et moi échangeons un regard médusé. Aucune de nous n'a bronché quand le taxi a fait une embardée en prenant son virage.

— Mesdames, a dit le chauffeur de taxi, nous allons trouver un compromis et vous emmener à Weil-Cornell sur la 78e Rue, d'accord?

— Merci! avons-nous lancé à l'unisson.

Notre taxi a foncé jusqu'à York Avenue et deux minutes chrono plus tard, je sautillais jusqu'aux urgences.

— Votre amie va vous emmener vous asseoir, afin que vous remplissiez ces formulaires, m'a dit l'infirmière chargée des admissions en me tendant une liasse de papiers.

— Je suis seule, ai-je répondu en prenant appui contre un mur. Ma meilleure amie ici présente se fiche de ma santé.

— Elle a trébuché sur un hot dog dans le parc, a dit Vanessa, m'ignorant totalement, elle souffre d'une douleur lancinante dans la cheville.

— Vous pouvez vous appuyer dessus ? a demandé l'infirmière en étouffant un rire.

— Ce n'est pas drôle.

— Elle ne peut pas s'appuyer dessus, a répondu Vanessa.

Une voix à l'accent anglais, surgie derrière nous, nous a surprises.

— Je m'occupe de ces deux jeunes femmes, infirmière Carlson. Elles sont admises ?

— Oui, docteur Locke, a répondu l'infirmière avec un petit sourire.

Je me suis retournée, et j'ai reconnu le type aux tresses rastas impeccablement entretenues, retenues par le même bandana chocolat qu'il portait lors de notre première rencontre à la galerie de Millie.

— Christian ? Brooke, tu te souviens de Christian, n'est-ce pas ? Nous l'avons rencontré à la galerie de ma mère?

— Ça date d'une semaine, ai-je dit, toujours agrippée au mur, alors oui, je me souviens.

Christian m'a aidée à m'installer dans un fauteuil roulant et nous a conduites jusqu'à une salle d'examen. Vanessa et lui m'ont soigneusement installée dans un lit d'hôpital, et Christian a tiré les rideaux de séparation pour examiner ma cheville en privé. Parfait ! Car je n'avais pas épilé mes jambes depuis le mariage.

Oh, je vous en prie. Comme si vous épiliez vos jambes quand personne ne va les voir!

— Alors, comment s'est passé le mariage de votre ex? a demandé Christian en retournant ma cheville dans tous les sens.

— Très bien. Ouille !

— O.K. Je vais appuyer un peu. Dites-moi si ça fait mal.

— Ouille!

— Alors tout s'est déroulé comme prévu? a-t-il demandé en continuant d'examiner ma

cheville. Est-ce que Douglas et vous êtes réconciliés ?

— Ça ne s'est pas exactement passé comme je l'avais prévu. Ouille!

— La plupart des choses ne se passent pas comme prévu. Mais c'est ce qui rend la vie si excitante, n'est-ce pas?

Vanessa et moi l'avons toutes deux regardé avec des yeux ronds. Il n'était pas encore 8 heures du matin — l'heure où je me réveillais normalement — et j'aurais pu me passer de l'« excitation » présente.

— Alors, que s'est-il passé avec l'autre type ? a demandé Christian tout en s'emparant fermement de ma cheville. Celui qui était au vernissage. Il semblait s'intéresser énormément à vous, Brooke.

— Oh, ça n'a pas marché non plus, ai-je dit, tandis que Vanessa me prenait la main en souriant.

Christian a fait lentement décrire un cercle à ma cheville. Ouille.

— Je vois, a dit Christian, cessant de tripoter ma cheville pour me regarder. Bon, Brooke, la bonne nouvelle, c'est que votre cheville n'est pas cassée.

— Merci, a dit Vanessa, jouant le rôle de la maman.

— Mais vous avez une vilaine foulure. Je vais vous prescrire des béquilles pour un moment.

— Je ne peux pas marcher avec des béquilles ! Je vis à New York! Comment vais-je me déplacer ? Comment vais-je marcher ? Ou prendre le métro, descendre les marches ?

— Considère ça comme une bonne excuse pour te déplacer exclusivement en taxi, a dit Vanessa — avant d'ajouter tout bas : — ce que tu fais déjà plus ou moins d'ailleurs.

— Rester positif, a dit Christian. C'est bien Vanessa, je suis heureux de te voir comme ça. Ta mère m'a dit que ce n'était pas génial pour toi en ce moment.

— Ça ira. Au moins je n'ai pas de béquilles.

— Ha, ha, ai-je dit.

— Si tu as besoin de parler, a dit Christian, tu sais où me trouver.

Ce type flirte avec Vanessa ou quoi ? En même temps qu'il examine ma cheville ? Quel culot ! Comment va-t-il poser un diagnostic correct? Voilà pourquoi les gens se plaignent du système de santé aux Etats-Unis.

— Je n'ai pas besoin d'en parler, a répondu Vanessa en lissant ses cheveux.

La douleur m'aveuglait. Mais la pensée m'obsédait que si Vanessa épousait un autre médecin avant que j'aie eu l'opportunité d'en épouser un, ma mère allait en faire une jaunisse. Je l'entendais déjà : « Ton amie a épousé *deux* médecins et toi tu ne décroches même pas un rendez-vous ! »

— Je ne peux pas aller travailler aujourd'hui, n'est-ce pas ? ai-je interrogé Christian.

— Si, vous pouvez aller travailler.

Il continuait de faire le joli cœur à l'intention de Vanessa.

- Vous en êtes absolument certain ?
- Oui, a-t-il répondu, les yeux toujours rivés sur Vanessa.
- Parce que je peux ne pas aller travailler, ai-je assuré, toujours héroïque.
- Brooke, vous pouvez travailler.
- Vous pourriez re-vérifier?

Il a fait *non* de la tête sans même regarder dans ma direction.

- Je peux au moins avoir des analgésiques ?
- Commençons par de la glace et un peu d'ibuprofène. Je vais vous chercher un pack de glace que vous pourrez utiliser pendant les prochaines quarante-huit heures, a dit Christian en ouvrant le rideau.

Il est sorti me chercher de la glace, non sans avoir tapoté la main de Vanessa.

- Ne t'inquiète pas, Brooke, a dit Vanessa. Tout va s'arranger.
- C'est une méchante foulure, Vanessa. C'est fini, terminé. Rien ne va s'arranger.
- Je parlais de Jack.
- Oh. J'éprouve la même chose au sujet de Jack. Tout est foutu. Fini. Terminé.
- Non. Avec Jack, ce n'est pas fini. Pour ta cheville, bon, c'est fichu.
- Merci de ce commentaire plein de tact, ai-je dit en agrippant ma cheville.
- Je plaisante ! Elle ira très bien ! Elle n'est pas cassée, tu seras sur pied dans quelques semaines. En attendant, tu disposes d'une excuse pour ne pas faire de sport et te déplacer partout en taxi ! Je croyais que c'était ton fantasme secret.
- Ça l'aurait été si c'était assorti d'un mot me dispensant d'aller travailler.
- J'essaierai de te l'obtenir quand il sera de retour, a dit Vanessa en passant la tête par le rideau guetter le retour de Christian.
- Tu vas encore flirter avec lui ?
- Je ne flirtais pas avec lui.

Elle a tripoté la fermeture Eclair de son sweat.

- Si. Mais tu sais, tu as le droit.
- Je sais. Mais j'ai l'impression d'être infidèle. Je ne suis pas encore prête à flirter avec des étrangers.
- Tu n'es pas obligée d'être prête tout de suite. Prends ton temps. Tout finira par s'arranger.
- J'allais justement te dire la même chose.

27.

Le lundi suivant, je suis entrée d'un pas décidé dans le bureau de Jack pour lui donner

le fruit des recherches que j'avais effectuées durant le week-end. Enfin, disons que je me suis écroulée d'un pas décidé dans le bureau de Jack. Je cherchais encore comment me débrouiller avec les béquilles et la botte de plastique que j'étais condamnée à porter autour de la cheville. (« Oh mon Dieu, ce truc est hideux, tu vas vraiment porter ça dehors ? » a été la réaction de Vanessa.) Pour notre entrevue, j'avais dénoué mes cheveux, mais des mèches s'obstinaient à se prendre entre les béquilles et mes aisselles. Ce n'était pas vraiment glamour.

— Merci, a-t-il dit en levant à peine les yeux de son ordinateur.

J'avais travaillé dur—je ne voulais pas donner à Jack des raisons de me détester encore davantage — et j'avais rédigé le premier jet d'un mémo complet, reprenant les grandes lignes de l'affaire et soulignant les points à exploiter dans les débats à venir, ce qu'il ne m'avait pas demandé de faire. J'espérais récolter un bonus plus consistant qu'un simple « merci ».

— Tu as besoin de moi pour autre chose ?

J'espérais qu'il dirait oui et que la conversation allait s'engager.

— Non, a dit Jack, le regard toujours rivé à son écran. C'est bon. Merci.

J'ai tenté de la jouer craquante.

— Dis-moi la vérité : c'est sur ton équipe de foot virtuelle que tu travailles avec autant d'acharnement ?

Il s'est détourné de son écran pour me faire face.

— Non, c'est sur l'étude au sujet de Grains de santé.

— Oh.

Je suis restée plantée devant son bureau. Dans une affaire de publicité mensongère comme celle de Grains de santé, ce qui doit être prouvé, c'est la tromperie sur la marchandise — c'est-à-dire que votre publicité mensongère a poussé les consommateurs à acheter votre produit en le faisant passer pour ce qu'il n'était pas. Jack mettait au point une étude, qui serait ensuite conduite auprès du public, afin de prouver qu'en réalité, les consommateurs n'achetaient pas le café de Grains de santé parce qu'il le croyait bon pour la santé. Une étude pouvait faire perdre ou gagner une affaire de ce genre. Ce dont j'avais une conscience aiguë depuis que Jack et moi avions tracé les grandes lignes de l'étude victorieuse du dernier cas de publicité mensongère sur lequel nous avons travaillé. J'ai ressenti une pointe de ressentiment en comprenant qu'il n'avait pas fait appel à moi pour travailler sur l'étude Grains de santé.

Il a fait pivoter son écran face à lui et a commencé à taper.

— Tu n'as rien d'autre à faire ?

« Tu es en train de le perdre, ai-je pensé. Eveille son intérêt. »

— Si, ai-je dit en sautillant vers le fauteuil destiné aux visiteurs pour m'y affaler et disposant stratégiquement mes béquilles contre son bureau afin de provoquer un maximum de sympathie. Mais je veux consulter la boule magique pour savoir si nous

allons gagner notre affaire. Boule magique, ai-je dit en la secouant lentement, d'une manière que j'espérais pleine de séduction, allons-nous gagner l'affaire Grains de santé ?

Jack m'a arraché la boule magique des mains et l'a jetée dans sa poubelle. Avec une telle violence que j'ai sursauté. Le liquide bleu qu'elle contenait a dû gicler au fond de la corbeille et dégouliner partout.

— Arrête. Ça suffit. Si tu as besoin que je te trouve du travail, je peux t'en trouver.

— Pour toi ? D'accord.

— Non, a-t-il répondu en me regardant droit dans les yeux. Pas pour moi.

— Mais nous travaillons toujours ensemble.

— Tina et moi avons vraiment bien collaboré vendredi dernier chez le client. Je pense qu'à terme, je vais travailler de plus en plus avec elle. De toute façon, tu as trop d'ancienneté pour ne travailler que pour moi.

— Oh.

J'ai éprouvé un besoin urgent de pleurer.

— ... Evidemment.

J'ai attrapé mes béquilles et essayé de tenir sur mes pieds. J'ai repoussé le fauteuil à l'aide d'une béquille et j'ai entrepris de sautiller. Assis à son bureau, Jack me fixait. Quand j'ai réussi à atteindre la porte, il m'a lancé :

— D'ailleurs, tu seras trop occupée à organiser ton mariage avec Douglas pour travailler sur mes dossiers.

— Mon mariage ? Je ne vais pas épouser Douglas.

J'ai pivoté vivement sur ma jambe valide et j'ai failli perdre l'équilibre. Je n'avais pas entendu le nom de Douglas depuis une semaine. Il ne m'avait même pas contactée depuis, malgré sa déclaration d'amour grandiloquente et sa demande en mariage. Entendre son nom a déclenché chez moi une réaction viscérale.

— Où as-tu entendu ça ?

— Vanessa m'a dit qu'il t'avait demandée en mariage à Los Angeles, après que j'ai quitté la réception.

— Mais t'a-t-elle aussi dit que j'ai répondu *non*? Que je l'ai planté là?

— Oui, elle me l'a dit, a-t-il répondu en me regardant droit dans les yeux. Mais je te connais, Brooke. Tu lui reviendras. Je sais ce qui te plaît. Ce qui est important pour toi. En un clin d'œil, tu seras en train d'organiser ton mariage avec Douglas.

— Non. C'est faux, Jack.

— Tu sais quoi, Brooke. Cela n'a même plus d'importance.

— Mais je t'aime.

Cela m'avait échappé. Je n'avais pas l'intention de le dire — et certainement pas comme ça —, mais les mots m'avaient échappé.

Jack m'a contemplée en silence un moment avant de reporter son regard sur son

ordinateur.

— J'aimerais pouvoir te croire, a-t-il dit en recommençant à taper.

Les associés utilisaient parfois ce charmant petit truc pour vous donner congé. Ils vous aboyaient leurs ordres, et avant que vous ayez pu dire un mot, décrochaient leur téléphone, ou commençaient à taper, ou se plongeaient dans un dossier sans même vous dire que la réunion était terminée. Jack et moi plaisantions de la rudesse de ce comportement, et nous dénoncions chaque associé mal intentionné, l'ajoutant à la liste des gens avec lesquels nous ne voulions plus jamais retravailler. Je suis restée un moment sur le pas de la porte de Jack, à le fixer, certaine qu'il allait me regarder de nouveau et m'adresser la parole, mais il a continué de taper comme un fou.

— C'est vrai, ai-je assuré.

Jack n'a pas levé les yeux de son écran. J'ai continué de radoter quand même.

— Quand tu m'as rejetée après le déplacement en Caroline du Sud, je ne l'ai pas supporté. J'ai inventé toutes ces excuses pour me persuader que tu n'étais pas celui qu'il me fallait, et cela m'a éloignée de toi durant toutes ces années. Mais maintenant...

— *Je t'ai rejetée ? C'est toi qui m'as rejeté ! J'étais prêt à démissionner pour toi — alors que je m'étais donné un mal de chien pour être embauché dans cette boîte — et tu as étudié la question à peine une journée.*

— J'ai étudié la question une journée. C'est même la seule chose à laquelle j'ai pensé, jusqu'à ce que Danielle Lewis m'invite à déjeuner et me menace de licenciement. J'ai pris peur et je t'ai fui. J'ai eu tort. J'aurais dû me battre pour toi. Mais tout cela n'a plus d'importance. Ce qui importe, c'est maintenant. Qu'est-ce qui se passe maintenant ? Ce n'est pas ça qui est important ?

— Il n'y a pas de maintenant. Tu vas retourner vivre avec Douglas.

— Je ne retourne pas vivre avec Douglas. Je ne retournerai jamais vivre avec Douglas. Je suis désolée de ce qui est arrivé. Je veux reprendre de zéro. Je veux être avec toi. Je t'aime, toi.

Je suis rentrée de nouveau dans son bureau en sautillant, certaine qu'il allait bondir de son bureau, m'attirer contre lui et me dire qu'il m'aimait, lui aussi. Mais il ne s'est même pas levé de sa chaise.

— Vraiment ?

— Vraiment, ai-je dit, presque dans un murmure.

— Vois-tu Brooke, a dit Jack en désignant son ordinateur, c'est pourquoi je suis si doué pour concocter des études et sondages. Je sais très bien que même si l'étiquette d'un produit affiche un grand sourire, il faut être un imbécile pour croire ce qu'il y a écrit dessus.

Je suis restée bouche bée. Jack ne me croyait pas, ne me pardonnait pas, ne voulait pas de moi. Tout était dit. En me tournant pour boitiller jusqu'à mon bureau, je sentais son regard brûler mon dos.

J'ai boitillé jusqu'à mon bureau, j'ai claqué la porte et me suis écroulée dans mon fauteuil. J'ai posé mes béquilles et les ai appuyées sur le bureau près de moi, mais avant que je n'aie pu les retenir, elles ont glissé et sont tombées au sol. J'ai envisagé de me baisser les ramasser, mais la simple pensée de me pencher, puis de me redresser, m'a épuisée.

J'avais raison. Vanessa avait tort et j'avais raison. C'était fini. Terminé. Jack et moi, c'était fichu. Avant même que nous ayons eu une chance de commencer. Quoi que Jack et moi ayons construit, je l'avais détruit. Et c'était irréparable. Jack ne voulait pas de réparation.

Je me suis tournée vers mon ordinateur, certaine que le travail distrairait mon esprit de la pensée de Jack, quand le téléphone a sonné. Je n'ai pas reconnu le numéro sur l'identificateur d'appels, mais j'ai décroché quand même.

— Allô ? ai-je dit, oubliant totalement de prendre ma voix très pro et de lancer un « Brooke Miller » bien net.

— Bonjour, est-ce Brooke Miller ?

— Oui.

Je me suis redressée dans ma chaise.

— Je m'appelle Michelle Berger et je m'occupe de placement d'avocats. Vous avez un moment à m'accorder ?

J'ai ri toute seule. Un avocat n'a jamais le temps de discuter. J'ai regardé l'écran de mon ordinateur — le fichier Word concernant Grains de santé était toujours affiché sur l'écran — et la série de dossiers et documents que je devais encore classer pour le dossier Grains de santé.

— En fait Michelle, ai-je dit en cliquant sur le mémo Grains de santé pour le fermer. J'ai tout mon temps.

28.

Curieusement, un entretien d'embauche ressemble à un rendez-vous amoureux. Sautillant sur mes béquilles d'un bout à l'autre de la ville pour me rendre dans chaque petit cabinet d'avocats où Michelle m'avait décroché un entretien, je n'ai pu m'empêcher de noter les mêmes caractéristiques : on s'inquiète de sa tenue, on stresse à propos des sujets de conversation et chacun essaie de se montrer sous son meilleur jour. On n'a pas droit à l'erreur. Le moindre faux pas et vous vous retrouvez à la case départ, au chômage, ou pire, célibataire.

L'entretien préliminaire correspond au premier rendez-vous autour d'un verre ou d'un café — l'autre partie ne s'est pas encore engagée à vous accorder plus de trente minutes de son temps. Si ladite autre partie vous évalue assez bien, alors vous passez aux vrais entretiens, au cours desquels vous rencontrerez quatre ou cinq membres de la firme. Et

vous maudissez le fait d'avoir porté votre plus beau tailleur pour l'entretien préliminaire, et raconté vos meilleures anecdotes. Mais tout de même, vous avez décroché un second rendez-vous.

Les deux parties sourient beaucoup, mettent en valeur leurs attributs les plus positifs en écartant les plus négatifs. Tout le monde rit des plaisanteries de tout le monde et s'abstient de poser les coudes sur la table. J'ai essayé de me rappeler la façon distinguée de croiser les mains que ma tante Myrna m'avait enseignée lorsque j'étais plus jeune. Les mêmes sujets étaient tabous — on ne parle ni politique ni sexe — même si dans les entretiens d'embauche, vous êtes encouragé à exprimer tout de suite votre amour pour l'entreprise et votre désir d'y demeurer jusqu'à votre mort.

Lors de l'entretien, comme lors du rendez-vous, vous espérez et priez pour décrocher le saint Graal — l'offre d'embauche/demande en mariage — puis comprenez très vite que la période de séduction était en fait la partie la plus facile et la plus drôle.

Michelle m'avait organisé six entretiens préliminaires/ premiers rendez-vous, essais transformés en trois entretiens/seconds rendez-vous.

Suite aux entretiens dans les trois entreprises qui avaient désiré me revoir, j'ai reçu deux propositions fermes.

Je me suis torturée des jours avant de prendre une décision, contraste saisissant avec la période de recrutement sur le campus, lorsque j'étais encore à l'école de droit. A l'époque, assise dans les bureaux de *La revue juridique*, au plus fort de la période de recrutement, je discutais les choix possibles avec Vanessa.

— Quelle firme préfères-tu?

— J'étais tellement occupée à les séduire que je ne leur ai pas vraiment prêté attention..., avais-je répondu en feuilletant le sondage concernant les grands cabinets dans *L'Avocat américain*. Laquelle préfères-tu ?

— Gilson Hecht sur Park avenue, n'est qu'à trois blocs de chez Saks et ce sont eux qui ont les avocats les plus mignons, avait répondu Vanessa. Certainement parce qu'ils sont si proches de chez Saks qu'ils peuvent facilement se procurer des costumes seyants.

— Mais, ai-je demandé en voyant l'éditrice en chef de *La Revue juridique* entrer dans le bureau, à quel niveau se situent-ils dans le palmarès du *Journal de la loi*? Quel type d'expérience acquièrent les collaborateurs débutants ? Nombre de femmes devenues associées ?

— Bonnes questions, Brooke, a dit Vanessa, se mordant les joues pour ne pas rire.

Dès le début des entretiens sur le campus, nous avons décidé que toutes les grandes firmes se valaient, et que l'important était de trouver un poste là où nous serions à l'aise et nous aurions de bonnes relations avec nos collaborateurs.

— Je serais aussi curieuse de connaître la proportion de collaborateurs associés.

L'éditrice en chef nous a adressé un signe de tête à chacune, a pris son courrier et est sortie du bureau. Dès sa sortie du bureau, nous avons éclaté d'un rire hystérique.

Cette fois, c'était différent. Je me souciais pour de bon du niveau de responsabilité

accordé aux collaborateurs, et du rapport collaborateurs-associés. Je prêtais attention, dans chaque société, à chaque personne, à chaque mot prononcé, aux non-dits, au langage corporel. Parce que cette fois, je ne commettrais pas d'erreur. Cette fois, je ne prendrais pas une décision aussi importante pour les mauvaises raisons.

Ma première offre provenait de chez Anderton Frommer, une autre firme de Park Avenue comme Gilson Hecht, se vantant du même long et illustre passé. Beaucoup plus petite que Gilson Hecht, c'était une société spécialisée dans la propriété intellectuelle qui employait une cinquantaine d'avocats. En entrant dans leurs bureaux, je m'étais sentie immédiatement chez moi. Michelle m'avait dit que c'était le genre de boîte qui attirait les avocats désirant quitter un gros cabinet. Elle offrait le confort indispensable auquel vous étiez habitué dans votre bonne vieille firme, et vous conserviez la même impression de prestige quand vous appreniez aux gens où vous travailliez.

La seconde offre émanait de Smith, Goldberg et Reede. Je n'avais jamais entendu parler d'eux auparavant, mais Michelle m'avait appris qu'il s'agissait d'une société relativement récente, avec le vent en poupe, dont la réputation grandissait grâce à leur excellent travail sur la propriété intellectuelle et leur haute conception de l'éthique. Les avocats qui les affrontaient régulièrement admiraient leurs méthodes. Leurs bureaux sur la Troisième Avenue étaient loin d'être aussi chic que ceux de Gilson Hecht, ou même d'Anderton Frommer, mais quand j'ai rencontré les gens qui travaillaient là, cela ma soudain semblé un critère sans importance. Pas d'acajou, pas de marbre importé et pas de salle consacrée aux fournitures. Plus important, il n'y avait pas non plus de cafétéria — les avocats de chez SGR n'étaient pas censés travailler après le dîner.

J'ai rencontré deux collaborateurs qui m'ont vraiment plu. L'un était récemment embauché, l'autre plus ancien, et je m'imaginais très bien travailler avec chacun d'eux. J'ai aussi fait la connaissance de l'un des membres fondateurs de la boîte, Noah Goldberg, et j'ai été immédiatement impressionnée par le fait qu'il prenne le temps de rencontrer une éventuelle future collaboratrice. Il était plus jeune que je l'avais imaginé. Chez Gilson Hecht, les membres fondateurs qui avaient donné leur nom au cabinet étaient décédés, comme dans la plupart des grands cabinets de la ville.

Tandis que Noah m'expliquait sa vision de l'avenir de la société et du type d'avocats qu'il souhaitait engager, je me suis rappelé ce qui m'avait poussée à devenir avocate — j'aimais écrire et j'aimais travailler avec les gens. Il m'a parlé d'aider les clients, de me montrer créative et de collaborer avec des gens passionnants. L'entendre parler de propriété intellectuelle, de son intérêt pour ce secteur a réveillé chez moi un enthousiasme pour le droit, que je n'avais plus connu depuis mes cours de seconde année. L'important, c'était le travail en lui-même et non la notoriété qu'on pouvait en retirer. Et d'après lui, vous deviez vous épanouir dans votre vie personnelle. Pas seulement parce que vous travaillez dans une société prestigieuse. En discutant avec lui des problèmes de propriété intellectuelle, j'ai compris que j'avais bénéficié chez Gilson Hecht d'une expérience de qualité, et que j'étais très bien préparée pour des responsabilités plus importantes et de nouvelles opportunités — ce que m'offrait SGR.

Noah m'a présentée à ma dernière interlocutrice de la journée, une associée nommée

Rosalyn Ford. Présenter les candidates féminines à une associée féminine qui avait réussi était un truc que j'avais appris lors de mes premiers entretiens d'embauche (« Notre firme est super pour les femmes, nous allons vous le prouver en vous agitant une associée féminine sous le nez ! ») Mais j'appréciais quand même l'effort.

Rosalyn m'a serré la main et m'a aidée à ranger mes béquilles près de mon siège.

— Ça ne doit pas être facile de se promener dans Manhattan avec ça.

— Non, c'est vrai.

J'ai souri, puis j'ai remarqué sur son bureau une photographie d'elle en compagnie de deux tout jeunes enfants.

— Maintenant que je travaille ici, j'ai le temps de voir ces petits pour de bon, a-t-elle dit en surprenant mon regard. Mais il faut dire que mes enfants ne se couchent pas avant minuit.

— Ah!

J'ai tenté de trouver une réponse appropriée.

— Je plaisante, a-t-elle ri.

Elle m'a parlé un peu d'elle-même, de sa famille et m'a expliqué que sa vie avait changé depuis qu'elle avait abandonné le rythme de vie des grosses entreprises. Nous nous sommes toutes deux accordées sur le fait que ce rythme pouvait se révéler frustrant, encore que j'aie bien précisé que travailler dur quand les circonstances l'exigeaient ne me faisait pas peur.

— Qu'est-ce qui vous a attirée chez Gilson Hecht ? a-t-elle demandé. En fait, non, c'est une question stupide. Moi aussi, à la sortie de la fac, j'ai été séduite par les avantages des grands cabinets. Le contraire serait étonnant, n'est-ce pas ? Les bureaux sont superbes, déco dernier cri, les clients sont tous célèbres, les entreprises très connues, les affaires dont vous êtes chargée sont toujours dans le journal, vous disposez de ressources illimitées, et on vous paie davantage que vous ne le méritez en sortant de l'école.

Je n'ai pas pu m'empêcher de sourire. C'était un résumé succinct, mais elle avait raison. Rosalyn me rappelait le genre de gens avec qui j'avais grandi — les pieds sur terre et la tête froide —, et je trouvais sa compagnie apaisante.

— Et vous adoriez dire que vous travailliez chez Gilson Hecht, n'est-ce pas ?

La question m'embarrassait un peu parce que c'était la pure vérité, mais je me rendais compte aujourd'hui que c'était un peu ridicule.

Rosalyn et moi avons beaucoup parlé de mes raisons de quitter Gilson Hecht et de sa propre décision de quitter une grosse entreprise. Elle m'a parlé des différentes affaires sur lesquelles elle travaillait. Au cours de l'entretien, elle m'a résumé la situation ainsi :

— Les bureaux ne sont pas aussi chic, mais vous aurez de meilleurs horaires et une meilleure expérience. Je suis heureuse d'être venue ici et je crois que vous le serez vous aussi.

Vendu. En quelques semaines, j'étais en route pour SGR. Ils ne m'offraient pas le

salaire d'une grosse boîte, mais ils m'offraient une vie avec davantage de sens, ce qui semblait un excellent compromis.

Le temps que je donne mon préavis chez Gilson Hecht, je n'avais plus besoin de béquilles. Puis j'ai passé les deux semaines suivantes à boucler mes dossiers en cours. Le dossier Grains de santé s'est bouclé tout seul, grâce au succès de l'étude élaborée par Jack qui démontrait que les consommateurs ne croyaient pas du tout que le café Grains de santé était bon pour la santé, comme le prétendait le plaignant. La plainte allait disparaître en un clin d'œil, grâce au travail de Jack.

J'ai consacré mes dernières journées à ranger mon bureau, jeter certains objets et en donner d'autres. C'était une vieille tradition chez Gilson Hecht. Lorsqu'un collaborateur partait, il laissait la majeure partie de ses affaires à ceux qui restaient. Un genre de relève de la garde. J'avais moi-même sur mon bureau pas mal de trucs donnés par des collaborateurs plus expérimentés qui m'avaient servi de modèles avant leur départ.

J'avais la vieille tasse Gilson Hecht de Stephanie Paul datant d'avant que le nom de Trattner ne soit associé à la firme — un article de collection, très certainement. J'avais aussi le vieux carnet de croquis de Bernard Mitnick. Qu'il avait l'habitude de garder sur son ordinateur, et qui renfermait encore cette médiocre esquisse d'oiseau (un oiseau « libre ») qu'il avait dessinée pour moi en partant. J'ai pris ces deux objets avec moi.

J'ai donné ma propre tasse Gilson Hecht, reçue le premier jour de mon stage d'été, et la balle antistress posée au bord de mon bureau. J'espérais que je n'aurais pas besoin de cette balle dans mon nouvel emploi. J'ai rangé ma collection de menus de plats à emporter dans un dossier et je l'ai donné à la collaboratrice de première année que je parrainais. Je lui ai expliqué qui demander dans chaque endroit, quels plats commander et ceux à éviter.

Vanessa est venue prendre toutes mes fournitures de bureau, depuis le calendrier de bureau jusqu'aux trombones, qu'elle trouvait en bien meilleur état que les siennes (elle a marmonné quelque chose concernant le fait que je n'avais pas utilisé mon agrafeuse aussi souvent qu'elle — j'étais sûre qu'il s'agissait d'une pointe à peine déguisée concernant mon éthique professionnelle, mais j'ai laissé couler). Elle s'est aussi emparée de mes deux fauteuils réservés aux visiteurs, en cuir fatigué brun chocolat, alors que la plupart des collaborateurs disposaient des mêmes fauteuils standard en tissu, style salles d'attente de médecins. J'avais récupéré — ou plutôt volé — ceux-ci alors que j'étais collaboratrice de première année dans le bureau d'un associé qui s'était fait rayer du barreau. Ce n'était que justice que j'aie eu la priorité sur ses meubles — je travaillais sur une affaire pour lui à l'époque, et j'avais été la première à apprendre la nouvelle. Je trouvais que Gilson Hecht me devait une compensation pour la douleur et la souffrance endurées à la vue d'un associé traîné hors de son bureau et menotté au beau milieu d'une réunion.

Je farfouillais dans mon tiroir du haut, à la recherche d'autres objets à jeter ou donner, quand je suis tombée sur la fausse bague de fiançailles que Jack m'avait achetée. Elle brillait encore de ses minuscules éclats et de son faux anneau de platine. Je l'ai ramassée et l'ai regardée, au moment même où Sherry Lee, l'une de mes collaboratrices de première année préférée est entrée dans mon bureau.

— Je savais que c'était vrai ! a-t-elle lancé en entrant dans mon bureau et s'asseyant sur mes étagères vides.

Elle a croisé ses jambes menues et je me suis rappelé que Vanessa et moi avions l'habitude de bien nous habiller et de porter des jupes la première année.

— Qu'est-ce qui est vrai ?

— Que Douglas et toi vous êtes fiancés à L.A. ! C'est pour ça que tu démissionnes, n'est-ce pas ? Montre-moi la bague!

Elle s'est penchée sur mon bureau.

— Ce n'est pas « la » bague. Je ne me suis pas fiancée à Douglas. Nous ne sommes plus ensemble.

— Alors qu'as-tu dans la main ?

— Ça?

J'ai fixé la bague.

— Ce n'est rien.

— Oh. Pardon. Bon alors, je te verrai à ta fête d'adieu demain soir.

Je lui ai souri et elle est sortie. J'ai tourné et retourné la bague, sans savoir ce que je devais en faire, me souvenant combien Jack et moi nous étions amusés le jour où il l'avait achetée pour moi.

Je l'ai mise dans une enveloppe du courrier interne que j'ai déposée dans la corbeille à *envoyer*.

29.

Quand je suis entrée, je ne savais même pas que j'allais le faire. Mais dès que j'ai eu franchi la porte, j'ai compris que le moment était venu. J'éprouvais quelque chose de différent — quelque part, j'avais changé — et je me suis décidée d'un coup.

— Normalement, je ne recommande pas ce genre de décision à la suite d'un événement traumatisant, a déclaré Starleen.

— Je n'ai pas vécu d'événement traumatisant.

— Voyons voir. Douglas a rompu avec toi et t'a vidée de votre appartement après avoir demandé une bimbo en mariage, ce qui t'a laissée sans mec pour le mariage de Ted. Puis tu as compris que tu étais amoureuse de ton meilleur ami, mais Douglas est revenu et a fichu la pagaille. Et maintenant, tu es sur le point de commencer un nouveau boulot. Tu as raison, Brooke, ce n'est pas stressant du tout.

— Vas-y, ai-je dit en me regardant dans le miroir. Je suis prête.

Quand ce sera fait, m'a-t-elle prévenue, tu sais que tu ne pourras pas revenir en arrière.

En fait, si. En entrant dans le salon de coiffure ce jour-là, j'avais vu une immense affiche annonçant une promotion spéciale pour les extensions. On pouvait couper ses cheveux un jour, puis revenir dans le salon le lendemain et se faire poser des extensions qui rendraient à vos cheveux leur longueur précédente. Mais peu importait. Je n'aurais pas besoin de revenir.

— Coupe tout, ai-je dit à Starleen, ma coiffeuse depuis dix ans.

Quand elle avait commencé à me coiffer, elle n'était qu'une simple assistante du propriétaire du salon (comprenez : ses tarifs étaient vraiment bas), mais elle avait évolué et était devenue une coiffeuse senior (comprenez : tellement chère que je suis gênée d'avouer le prix). Elle m'avait connue avec Ted, avec Douglas et un million d'autres types nuls entre les deux. Après si longtemps, je pouvais comprendre son appréhension à modifier aussi radicalement mon style.

— Nous y voilà, a-t-elle dit en passant le peigne dans mes longues boucles humides et donnant le premier coup de ciseau.

J'ai regardé la première mèche tomber sur le sol et j'ai senti perler une larme au coin de l'œil. Ce n'était pas tant de la tristesse — je pleure assez souvent pour reconnaître les différents types de pleurs — mais une simple constatation. Il était très difficile de couper une partie de vous-même. Une part de vous-même qui existe depuis que vous êtes gamine, depuis plus de la moitié de votre vie.

Mais peut-être que le changement fait du bien. Décrocher un nouveau job était une opportunité qu'il ne tenait qu'à moi de transformer en quelque chose de sensationnel. C'était vraiment bénéfique. En renonçant à des désirs illusoire, j'avais trouvé un meilleur job, tout comme j'avais récemment trouvé un appartement encore plus agréable que celui dans lequel j'avais vécu avec Douglas. Ce nouveau job marquait le début d'une foule d'événements positifs à venir.

— Je peux encore m'arrêter, a dit Starleen, me voyant fixer les boucles dans le miroir.

— Non, je ne veux pas que tu t'arrêtes.

Alors elle ne s'est pas arrêtée.

Quand ce fut terminé, Starleen avait coupé trente centimètres et demi — je connaissais la longueur exacte parce qu'elle l'avait mesurée avant d'envoyer mes cheveux à une œuvre de charité qui collectait les cheveux pour en faire des perruques pour les enfants cancéreux.

Même après en avoir coupé une telle longueur, ils m'arrivaient encore aux épaules, parce que Starleen avait dit qu'elle voulait que cela me ressemble encore, mais en mieux. Et c'était réussi, la plupart des gens les considéraient encore comme longs (ou mi-longs si vous n'aviez pas envie d'être généreux), et la coupe les faisait paraître en bien meilleure santé. Ils étaient plus vivaces, plus légers. Le style avait plus de vitalité, mais les cheveux conservaient leur mouvement.

Quand elle en a eu fini avec la coupe, Starleen a entrepris de les sécher pour les raidir, par habitude. J'ai suggéré de garder quelques-unes des boucles naturelles, auxquelles elle

a donné de subtiles ondulations.

— Fabuleux, a conclu Starleen.

Je ne savais pas trop si elle parlait de moi ou de son œuvre. Mais en regagnant mon bureau afin de me préparer pour mon pot d'adieu officiel, je me sentais en pleine forme.

— Prête ? a lancé Vanessa en déboulant dans mon bureau.

— Ouais.

Toujours assise à mon bureau vide, j'appliquais mon blush. J'étais ravie de ma nouvelle coupe. Elle me donnait un look plus professionnel pour ma nouvelle vie, mais je compensais quand même la sensation de « nu » qui en résultait en doublant la quantité de blush.

— Je t'avais dit d'être prête à 17 heures! C'est parti pour le rock'n roll ! a-t-elle dit, effleurant mes cheveux en passant.

Vanessa avait troqué son strict tailleur pantalon pour un pantalon noir étroit et un haut Nanette Lepore fauve, presque trop décolleté pour une fête au bureau.

— Ferme la porte. Je ne me suis pas encore changée.

— Pourquoi n es-tu pas prête ?

— La plupart de ceux qui viennent ne pourront pas se libérer avant 19 heures. Et encore, ce n'est pas évident. Alors pourquoi se presser ? ai-je répondu en prenant la tenue accrochée au dos de la porte de mon bureau.

— Je le sais ! Mais nous avons à peine le temps. Nous devons aller au bar pour réserver un bon emplacement pour notre petit groupe. Et ensuite manger un morceau et rafraîchir notre maquillage afin d'avoir l'air à peine sorties du bureau, nous aussi.

— Tu crois que Jack va venir ? ai-je demandé en tirant sur le bout de mes cheveux.

— Tes cheveux sont fantastiques, arrête de les tripoter.

— Merci.

J'ai enfilé mon propre pantalon noir et un petit haut rose, résolument trop décolleté pour un pot au bureau. Vanessa a décroché mon téléphone et composé le début d'un numéro. En soutien-gorge, une seule jambe dans mon pantalon, j'ai plongé sur le téléphone.

— Ne l'appelle pas ! ai-je hurlé, en jetant ma main sur le téléphone. Je voulais juste savoir si tu étais au courant.

— Je l'aurai su si tu m'avais laissé l'appeler.

— S'il veut venir, il viendra, ai-je dit, la main fermement posée sur le combiné.

— Mais tu veux qu'il vienne! Alors je l'appelle. Tu veux vraiment savoir pourquoi il va finir par venir ?

— Oui. En fait, oui. Nous ne nous sommes pas parlé depuis des semaines. Et la dernière fois, il m'a clairement fait comprendre qu'il me détestait. De toute façon, il sait

que j'ai démissionné, ai-je dit en enfilant ma deuxième jambe de pantalon.

— Pourquoi as-tu démissionné ?

Elle a tiré une chaise et s'est assise pour m'écouter, comme le psy de la télé.

— Maintenant la balle est dans son camp.

J'ai enfilé mon haut.

— Non. Je crois que tu te trompes en lui prêtant une perception extrasensorielle et la faculté de lire ton esprit. Il doit supposer, comme tout le monde, que tu ne te plaisais pas ici.

— Allons-y.

J'ai entraîné Vanessa hors du bureau.

Quelques minutes plus tard, nous faisons irruption à la porte de Sammy J., un bar glauque au coin de la rue. Depuis 1997, tous les collaborateurs de Gilson Hecht avaient donné leur pot d'adieu chez Sammy J., pour des raisons sentimentales. Sammy J. lui-même avait été un collaborateur de chez Gilson Hecht, brûlant ses nuits dans la boîte comme la plupart des jeunes collaborateurs, et rêvant de posséder un bar, lui aussi, un jour. Les rares nuits où Sammy J. ne travaillait pas jusqu'à minuit (et quelques-unes de celles où il travaillait jusqu'à minuit), on pouvait le trouver chez Fat Joe, le bar glauque qui occupait l'espace maintenant occupé par Sammy J. Il y passait tant de temps que la pizzeria du coin lui livrait ses pizzas directement au bar. Il était devenu si copain avec Fat Joe, après toutes ces nuits, que Fat Joe le laissait tenir le bar. Au cours de la quatrième année de Sammy J. chez Gilson Hecht, la rumeur avait couru que Fat Joe faisait faillite. Presque aussitôt, Sammy J. avait donné ses deux semaines de préavis et racheté l'endroit aux enchères pour une bouchée de pain. On considérait que cela portait chance d'y organiser son pot d'adieu. Et Sammy J. en personne commandait la pizza pour vous.

Assises au bar, nous mangions une pizza avec Sammy J. quand, exactement comme je l'avais prédit, à 19 heures, nos collègues ont commencé d'affluer. Vanessa et moi avons réquisitionné les meilleures tables de l'endroit, assez éloignées pour bénéficier d'un peu de discrétion, mais placées de façon telle que nous pouvions voir la porte d'entrée chaque fois qu'elle s'ouvrait.

Je ne quittais pas cette porte des yeux. Chaque fois qu'elle s'ouvrait, je priais pour qu'elle livre passage à Jack. Mais ce n'était jamais lui. Je me suis demandé si Vanessa vivait la même chose, si elle espérait que Marcus se montrerait. Je lui ai posé la question.

— Pourquoi diable penserais-je ça ?

— Pas le penser, mais l'espérer, ai-je expliqué.

— Non.

— Pourquoi non ?

— Marcus ne viendra pas, a-t-elle répondu avec simplicité.

Et j'ai compris que Jack non plus ne viendrait pas. Je devais accepter la situation, exactement comme Vanessa. Marcus et elle étaient séparés, donc il ne viendrait pas. Jack

et moi n'étions plus ensemble — nous ne l'avions jamais été vraiment en fait —, donc il ne viendrait pas non plus.

Enfin, tout de même, ça ne le tuerait pas de montrer le bout de son nez à un pot d'adieu. Ce mec veut devenir associé dans cette boîte, non ? Il pourrait faire preuve d'un peu plus d'esprit d'entreprise, vous ne trouvez pas ?

Vanessa s'est dirigée vers le juke-box, billets d'un dollar en main, et a sélectionné la bande son de la soirée. *Born to Run* a retenti, couvrant le match sélectionné par Sammy J. à la télévision. Je n'ai pu m'empêcher de sourire. Vanessa devait penser qu'elle s'était montrée maligne. Je me suis dirigée vers le juke-box pour regarder quelles autres chansons elle avait choisies. Tom Petty, les Pretenders et Liz Fair. Moi-même je n'aurais pas fait une sélection aussi sexy, qui dépote autant. Elle avait même mêlé quelques-unes de mes chansons favorites des années quatre-vingt pour faire bonne mesure.

Nous avons accueilli les autres collaborateurs au fur et à mesure de leur arrivée, puis nous avons discuté de mes projets d'avenir. Aucune fille ne parvenait à croire que j'aie coupé mes cheveux. J'ai entendu certains des mecs se demander s'ils les préféraient longs ou courts, mais j'ai décidé de ne pas écouter parce que *moi*, je les préférais ainsi et c'est tout ce qui comptait.

— Bien Brooke, m'a lancé l'une des collaboratrices de seconde année. Comme tu t'en vas, tu vas devoir jouer avec moi à l'un de mes jeux préférés. Ça s'appelle : « Pas le droit de mourir ». Quelques autres collaboratrices se sont approchées et m'ont fait asseoir à une table du fond. Elles ont aligné bières et verres de tequila, et m'ont expliqué les règles. Elles allaient nommer deux par deux des personnes que nous connaissions, et je devrais décider avec laquelle je préférais coucher.

— Dennis du service courrier ou Tony de la photocopie ? a-t-elle commencé.

— Dennis pèse plus de cent trente kilos, ai-je dit.

— Ça veut dire Tony ? a demandé une des autres filles.

— Plutôt mourir!

— Pas le droit de mourir, ont-elles toutes crié en chœur.

— Alors Tony, je suppose.

Elles ont hoché la tête en signe d'assentiment.

— C'était difficile, a dit l'une.

— Alors Rich Harper de la fiscalité ou ce mec à la cafétéria dont le filet sur les cheveux est toujours de travers ?

— Rich Harper est associé, ai-je commenté.

Les filles ont toutes hoché la tête, anxieuse de connaître ma réponse.

— ... mais porte une moumoute vraiment ratée.

Les filles ont de nouveau hoché la tête, tombant pratiquement de leur siège, tant elles se penchaient pour écouter.

— J'imagine que je prendrais le type de la cafétéria.

— Beuurk ! a dit une fille. Un filet dans les cheveux ! Rien que de l'imaginer, j'en ai la chair de poule!

— Ouais, au moins Harper t'achèterait des bijoux, a glissé une autre.

— Ouais, Brooke, c'est un peu dégoûtant, a dit la meneuse de jeu. Alors, Emmett du traitement de texte ou Jordan Levy du département entreprise?

— Jordan est une fille ! me suis-je exclamée.

Les filles ont hoché la tête.

— Oui, mais Emmett porte des pattes, a dit la meneuse de jeu, et souffre d'une acné tenace.

— Exact. Je prends Jordan alors. Au moins, nous pourrions partager nos fringues et d'autres trucs.

Les filles ont toutes approuvé de la tête.

— Et les chaussures, a ajouté l'une.

— Bon, en voilà une difficile... Jack ou...

— Quel Jack? l'ai-je interrompu.

— Tu sais très bien quel Jack.

— Jack du contentieux ou Jack de l'immobilier? ai-je insisté.

— Tu ne sais pas qui est Jack! a dit la fille à droite de la meneuse de jeu en pouffant.

— C'est à ça que sert ce jeu ? Si vous vouliez des potins, il vous suffisait de demander.

Une chanson des Doors a retenti. Tout d'un coup, j'ai suffoqué. *Break on Through* a envahi le bar, et je ne parvenais pas à reprendre mon souffle. Il fallait que je sorte.

— Oh mon Dieu, j'adooooore cette chanson ! a crié l'une des filles.

Elles se sont toutes levées pour danser autour du bar. Je me suis levée aussi et j'ai gagné la porte. J'ai voulu tortiller une mèche de mes cheveux et les larmes me sont venues aux yeux quand je me suis souvenue que je les avais coupés.

J'ai tenté d'intercepter Vanessa pour l'avertir de mon départ, mais elle était bien trop occupée à danser sur une table pour me prêter attention. Oui, elle dansait sur une table! Encore qu'elle dansait avec Sammy J., aussi étais-je certaine qu'il était d'accord et ne me facturerait pas de frais supplémentaires. La vie de célibataire convenait bien mieux à Vanessa que je ne l'avais craint. Qui l'aurait cru? J'imagine que cette fille avait le droit de rattraper le temps perdu.

Je suis sortie au moment où un taxi approchait. J'ai levé la main pour l'arrêter et il s'est arrêté juste en face de Sammy J. La porte s'est ouverte et en est sorti — eh bien, n'est-ce pas évident ? Jack. Typique. A la minute même où je renonçais à penser, espérer, prier, rêver qu'il se montrerait, il se montrait.

— J'arrive trop tard pour la fête ?

Je ne pouvais pas dire à l'expression de son visage s'il était venu me voir ou s'assurer

que je parlais pour de bon.

— Non, la fête fait rage. En fait, tu arrives juste à temps, ai-je dit en désignant le bar.

La musique et le bruit se déversaient jusque dans la rue.

— Alors, où vas-tu ?

— Je crois que j'en ai assez. Les adieux ne sont pas vraiment mon truc.

— J'ai remarqué. Tu n'es même pas venue me dire au revoir.

— Je ne pensais pas que tu en avais envie, ai-je dit en contemplant le trottoir avec intensité.

Je me sentais incapable de croiser son regard.

— Tu crois que tu peux rester assez longtemps pour prendre un verre avec moi ? Pour fêter ça ?

— Je crois que j'ai assez fait la fête pour ce soir. Mais la moitié des invités sont en train de danser sur les tables. Tu trouveras sans problème quelqu'un avec qui fêter mon départ.

— Je ne veux pas fêter ton départ, a-t-il dit.

— Eh bien...

— J'ai été nommé associé. Cet après-midi. Il y a eu une grande réunion, puis nous sommes tous sortis dîner pour fêter ça. C'est pourquoi j'arrive si tard.

— Félicitations !

J'ai complètement laissé tomber ma garde.

— ... Je suis si fière de toi.

Je lui ai sauté au cou sans réfléchir, mais j'ai immédiatement relâché prise.

— Merci. Ça été une sacrée journée.

— Je ne croyais pas que tu viendrais. Tu n'étais pas obligé. Tu dois être épuisé. Et avoir un tas de gens à appeler, de choses à faire.

— Je n'aurais pas manqué ta fête d'adieu.

Il a repoussé d'un doigt une de mes boucles fraîchement coupée derrière mon oreille.

— ... Tu le sais. Pour rien au monde. J'avais hâte de t'apprendre la nouvelle. Au milieu de toute l'excitation, toute cette folie, la seule chose que j'avais en tête, c'était de courir ici te le dire. Je me demandais ce que tu allais penser, si tu serais fière de moi...

— Je suis fière de toi, ai-je dit en le regardant droit dans les yeux. Je suis si heureuse pour toi.

— Tu vas vraiment me manquer quand tu seras partie, a-t-il dit dans un murmure en se penchant sur moi.

— Tu m'as tellement manqué, ai-je répondu, des larmes plein les yeux.

Il a passé son bras autour de ma taille et m'a attirée contre lui. Il a pressé ses lèvres contre les miennes, fort, mais je n'avais pas envie qu'il s'arrête. Lorsqu'il a passé ses

doigts dans mes cheveux en m'embrassant, ça m'a rendue folle.

Quand j'ai relevé les yeux, la moitié des collaborateurs de la société avaient le nez pressé contre la vitre. Jack a ri.

— Tu vois. Je t'avais dit que l'un d'entre nous devait démissionner.

— Alors, tu es content que je parte ?

— Très.

Nous nous sommes de nouveau embrassés. Il s'est écarté et a mis la main dans la poche de sa veste.

— Je crois que j'ai quelque chose qui t'appartient. Tu as égaré ceci.

Il me tendait la fausse bague de fiançailles.

— Merci, ai-je dit en le prenant et la contemplant longuement.

— Pourquoi ne pas la garder ? Si tu as de la chance, peut-être que quelqu'un la remplacera par une vraie.

— C'est ta façon de me proposer un rendez-vous ?

— Oui, qu'en penses-tu ?

— Je savais que tu ne pouvais pas rester longtemps fâché après moi.

Nous nous sommes regardés en souriant, puis il a passé son bras autour de ma taille et nous nous sommes dirigés vers le bar.

Nous avons rejoint la fête, au milieu des murmures et des doigts tendus vers nous. J'ai annoncé à l'assemblée que la fête d'adieu s'était transformée en « fête de félicitations pour avoir été nommé associé ». Tout le monde s'est précipité pour féliciter Jack, l'étreindre et lui serrer la main, tandis que Sammy J. l'interpellait de derrière le bar.

— Comment peut-on avoir envie de faire une chose pareille!

Les collaborateurs de deuxième année ont crié qu'ils offraient les tequilas, et tout le monde s'est réuni autour du bar.

Vanessa a rejoint Sammy derrière le bar pour l'aider à servir les tequilas. Elle s'est tellement amusée qu'elle a décidé d'y passer le reste de la soirée. C'était super, cela signifiait que toutes les boissons allaient désormais être gratuites (« Je suis avocate, on ne peut pas me demander d'additionner de tête le prix de toutes ces boissons ! Pourquoi devient-on avocat, si ce n'est parce qu'on est mauvais en maths ? »), Malheureusement, prendre correctement les commandes ne faisait pas partie non plus des aptitudes de Vanessa. Elle donnait à ses clients ce qui lui passait par la tête.

Jack et moi avons bu, dansé et nous sommes embrassés jusqu'au petit matin. Nous avons finalement fait la fermeture à 6 heures du matin, quand une bande de deuxième année a lancé l'idée de monter sur le toit de Gilson Hecht pour admirer le lever du soleil. Nous sommes tous sortis du bar pour nous rendre sur le toit, y compris Sammy J. Il a plus tard déclaré qu'il s'agissait de la meilleure fête d'adieu de toute l'histoire de Gilson Hecht.

EPILOGUE

Ce jour-là, en rentrant chez moi à pied après le boulot, j'avais la sensation que rien ne pouvait aller de travers. Vous savez, ce sentiment que vous éprouvez quand chaque chose semble exactement à sa place. Quand la conjonction astrale est parfaite. Une de ces journées où vous êtes effectivement à l'heure, où votre appartement est (à peu près) rangé et où vous n'avez pas été en conflit avec votre mère/votre meilleure amie/votre boss/votre psy depuis au moins une semaine. En rentrant chez moi ce jour-là, c'était exactement ce que je ressentais. Le printemps précédent, j'avais survécu au mariage de mon ex et à l'automne, j'étais fiancée à l'homme que j'aimais (Jack, oui ! Jack! Jack! Jack!). Le mariage était fixé à l'été suivant (ce qui ravissait autant Jack que mes parents) et j'organisais le mariage de mes rêves. (Bon d'accord, il s'agissait plutôt du mariage des rêves de ma mère. Quoi ? Comme si votre mère ne s'en mêlerait pas ?)

J'avais acheté des fleurs au coin de la rue et du parmesan frais pour un poulet au parmesan que je voulais cuisiner pour Jack ce soir. Oui, comme dans mon nouveau boulot, on vous encourageait effectivement à quitter le bureau avant la nuit, j'étais devenue une vraie petite fée du logis. Vous auriez été fier de moi. Jack adorait tout ce que je lui cuisinais. Sauf la fois où c'était un peu trop cuit pour lui (comprenez : brûlé). Mais la plupart des repas étaient dignes de gourmets.

J'ai tourné à l'angle de la rue, provisions en main, et j'ai aperçu Jack debout sur le trottoir devant notre appartement. Je n'ai pu retenir un sourire. C'était ça, la félicité domestique absolue — des fleurs, du poulet parmesan et l'homme qu'on aime. Nous allions rentrer, cuisiner ensemble, un verre de vin rouge en main, et passer une sublime soirée à la maison. En cuisinant, la passion allait nous emporter, et après avoir mis le poulet au four, Jack m'attirerait contre lui et m'embrasserait avec ferveur. Puis il me soulèverait dans ses bras et me porterait dans notre chambre où il me ferait l'amour passionnément. Le poulet allait brûler, l'alarme incendie se déclencher, et le concierge de l'immeuble dirait : « Ah ! Ces amoureux ! »

Jack et moi ririons, commanderions des pizzas et nous câlinerions sur le canapé le reste de la soirée. Après avoir éteint les alarmes incendie.

J'ai respiré les lys que je venais d'acheter. J'étais au paradis. Les fleurs étaient belles, le dîner serait délicieux et, en à cet instant même, j'éprouvais la sensation que le monde était magnifique. En m'approchant de Jack, j'ai vu qu'il parlait à quelqu'un. Quelqu'un qui me faisait signe. Qui était-ce ?

Quelques pas plus loin, je me suis figée sur place. Il s'agissait de Ted. Qui parlait à Jack. Devant mon immeuble. J'ai essayé de sourire et de me reprendre avant de parcourir les dix mètres qui me séparaient de mon pire cauchemar. Mon ex-ex-petit ami parlant avec mon fiancé, Jack, dont il pensait que c'était mon faux fiancé, Douglas, qui ne l'était

certainement pas! Qu'allais-je dire à Ted ? Devais-je mentir ? Prétendre que Jack était toujours Douglas ? Et si le portier sortait et saluait Jack? Et si l'un de nos voisins passait? Flûte pour ces nouveaux quartiers de New York. Si j'avais habité la banlieue, je m'en serais sortie sans problème !

M'approchant de plus en plus, j'ai vu que Jack et Ted étaient en grande conversation, et même qu'ils riaient. Peut-être que Jack venait d'avouer toute l'histoire et qu'ils en plaisantaient ? Je les entendais déjà :

— Cette Brooke ! Elle est impayable, hein ?

— Ted ! me suis-je écriée avec autant de naturel que possible, en lui sautant au cou.

Mon sac de provisions l'a frappé droit dans le dos et il a failli tomber sur moi.

— Que fais-tu ici ?

Il ne savait donc pas que New York était ma ville ? Comment osait-il y venir sans m'avertir d'abord !

J'ai posé un rapide baiser sur les lèvres de Jack en attendant la réponse de Ted. Je me demandais si je devais cacher ma bague de fiançailles. La bague de la grand-mère de Jack ne ressemblait en rien à la fausse bague que j'avais exhibée durant tout le mariage de Ted. Comme personne lors du mariage n'avait remarqué qu'elle était fausse, j'ai pensé qu'il n'y avait pas de problème.

— Ava et moi avons des réunions à New York cette semaine. J'avais l'intention de vous appeler afin qu'on se voie tous ensemble, a-t-il dit dans un sourire.

Je lui ai rendu son sourire. Comporte-toi avec naturel, me suis-je dit, il ne suspecte rien.

— Comment allez-vous, les jeunes mariés ? ai-je demandé.

Vous voyez, complètement naturelle.

— Merveilleusement bien. C'est génial d'être mariés. Vous le découvrirez bientôt.

J'ai eu la vision de Ted et Ava chez eux — elle, Martini et cigarette en main, lui, trop occupé à conclure contrat sur contrat pour le remarquer.

— Oui, c'est vrai.

Sans savoir pourquoi, j'ai gratifié Jack d'un petit coup dans les côtes pour souligner mes paroles. Jack m'a attrapé la main.

— Et si on dînait ensemble ce week-end ? a proposé Ted. J'ai à peine eu le temps de faire la connaissance de Douglas.

Reste cool, ai-je pensé. Cool, calme et décontractée. Dans une minute, ce sera terminé et une fois de plus, tu t'en seras très bien tirée. Mais de façon inexplicable, j'ai dit :

— Il ne s'appelle pas Douglas.

Note personnelle : dois sérieusement m'entraîner à être plus cool.

— Il s'appelle Jack. Douglas et moi avons rompu quelques jours — que dis-je ? Quelques heures — avant ton mariage et j'étais trop gênée pour te l'avouer. Alors j'ai

demandé à Jack de se déguiser et de se faire passer pour Douglas pour rester digne lors de ton mariage. Ce que j'ai réussi à faire! Je crois. Mais maintenant, tout va bien parce que je suis fiancée à Jack, pas Douglas, et nous sommes vraiment heureux. Tout est parfait. Nous allons nous marier cet été, et maintenant que tu es au courant, nous pouvons t'inviter sans problème.

J'ai pris une profonde inspiration.

— Brooke, tu es hilarante! a dit Ted, riant si fort que j'ai eu peur qu'il ne s'étouffe, là, sur le trottoir devant chez nous.

— ... J'avais oublié combien tu étais drôle.

— Cette Brooke, a dit Jack avec son accent écossais, elle est impayable, n'est-ce pas ?

Jack n'avait pas pris cet accent depuis si longtemps que j'avais oublié combien il était sexy. Tout ce qui me venait à l'esprit, c'était que je l'aimais encore plus à ce moment-là. J'étais totalement pitoyable, mais il m'aimait tout de même. J'ai eu envie de lui donner un énorme baiser. Alors c'est ce que j'ai fait.

— Ça ferait un film d'enfer! a dit Ted, sortant un petit carnet pour y noter quelque chose. Vous deux formez un supercouple.

Jack et moi lui avons rendu son sourire.

— Profitez de vos fiançailles. Une fois mariés, c'est totalement différent.

— Hum, d'accord, ai-je lâché avec une petite toux.

Jack m'a attirée tout près de lui, comme s'il essayait de m'empêcher d'intercepter le regard blasé de Ted.

— Vous savez, Ava et moi allons peut-être finir par déménager à New York cet été. C'est pour ça que nous sommes ici cette semaine. Nous négocions un contrat au théâtre.

Ted a commencé à parler sans fin du contrat, de la pièce et du metteur en scène époustouflant qu'ils avaient engagé, mais je n'écoutais pas. J'étais encore en train d'accuser le coup. Ted et Ava allaient revenir vivre à New York. Juste à temps pour mon mariage.

— Ava veut vraiment revenir à New York, continuait Ted. Elle est vraiment folle de théâtre, vous le saviez ? C'est là qu'elle a débuté. Elle meurt vraiment d'envie de revenir. Elle déteste L.A. Tous les gens là-bas sont bien trop superficiels.

— Je ne suis on ne peut plus d'accord, a déclaré Jack avec un accent écossais à couper au couteau.

Un *parfait* accent écossais à couper au couteau.

— C'est quand le grand jour ?

— Le jour de quoi ?

— De ton mariage! Je veux être sûr d'être à New York pour l'occasion! Encore que si nous revenons y vivre, nous y serons forcément !

— Super, ai-je dit, essayant de parler comme si je trouvais vraiment ça super. Quelle

est la date, chéri ? ai-je demandé à Jack, réfléchissant à la manière d'éviter de mentionner la vraie date devant Ted.

Vus les emplois du temps de Ted et Ava, si nous parvenions à ne pas leur donner la date, ils n'arriveraient jamais à se libérer à temps.

— Je ne me souviens plus, a répondu Jack, qui jouait le même jeu.

Vous comprenez pourquoi je voulais l'épouser?

— Et puis zut, vous savez quoi ? Peu importe où nous serons le jour de votre mariage. Même si nous filmons en extérieur aux Fidji cet été, nous reviendrons à New York pour y assister!

— Dieu du ciel ! s'est écrié Jack avec un accent anglais cette fois.

Je le sentais à trente secondes de lâcher prise.

— D'accord les enfants, je dois y aller, mais mon assistant vous appellera pour organiser un dîner samedi soir. Vous aimez Pastis ? a-t-il demandé en hélant un taxi.

— J'adore.

Avant même d'avoir fini de parler, je cherchais déjà une manière d'annuler.

— Vous vous rendez compte, si nous déménageons à New York, nous pourrions dîner chez Pastis tous les samedis soir! a dit Ted en ouvrant la porte du taxi qui venait de s'arrêter.

Il a sauté dans le taxi et a passé sa main par la fenêtre pour nous dire au revoir. J'ai agité la main en retour.

Jack a lentement tourné la tête vers moi, et nous sommes partis chercher notre courrier en silence. Jack a pris les vêtements sortis du pressing que lui tendait le portier, les sacs à provisions que je portais et j'ai pris notre courrier dans la boîte aux lettres. Arrivés aux ascenseurs, nous avons échangé un sourire.

— Alors, lui ai-je demandé en montant dans l'ascenseur et pressant le bouton de notre étage, crois-tu que le jour de notre mariage, ton père aura de l'allure en kilt?